TOME XXIV. N° 20. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANV. 1926

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Rêve éveillé [1]

La préoccupation de la mort.

JETEZ une pierre dans un étang calme. Cette pierre dessinera des cercles concentriques, et centrifuges, de plus en plus étendus, qui sembleront courir jusqu'aux bords ; et l'immobilité unie de l'eau reviendra après l'effacement des cercles en question. Le rêve éveillé, comme celui du sommeil, procèdent de façon exactement contraire. Des ondes d'impressions, de souvenirs, de phrases, de désirs accourent, de la périphérie de la sensation et de la connaissance, vers un centre de conscience, où elles se condensent et se fixent, pour disparaître brusquement, cédant la place à d'autres ondes concentriques, analogues ou différentes, mais identiques quant au rythme de l'afflux. Tout rêve est ainsi une concentration de paysages, de personnages, de fragments syntaxiques, aboutissant à un paysage composite, à un personnage composite (de type Galton), à un mot, à une

(1) Copyright 1926 by Bernard Grasset. — Nous commençons ici la publication de pages inédites, extraites du prochain volume philosophique de Léon Daudet : *le Rêve éveillé*. Cet ouvrage, consacré à l'étude des états profonds de l'esprit humain, notamment à la méditation, est une suite naturelle de *l'Hérédo* et du *Monde des images*.

syllabe, à une racine verbale. Le rêve abrège et condense, aussi bien dans le spectacle que dans l'émotion du spectacle, alors que le mouvement de la vie dissocie et éparpille. De là l'intensité du rêve, et sa caractéristique générale d'involution et de reflux. Nous pouvons dire, selon une image empruntée aux mouvements du cœur, que la vie est en diastole, alors que le rêve est en systole.

Si l'on admet l'existence, selon nous indiscutable, d'une mémoire héréditaire, s'appliquant non seulement au fonctionnement musculaire, lisse et strié, et à la station verticale, mais encore à l'information, sensorielle et mentale, de nos ascendants, si l'on admet que cette mémoire s'écoule dans le rêve éveillé, comme dans le rêve du sommeil, on doit admettre, en conséquence, deux ordres de condensation et de concentration des images intellectuelles, émotives et motives, deux séries d'ondes concentriques et centripètes. C'est le rythme de ces deux séries, sous le contrôle ou dans l'obnubilation du jugement, qui constitue la vie intérieure et ce que j'ai appelé, dans *l'Hérédo* et dans *le Monde des images*, la gravitation morale.

Ceci explique la fréquence et la persistance du rêve symbolique, conséquence de tout mouvement, concentrique et centripète de la pensée, alors que les images, constituant celle-ci, viennent rentrer, en se resserrant et s'imbriquant, les unes dans les autres. Lorsque, suspendant notre jugement et faisant le vide dans notre esprit, nous voyons accourir les ondes composites du rêve éveillé, celles-ci aboutissent à un thème central, que nous pouvons fixer et sur lequel s'exerce alors notre méditation. Ce thème, c'est le plus souvent la question de la durée, de la vie et de la mort, et de la survivance possible. Il n'a rien de spécifiquement « sexuel » et il est bien au delà de toute variante du désir, susceptible d'être informée ou englobée par un raisonnement concernant le désir. Ce thème, c'est le « être ou ne pas être » de Shakespeare, et l'on peut dire de lui qu'il est, pour les trois quarts du temps, le lieu géométrique de notre personnalité tout entière. Les cas prétendus de dédoublement de la personnalité résultant soit d'un état morbide de diplopie morale les concernant, soit d'un affaiblissement intellectuel, ou physique, ne nous permettent de concevoir le passage de la vie à la mort qu'en deux temps.

Tous les rêves inquiets, angoissants, tous les cauchemars

du sommeil, tous ceux qui vont du possible vers l'impossible, et de la facilité vers l'obstacle, dérivent de la préoccupation de la mort. Tous les rêves heureux, satisfaits, consolants, euphoriques, dérivent de la cessation de cette préoccupation. Il en est de même des rêves éveillés, avec cette différence que, dans ceux-ci, en raison de la survivance du jugement et de sa cohésion, l'émotion concomitante est moins forte et le régime verbal plus abondant.

En énonçant une telle proposition, on se heurte aussitôt aux explications matérialistes, physiologiques ou pathologiques, de l'origine des principaux types de rêves du sommeil. Ces explications valent plus ou moins, selon l'ingéniosité et la science des observateurs. Mais elles sont commandées elles-mêmes par une clé supérieure des songes, qui est celle de la durée de notre vie et de la possibilité, puis de la certitude de sa cessation. Pendant l'enfance et la jeunesse, l'être humain est sourdement, involontairement préoccupé de l'éventualité de sa propre disparition. Pendant l'âge adulte, c'est la certitude de la mort qui le préoccupe. Pendant la vieillesse, c'en est la proximité.

Mon père Alphonse Daudet, qui ne cessait de s'analyser à la lumière de ses souffrances physiques, disait que la constante pensée de l'homme était d'échapper à la douleur et, *si possible*, à la mort, ou du moins à la perspective de la mort. Les rêves de l'éveil, comme ceux du sommeil, concernent en très grand nombre, dans l'enfance, la fuite par l'envol, la natation, le saut dans l'abîme, l'invisibilité, la métamorphose soudaine, la métempsycose, le mensonge et la dissimulation, sous tous leurs aspects et tous leurs costumes, bref l'évasion physique, intellectuelle et morale. Dans ces rêves, ce que l'on fuit, c'est un danger vague, mystérieux, souvent mal défini, mais reconnaissable, sous ces divers masques, à son aboutissement ultime, qui est la cessation de la vie. Éveillé, comme endormi, l'enfant rêve ceci : « Je suis menacé et je me sauve. » Le rêve du risque (quel que soit le risque) et du vertige de l'attirance (quel que soit le danger de mort) n'est que l'antithèse du précédent. Dans le rêve, ainsi que dans les divers modes de l'illusion, ce qui est le contraire est la même chose, ou, si vous péférez cette seconde formule : le contraire est le renversement de l'identique.

Échapper à la mort et à la douleur (deux images liées)

dans l'espace, dans le temps, par un artifice, ou par une transformation quelconque, est aussi le rêve de l'adolescent et de l'adulte (éveillé ou endormi) mais avec moins de franchise et de poésie imaginative que chez l'enfant. L'apparition, plus ou moins précoce, des sentiments amoureux, agit alors, comme dérivation et comme anesthésique, contre la préoccupation de la mort, et tend manifestement à l'atténuer. C'est même là qu'il faut voir le véritable trait d'union entre ces deux ordres de pensée, par ailleurs si distincts, et non dans une sorte de jonction ténébreuse, préétablie et mythologique, entre l'agonie et l'extase, la grande mort et la petite, le collapsus du tombeau et le collapsus charnel. Lorsque le sentiment amoureux vient frapper, pour la première fois, le cœur de l'adolescent, il l'inonde d'une béatitude admirative, faite autant du désir que de la disparition de tous les fantômes. Un bien-être infini succède à une inquiétude latente. La coloration des moindres faits et incidents de la journée remplace la grisaille et l'estompe de l'angoisse vague. Mais celles-ci guettent et reparaissent avec violence à la première déception amoureuse. D'où la profonde et pernicieuse mélancolie de certains adolescents.

Le rêve, avons-nous dit, est involutif. Il se développe, de dehors en dedans, par l'allusion, l'équivoque, le calembour, ou l'à-peu-près verbo-moral ; et c'est ce qui lui donne l'apparence de ruser continuellement avec son rêveur, de lui poser une énigme ininterrompue. Ces caractères, plus apparents dans le rêve du sommeil, existent aussi dans le rêve éveillé, exigeant du jugement une rectification continuelle particulièrement sensible dans la période intermédiaire (l'entre-lueur, pourrait-on dire), qui est entre la veille et le sommeil.

A ce moment, en effet, il nous est loisible de saisir au passage une foule de phantasmes bizarres, passant entre les mailles d'un jugement de moins en moins solide ; phantasmes qui seront la matière de nos prochains songes. Le lien, plus ou moins baroque, plus ou moins poétique, plus ou moins étroit, qui relie ces phantasmes en puzzles, et en puzzles de puzzles, c'est, neuf fois sur dix, une échappée, une fugue, une domination, un obstacle reporté, ou surmonté, une honte dont la cause échappe, un manquement, une faille, un dévêtement, une poursuite, un tourment, une persécution, une chute, comme autant de pulpes différentes

autour de ce même noyau : la péoccupation de ne plus être, de perdre le jour.

La réapparition des êtres chers et disparus, étendant et transmettant cette préoccupation à nos parents et à nos amis, appartient évidemment au même cycle. Sont issus aussi de la préoccupation d'échapper à la mort, les rêves de violence et de meurtre, fréquemment observés chez des personnes fort calmes, et même débonnaires, et qui ont tant intrigué les onirologues. Car, pour se défendre contre la mort, il faut quelquefois la donner. L'obsession du meurtre, épileptique ou non, qui tourmente tant de très braves gens, qui les rend distraits et somnambules, les fait harceler leurs confesseurs et leurs médecins, fort embarrassés, les uns et les autres, devant des cas pareils, cette obsession tient, selon moi, non à un développement de la perversité, mais à une transformation, à un renversement, intellectuel et émotif, de la préoccupation de la mort, fondé sur cet axiome : « Mieux vaut la donner que la recevoir. »

En effet, le rêve est axiomatique et proverbial. Il tourne, parfois indéfiniment, autour d'une formule simple. C'est là, quand il est éveillé, une des origines du scrupule et de l'hésitation. Le rêve ressasse et même radote, reprenant, à satiété, un même ordre de syllogismes et de caricatures de syllogismes, mais avec une capricieuse mollesse et une sorte de flottement continuel entre les termes de ceux-ci. Frédéric Mistral disait à mon père, au courant d'une inoubliable journée que nous passâmes tous trois, en 1890, aux portes d'Arles, au Mas Blanc : « Ne t'arrive-t-il pas comme à moi, mon bel Alphonse, de te réveiller avec une sorte de méditation, qui accompagnera toutes tes pensées, toutes tes petites actions jusqu'au lendemain? Je me dis alors : tu as la lumière du soleil ; tu as une certaine renommée, un calme logis, le souvenir des tiens et du pain dans la panière. Cependant, tout cela est comme si tu n'avais rien, et peut t'être ravi en un instant. C'est très souvent à ce point de ma réflexion que me vient un élan poétique. Explique cela.

« — Autrefois, répliquait mon père, j'éprouvais un sentiment analogue, quand je partais de bonne heure en bateau, sur la Seine encore brumeuse. Maintenant la crainte de mes douleurs fulgurantes m'absorbe, hélas ! presque tout entier. Aussi, mon attention est-elle portée sur ce point que la perspective de ces douleurs ne me crée pas une vision de la

vie trop cruelle et que ma plume et mon encrier propageraient. Le métier de l'écrivain est de consoler. »

A l'époque où ces propos s'échangeaient, dans la prairie ensoleillée, bordant le Mas Blanc, j'étais moi-même un étudiant en médecine, barbouillé de cette métaphysique kantienne, qui est bien une des pires sottises d'ici-bas. Je croyais aux catégories subjectives de l'entendement, à l'insaisissabilité des *noumène* et autres fariboles. Plus tard, j'ai réfléchi aux définitions du rêve éveillé qu'échangeaient ainsi, amicalement, l'auteur du *Poème du Rhône* et l'auteur de *l'Arlésienne.* Car toujours notre pensée immédiate est accompagnée d'une autre pensée, puis d'un sentiment adhérent à celle-ci, puis d'une rêverie, ou d'un site venus de la mémoire ancestrale ; et chaque fragment de notre vie intérieure est un diamant aux facettes multiples.

La constante préoccupation de la mort (que le laïc cherche à exorciser par l'amour, le travail et le poison chronique) est le principe de l'état mélancolique, si fréquent dans les deux sexes, mais plus encore peut-être chez l'homme, du fait qu'il ne donne pas la vie. L'homme est un perpétuel recommencement, au lieu que la femme fait continuer et avancer la race ; et ceci crée une différence d'horizon intérieur, correspondant à la différence des sexes. A l'appréhension de la mort se substitue souvent, chez la femme, l'appréhension de la vieillesse et de la perte de la beauté, et des hommages qu'entraîne la beauté. Il en résulte que sa faculté poétique et lyrique (quand elle écrit des vers ou de la prose), limitée à un seul objet, se fane et se dissout rapidement. Car il n'est pas intéressant, pour le public, de savoir que telle personne, naguère séduisante, avec le temps a cessé de plaire. Ce sort est trop commun pour apitoyer. La même remarque s'applique à des écrivains de premier rang comme Chateaubriand, ou de rang secondaire, comme Loti, qui fatiguent l'air de leurs chants plaintifs au sujet de leur inévitable disparition et se lamentent de n'être point aussi durables que le granit. Il y a là une source de comique que la trop respectueuse et routinière critique moderne et contemporaine n'a su ni dénoncer, ni exploiter.

Je n'ai pu connaître personnellement Chateaubriand, idole d'une époque guerrière et larmoyante ; mais j'ai bien connu Pierre Loti, le type de l'obsédé par le songe de la mort, qu'il fuyait en courant le long de la planète. C'était

un petit homme à la voix blanche, au nez proéminent et troué de petits pertuis, juché sur de hauts talons, confidentiel à la ronde, d'une fatuité et d'une intelligence enfantines, mais exprimant, avec une singulière acuité, ses émotions auditives, visuelles, tactiles et (quant à la Camarde) paniques. Né dans cette morne caricature du catholicisme aux angles raides qu'est la religion protestante, Loti avait le vide de la foi et le remplissait de billevesées, sentimentales ou gendelettrières, et des « que vous ai-je fait » de ceux qui portent dans l'amitié les cornichonneries de l'amour et ses susceptibilités baroques. Son œuvre n'est que la stagnation, sous ses déplacements exotiques, de l'épouvante de disparaître, qui était son rêve éveillé. Il avait la manie du costume, du déguisement, de l'incognito, de la transplantation, de la transformation morale, formes larvées de la tanatophobie, et non dérivation de l'instinct sexuel, comme le croient nettement l'imbécile Freud et son école. Son contact m'était insupportable, en raison même de ce ressassement. Je déteste les conversations qui ne mènent nulle part, les nostalgies sans motif et les puérilités d'outre-enfance ; Loti tenait boutique de ces trois bibelots.

Chez Barrès au contraire (parcouru de frissons féminins dans un tissu exceptionnellement viril) le rêve de la mort était combattu par l'ambition de servir le pays et par la piété envers les ancêtres. Nullement fait pour les luttes politiques, il les recherchait comme un devoir, se permettant, tout au plus, d'en déguster amèrement les vicissitudes inévitables. Que de fois n'avons-nous pas agité ensemble ce problème de l'homme intérieur, avec sa vie encerclée et muette, promené par l'homme public dans tous les méandres du Forum et n'en continuant pas moins à défricher et labourer, dans l'ombre, son champ caché ! C'était un sujet qui le passionnait. Il avait une forte et grave culture philosophique et l'appétit, vite comblé, de l'action. Vers la fin de sa trop courte vie, dormant peu, il m'avait demandé un remède à l'insomnie « qui ne fût pas un poison pour le rein ». A cette occasion, nous parlâmes des songes et il demeura assez étonné de ma thèse de la continuité du rêve éveillé et de la genèse de l'obsession et du délire par la chute, ou l'effacement, du jugement. Il me confia que la solitude et le silence étaient indispensables, chez lui, au travail de la méditation, mais que celle-ci, alors, lui « faisait

mal » à la façon d'une plaie enflammée ; ce qui est le cas des grands réalistes, quand ils commencent à entrer dans la transe mystique.

En remontant le cours des âges modernes, c'est chez Pascal que nous rencontrerons le vertige de la mort, le plus caractérisé et le mieux défini. Le gouffre qu'il éprouvait à son côté, pendant sa lecture et son labeur, était celui du cercueil ouvert. Ses pensées, si abruptes, d'un tour si beau, d'une expression si intense, relèvent en général du rêve éveillé, à la fois par le décousu et le secret. Elles participent de l'hallucination et elles frappent de stupeur les incrédules, comme appartenant à une sciênce qui serait au delà de la science. Pascal est le croyant des incroyants.

Cependant, alors que les théologiens, un saint Thomas, un saint Augustin, notamment, nous ouvrent les portes de la Rédemption par une démonstration rigoureuse, et telle que l'esprit n'y peut échapper, les effusions de Pascal, d'un tour sublime, sont décevantes pour l'entendement. Il y manque la sérénité indispensable à l'ascension intellectuelle vers le Créateur. Il y manque, précisément, l'acceptation tranquille de la mort et de son parfait repos. Pascal et les hommes de Port-Royal, en général, croient ajouter au drame de la Passion par la contorsion du scrupule, ou le pathétique de l'invocation. Ils se trompent. La foi émotive passe vite. La vraie et durable foi brille au sommet de la Raison.

La présomption de la mort, dans un esprit équilibré, est un adjuvant à l'activité vitale. Dans un esprit où l'imagination prime le jugement, elle dérègle la conduite et les appétits. Dans les obnubilations *éveillées* du jugement elle aboutit à la mélancolie aiguë et au suicide. Nous allons examiner quelques-uns de ces cas à la lumière de la philosophie, de la littérature et de l'art, témoins généralement sincères de l'état intérieur, chez le philosophe, l'écrivain et l'artiste.

Gœthe est, avec Mistral, le type du génie équilibré. Il ouvre, de façon resplendissante, ce stupide dix-neuvième siècle, négateur de toute sagesse et de tout bon sens, que clôt, de façon resplendissante, Frédéric Mistral.

Chez Gœthe, comme chez Mistral, le besoin de connaître et de discerner (qui est le génie proprement scientifique) va de pair avec le besoin de créer des figures émouvantes, et idéales, des images platoniciennes en action. Chez Gœthe

comme chez Mistral, le rêve éveillé, sur la nécessité inéluctable de mourir un jour, s'écoule, s'épuise et se traduit en beaux poèmes, symphoniques et graves, dont deux, chacun dans son genre, *Faust* et *Calendal*, portent toutes les caractéristiques du songe légendaire. Gœthe, dans ses *Entretiens avec Eckermann*, dit en substance qu'après s'être mis à la table des Grecs, il a mangé, avec Faust « son héritage d'enfant du Nord ». Plus simplement, il s'est délivré — « poésie, c'est délivrance » — de ces phantasmes intimes que nous étudions présentement. Il a (selon le mot profond d'Ibsen) « donné la liberté aux démons qui habitent les cellules secrètes de l'esprit ». Plus encore que le premier, le second *Faust* est la projection d'un songe qui devait poursuivre le poète depuis de longues années et où la belle Hélène, admirée des Troyens, a pris la place de Marguerite. Le sujet même de *Faust* (qui est celui du rajeunissement magique et de la régression de la filière héréditaire) corrobore ce que nous avons développé dans ce chapitre : la préoccupation de la mort, rêverie permanente de l'esprit humain. Mais Gœthe, dans son parfait équilibre, a tiré parti pour son art de cette obsession diverse et masquée, et il nous a laissé, avec les deux *Faust*, un inappréciable témoignage des *ægri somnia* d'une imagination normale et saine.

Ceux qui ont entendu, et réentendu, la traduction symphonique, que Schumann a faite du second *Faust*, peuvent mesurer la différence de la poésie à la musique, sur le plan de l'irréel. L'irréalisme musical est un irréalisme second et comme le symbole d'un symbole. Une intelligence à la fois exaltée et attentive peut aller du poème de *Faust* à la composition de Schumann, au lieu qu'aucune intelligence ne saurait remonter (si elle n'est prévenue) de la composition de Schumann au poème de *Faust*. La symphonie, c'est toujours la pleine mer.

A mon lecteur, je propose une expérience intéressante que pour ma part, avant d'écrire ceci, j'ai faite bien souvent. Qu'il se couche, dans son lit, sans avoir sommeil, les rideaux clos, une feuille de papier et un crayon à portée de sa main. Qu'il transcrive alors, de façon abrégée, toutes les images, banales ou singulières, qui tournent sur le rouleau de sa conscience, et quelquefois sur deux ou trois rouleaux simultanément, et dans l'ordre où elles se présentent à son écran intérieur. Il obtiendra ainsi un film graphique de son

rêve éveillé, une succession de tableaux, de portraits, de signes, de souvenirs, de symboles, de mouvements disparates et disjoints, mais ayant entre eux une foule de relations mystérieuses et secrètes, et dont il pourra ensuite tenter utilement la synthèse. Ce flot incessant charrie un peu de tout, du meilleur et du pire, du sentimental, du logique, du baroque, des débris, des vestiges de tempéraments et de personnalités, fréquentés, ou lus, ou supposés d'après nous-mêmes. Mais un fil relie cette dérive de figures séparées, bien que rentrant les unes dans les autres ; et ce fil est le problème immuable de la cessation possible de la vie, des conditions dans lesquelles elle s'opérera, de la survie et de sa probabilité. Les anciens avaient les interprètes des songes du sommeil. Chacun de nous peut être, pour soi-même, l'interprète de son rêve éveillé, qui est toujours, plus ou moins, un *Faust*, un conte, une légende en plusieurs compartiments, un enroulement de circonstances et de personnages grimaçants autour de cet axe central : l'idée de la mort, de notre mort.

La plupart des légendes bretonnes, si fidèlement recueillies par Le Braz dans son bel ouvrage *la Légende de la Mort en Bretagne*, sont des transcriptions du rêve éveillé. Alors en effet que le tempérament latin (si l'on peut appeler « tempérament » un certain joint psycho-physiologique pour lequel nous manquons d'un terme précis) établit une distinction préalable entre la veille et le sommeil, qui ne permet nulle intrusion de l'un dans l'autre, le tempérament celte a tendance à mêler l'état de veille, et son rêve concomitant, au rêve du sommeil. L'illusion de l'individu latin, son mirage, sont habituellement reconnus par lui comme une illusion et comme un mirage. Au lieu que le Breton se complaît à vivre, tel Robinson, dans son illusion, et à habiter son mirage. D'où sa perpétuelle nostalgie. Georges Hugo, petit-fils méconnu d'un poète exagérément célèbre, raconte, en ses *Souvenirs d'un matelot*, qu'au cours de son service dans la flotte, il rencontre un jour, au fond de la soute d'un navire amiral, un jeune marin brestois, qui jouait solitairement de l'accordéon : « C'est en ce moment les noces de ma sœur (lui dit ce brave petit aux yeux bleus) et je *les* fais danser de loin. » Tout Celte transplanté est semblable à ce ménétrier de ses propres images. Les récits faits à Le Braz par des vieux et des vieilles de ce pays du songe éveillé,

qu'on appelle la Montagne-Noire, ont autour d'eux une *aura* équivalente à celle des drames de Shakespeare et des contemporains de Shakespeare. Cette *aura*, nous l'avons vu, est la caractéristique du rêve intérieur, au moment où ses ondes concentriques, venues de tous les points, caps et promontoires de la personnalité sensible, se rejoignent en ce lac noir, centre de déversement de la crainte du néant, qui est le miroir du songe permanent.

On peut se demander, en voyant une paysanne ignorante de Scaër ou de Guiscriff égaler ainsi, poétiquement, l'auteur de *Faust* et celui d'*Hamlet*, si le summum de l'art n'est pas simplement une transcription exacte du rêve qui bat notre âme, comme l'Océan immense bat la grand'côte. Pour ma part, après une longue existence et la fréquentation de beaucoup d'hommes des champs et de la mer (avec lesquels je suis toujours de plain-pied et en état de sympathie immédiate, qui tient sans doute à mes origines terriennes), je le croirais volontiers. La conversation d'Anatole France, causeur et bavard, s'il le fut, celle de son maître Renan, l'une et l'autre fleuries et d'une ironie flexueuse, d'autres que je pourrais nommer et dont la réputation est universelle, m'ont toujours fait bâiller et donné envie de m'en aller. Au lieu que j'ai gardé un délicieux souvenir de beaucoup de braves gens anonymes, rencontrés par moi sur les routes de Touraine, de Bretagne, de Provence, que j'ai tant parcourues, et de leurs humbles, mais pertinents propos. Au surplus, voyez les proverbes, les dictons, les sentences, merveilles de syntaxe et de jugeote, qu'ont recueillis un Villon, un Cervantès, un Rabelais, un Montaigne, un Mistral. Quels sucs concentrés, quelle verdeur, quelle justesse, et, pour quiconque réfléchit, quels prolongements !

Certes, il semblerait, à première vue, que les êtres frivoles, et qui sont légion, dussent échapper aux préoccupations qui tourmentent des princes de l'esprit, tels que Gœthe et Pascal, ou des princes de l'habitude laborieuse, tels que des paysans de Bretagne et de Provence. Pourtant, il n'en est rien. L'abîme, qu'une certaine illusion moderne creuse entre l'homme intelligent, en général, et l'imbécile, ou l'ignorant, n'existe guère, au point de vue théologique, philosophique, ou simplement psychologique. Tous les humains d'une même contrée emploient les mêmes termes, ou des termes équivalents, et ont en commun, à peu de chose

près, les mêmes bornes mentales. Tous réagissent de même façon vis-à-vis de la joie et de la douleur. Le plus frivole, à peu de chose près, a le même rêve intérieur que le plus attentif et le plus réfléchi. Ce qui diffère à l'infini, ce n'est pas le thème des méditations ou des rêveries de l'esprit humain, éternel fabricateur d'images analogues, c'est la qualité, ou plus exactement l'essence des âmes. Mais comme il est malaisé de la définir et combien elle se montre peu ! Car, omniprésente, et située en deçà de toutes les démarches de notre entendement, qui, elles-mêmes, commandent nos actions, elle est et demeure généralement invisible.

Le jugement est un des privilèges de l'âme. C'est pourquoi il informe et soutient à la fois l'esprit, l'imagination et la volonté. L'exemple d'un esprit où l'imagination l'emporte sur le jugement nous est fourni par un écrivain délicieux, et qui n'a pris que tout récemment la place qui lui est due : Gérard de Nerval.

Le rêve éveillé est chez lui mêlé à la vie de la façon la plus saisissante : voir, notamment, dans les *Filles du Feu*, *Aurélie* et *Sylvie*. Son œuvre, transparente et fluide, échappe à toutes les règles comme à toutes les perspectives, et cependant nous inonde de délices. Qu'on ne s'y trompe pas : cette sensibilité aiguë, ductile et confuse, qui a tous les sursauts du songe, et derrière laquelle palpite un cœur inquiet, impressionnable, avide d'infini, désolé, cette hypersensibilité est fort répandue parmi les humains. Ceux qui en sont porteurs la dissimulent, ainsi qu'une tare, et se réfugient au cloître ou dans le silence. C'est ici le lieu de remarquer que Gérard de Nerval eut un continuateur, sinon un disciple, dans cet Alain Fournier, tué à la grande guerre de 1914, et qui écrivit ce beau livre : *le Grand Meaulnes*. Chez Alain Fournier, comme chez Nerval, le récit a les syncopes, les sous-entendus, les allusions et la concentration des ondes du rêve. Une sève puissante et fine jaillit encore de la branche prématurément coupée.

De *Faust* à *Calendal*, la distance est grande. Mais chez Mistral aussi, fleur suprême et sur la plus haute hampe, de l'esprit gallo-romain, la présomption de la mort est constante et constamment sublimisée. Toute la vie intellectuelle d'un des trois plus grands génies latins modernes, entre Dante et Maurras, tourne autour de cette préoccupation centrale : « Comment soustraire à l'oubli, pour un long

temps, ce qui est mort, et comment retarder l'oubli des coutumes, des traditions, du langage même, par quoi s'exprimaient ces coutumes et ces traditions? »... « Ton grand rêve », disait mon père à Mistral, et ce rêve apparaît en effet dans *Calendal*, comme dans le *Poème du Rhône*, comme dans *Mireille*. La lutte contre le temps qui s'écoule, emportant des peuples entiers, des blocs entiers de civilisation, des théories scientifiques à n'en plus finir, des espèces animales par paquets, cette lutte est le privilège des trois cultures riveraines de la Méditerranée, la catalane, la provençale, l'italienne. La première a donné Verdaguer et Balmès. La seconde a donné Mistral et Maurras. La troisième a donné Dante, qui forme l'arche entre Virgile et Mistral. Car quelques siècles de plus ou de moins, sous le point de vue de la mort tenant le vif, tombent comme quelques gouttes d'eau dans l'éternité.

Le véhicule le plus résistant de la sensation et de l'action, le long des âges, c'est la syntaxe, et dans la syntaxe, le mot, et dans le mot, la racine. C'est pourquoi Mistral a écrit, après l'avoir colligé, ce dictionnaire de la langue d'oc, qui s'appelle le *Trésor du Félibrige*, auquel ne cessent de se reporter les amis de la véritable culture qui est, comme on sait, la gréco-latine. Deux vocabulaires, d'origine différente, hantent et précisent la pensée de l'homme : celui qui lui vient du dehors, des objets, de la nature et de la vie de relations, qui est le vocabulaire concret ; celui qui lui vient du dedans, de la méditation et du rêve, qui est le vocabulaire abstrait. Ils s'empruntent mutuellement des racines, dont l'origine, demeurée mystérieuse, tient à la mémoire héréditaire, à des désignations fort lointaines, et aussi, sans doute, dans l'ordre phonétique et graphique, à des arts perdus, à des sciences rapetissées, concentrées, oubliées, à des symboles tombés en désuétude. Derrière l'archéologie, il y a l'archéophasie, où nos connaissances actuelles sont nulles. Mais, à travers toutes ces métamorphoses, toutes ces involutions, toutes ces dérivations, persistent les deux sources distinctes du langage humain : la centripète et la centrifuge ; celle qui sort de la pensée appliquée au monde extérieur et celle qui sort de la pensée appliquée à la pensée. La première traduit nos besoins physiques ; la seconde nos besoins métaphysiques, qui ne sont ni moins pressants, ni moins caractérisés que les précédents. La première exprime

la vie de relations ; la seconde la vie de solitude et de recueillement.

. . . .

La pitié et sa corruption, la colère.

Parmi les sentiments et les idéaux qui composent la toile de fond du rêve éveillé et, quand il s'ordonne et se concentre, de la méditation, la pitié a sa part, qui est la sensibilité au malheur et aux tourments d'autrui. Sans être universellement répandue, comme la douleur, que nous avons examinée, ou comme la peur, que nous examinerons, elle affecte cependant un plus grand nombre de personnes qu'on ne le croit généralement. Elle a donné lieu à des systèmes philosophiques, qui, par contraste, ont suscité d'autres systèmes fondés, parallèlement, sur la dureté. Ni les uns ni les autres ne sont stables ; est-il besoin de le dire, après ce que nous connaissons du flux et du reflux, de l'instinct animal dans l'être humain. Aucune espèce de philosophie n'est possible qui ne fonde d'abord sur le jugement comme sur la partie stable et équilibrée de notre personne et de notre esprit.

Sauf quelques privilégiés quant aux plus hautes vertus, et chez qui la compassion est permanente, *et active*, les évocations, mentales et morales, de celle-ci, affectent une forme intermittente et localisée. Certains ont pitié de leurs semblables et n'ont pas pitié des animaux. La formation inverse peut se présenter. J'ai connu un savant médecin, qui traitait ses malades comme des bouts de bois, les rembarrait grossièrement, s'ils lui posaient une question timide, et qui s'attendrissait sur le rhume de son chien préféré. Des hommes de race blanche n'éprouvent aucune pitié devant les souffrances d'un homme de race noire. Ces cloisonnements varient presque à l'infini. Quelqu'un m'avouait n'éprouver jamais un sentiment pitoyable par le beau temps, ni dans la lumière du soleil. Il lui fallait la pluie, image des larmes, un ciel couvert et bas, un vent froid. Un certain tour d'esprit ironique auquel la raillerie tient lieu de compréhension, dessèche et tarit, de façon complète, l'élan ou la tendance apitoyés. Sans compter les étonnants sophismes que l'égoïsme suggère à la songerie, pour écarter d'elle l'amer

calice de la miséricorde et boucher ses oreilles aux plaintes sincères.

— Puisque de chaque chose pressée sort un gémissement, un appel, comment recueillir toutes ces lamentations? Ne vaut-il pas mieux user de la cire, comme Ulysse au chant des Sirènes?

— Non seulement la pitié n'est jamais payée de retour, mais encore elle suscite la rancune de celui dont on a eu pitié. Les plus grandes inimitiés, les plus durables sont celles de ceux qu'on a secourus.

— L'humiliation est inséparable de la pitié.

On pourrait multiplier ces sentences acides à la Rochefoucauld, car il est facile de mettre en maximes ce qui dit *non* et ce qui refuse. Il n'est d'ailleurs aucune objection faite à l'usage de la pitié, qui ne soit valable et ne puisse être justifiée, si celle-ci demeure inopérante, comme dans le rêve éveillé, ou à l'occasion d'un méditat. La justification de la pitié ne se trouve, complète et rayonnante, que dans la vertu de charité. Tout le monde connaît l'histoire des onze richards réunis pour délibérer sur le moyen de tirer d'affaire un douzième, un ami, ruiné. Les onze déploraient et même pleuraient. Leur attendrissement était extrême. Mais, après s'être demandé « que faire... que faire? » ils se séparaient sans avoir imaginé aucune solution.

J'ai vécu auprès d'un père non seulement pitoyable, mais charitable. J'ai passé plusieurs années de ma jeunesse dans les services hospitaliers. J'ai assité à des spectacles atroces et déchirants, fréquenté des confrères insensibles comme la pierre, d'autres prompts à s'émouvoir et à compatir. Il m'est apparu que la pitié était le sentiment le plus concret et le plus immédiat, celui qui a le plus besoin d'un support figuratif ou matériel, celui qui s'use et se corrompt le plus rapidement. La comédie, la phraséologie, le cliché de la compassion la chassent en vitesse du cœur humain. Elle est le domaine préféré de l'hypocrisie, de la contrefaçon et du masque, ce qui incite certaines natures sincères et rebelles à la renier dans le moment même où ils l'éprouvent. Ce qui ne l'empêche pas d'être, à l'occasion, l'efficace remède de la rancune, de la colère, même de cette barbarie intellectuelle dont quelques orgueilleux se font une parure, et qu'ils codifient. Pendant les premières années du vingtième siècle, et jusqu'à la guerre, les arguments subtils de Frédéric

Nietzsche avaient ameuté, contre la pitié et aussi contre la charité, la foule mêlée des badauds de l'esprit, accourus à la grande révélation : « Dieu lui-même a son enfer, et c'est sa pitié pour le genre humain. » Puis, comme corollaire, l'éloge de la dureté. Mais l'homme n'est ni acier, ni métal, et ce qu'il refuse aujourd'hui lui sera refusé demain, dans la réciprocité d'une fibre implacable.

Les natures très simples, ou les natures très élevées, et d'une culture générale étendue, sont plus accessibles à la compassion et à la miséricorde que les natures intermédiaires, pourvues d'une demi-instruction ou d'une demi-éducation. En dehors de mon père, j'ai connu quelques personnes, non mystiques (car la position des mystiques dans ce domaine moral est à part) qui allaient couramment, par le trajet le plus naturel et le plus logique, de la pitié à la charité. L'une était une infirmière auvergnate, sans instruction, sachant à peine lire et écrire, mais d'un tact et d'une délicatesse de cœur extraordinaires. Elle veillait ses malades en plus des heures réglementaires, partageait avec les convalescents sa maigre pitance, et ne prenait jamais son dimanche, afin que celui-ci et celui-là ne fussent pas, pendant son absence, « déshérités ». On ignore, en effet, combien une simple parole d'encouragement ou de consolation, donnée à un cœur malheureux dans un corps souffrant, peut apporter de douceur et de paix. Marie (elle s'appelait Marie) embrassait et dorlotait les grabataires les plus repoussants, redonnait l'espérance aux incurables, priait en tenant la main en sueur des agonisants. Il émanait d'elle, et de sa laideur transfigurée, une sorte de beauté surnaturelle, que tous et toutes remarquaient et proclamaient dans les propos de lit à lit.

— Quand elle est là, c'est comme une maman.

— On n'en retrouverait jamais une pareille. Si elle devait s'en aller, j'aimerais mieux mourir.

— On ne peut pas être méchant dans sa compagnie.

Son préféré, ou sa préférée, était toujours celui ou celle qui était le plus misérable, qui souffrait le plus. Avec cela une gaîté d'enfant et ce langage, incorrect et magnifique, des illettrés formés par une longue tradition. Elle savait et racontait, bien entendu, avec tous les raccourcis désirables, des récits et légendes de son pays, et elle chantait, d'une voix juste, des airs de terroir que j'entends encore. Son rêve

éveillé (car elle n'avait guère le temps de méditer) était ainsi consacré à la représentation de la douleur et de la mort, mais sous la forme de l'altruisme, du secours et du bienfait. De telles natures se rencontrent fréquemment dans les Ordres, où elles se sont réfugiées. Elles sont rares dans la vie du siècle.

Le docteur Henry Vivier, mort jeune, et, qui a laissé un souvenir rayonnant à tous ses amis, prétendait que l'apitoiement est indispensable au médecin, s'il veut guérir son malade. Atteint lui-même d'une grave maladie de poitrine, il allait, par tous les temps, donner ses soins aux uns et aux autres avec une mine souriante, et une complète abnégation. Dans les derniers jours de cette lutte héroïque, et alors qu'il ne pouvait presque plus respirer, il fut appelé auprès d'un jeune enfant demeurant à un cinquième étage. Ses parents pensaient que lui seul pouvait sauver le pauvre petit. Il monta l'escalier sur les épaules d'un chauffeur vigoureux, vit ce qu'il y avait à faire, rédigea une ordonnance, réussit un véritable miracle et rentra chez lui pour y mourir. Quand je lui demandais comment il s'y prenait pour garder sa compassion intacte et vigilante à ce point, il me répondait : « En me mettant à la place de ceux qui souffrent, et aussi de ceux qui, les aimant, les voient souffrir. Dans la pitié active, vois-tu, il y a toujours un peu de métempsycose. »

Il s'irritait contre les hypocrites, qui se donnent les dehors et apparences de ce sentiment, si rare sous sa forme héroïque, et qui font parade de s'attendrir à tort et à travers. Nous avions justement, dans nos relations communes, une personne de cette qualité. Incapable de secourir une misère cachée, celle-ci s'apitoyait, en paroles, sur les « déshérités de la vie », en fait sur les révolutionnaires à main armée, sur les incendiaires et les cambrioleurs. Le tout par cabotinage. Or, il n'est rien de plus dangereux, en politique, et dans la vie courante, que cette parodie généralisée d'un sentiment élevé, mais capable de déchaîner, dans ses déviations et corruptions, toutes les férocités de l'instinct. Car si le débouché de la charité est indispensable à la pitié individuelle et psychique, le frein de la justice est tout aussi indispensable à la pitié morale et sociale. L'erreur larmoyante de Rousseau et de ses disciples nous a valu cent trente-six ans de convulsions de toute sorte, non encore

terminées à l'heure où j'écris. Les hommes sensibles, issus des romans de cet autre aliéné que fut Restif de la Bretonne, ont fait verser des torrents de sang. L'observation en est devenue courante, mais la raison, à ma connaissance, n'en est pas encore apparue clairement. La voici.

La pitié, qui se borne à ébaucher dans l'esprit des images douloureuses, sans actes réparateurs, porte dans l'âme des commotions d'une incalculable violence. Elle disproportionne le tableau du monde d'une façon pire que ne le fait l'amour sensuel. Ce dernier nous ferait brûler la ville pour un sourire de la femme convoitée. La pitié ferait absoudre le pire criminel, parce qu'il a eu, au moment choisi, une grimace touchante, parce qu'il a prononcé un mot d'un accent troublant. Mais, dans l'instant même où l'apitoyé absout ce crime, quitte à en infester la cité, il s'estime lui-même plein de grandeur et de bonté, et il boit à la coupe de l'orgueil avec une volupté redoutable, aussitôt contagieuse. Les épidémies de pitié se transforment ainsi, avec la vitesse de l'ouragan, en épidémies de colère, puis de fureur, qui portent les habitants d'un même pays à se proscrire et à s'entre-tuer, parce qu'ils ont une façon différente de concevoir l'éternelle et insoluble question des riches et des pauvres. Quand je dis insoluble, je veux dire d'une autre façon que par l'esprit d'entr'aide réciproque des Évangiles.

Pendant l'avant-dernier hiver de la grande guerre, il y eut un moment à Paris où (nos mines du Pas-de-Calais et du Nord étant aux mains des Allemands) le combustible charbon devint inaccessible aux petites bourses. Le ministre des Travaux publics d'alors réunit les directeurs de journaux et leur demanda ce que l'on pouvait faire. J'émis le conseil de la constitution d'un stock des pauvres, formé de la façon suivante : chaque acheteur d'une certaine quantité de charbon devrait en acheter tant en plus, qui serait sa contribution audit stock. C'était en somme l'entr'aide obligatoire, et aisément contrôlable ; car alors on contrôlait tout et il y avait même une carte de pain. Ma suggestion fut accueillie, mais elle ne fut jamais mise en pratique. Un chef de cabinet me dit par la suite que le ministre l'avait trouvée... « bondieusarde » !

La guerre de 1914-1918 a été une très grande expérience des forces humaines et des passions, et aussi une très grande pourvoyeuse de songes éveillés, quant à la mort, et de médi-

tations, quant à la Providence et à la vie future. Sur le premier point, les témoignages ne manquent pas. Sur le second, sans être précisément réduits aux conjectures, nous sommes naturellement assez démunis, car les combattants avaient, au plus haut point, la pudeur de leur for intérieur, de leur tréfonds. Ils l'avaient comme peuvent l'avoir les jeunes enfants et les grands vieillards, également dépourvus, pour des raisons différentes, de moyens d'expression adéquats.

L'accumulation de la colère par les images mentales de la pitié inactive est un phénomène constant. Si l'on tient compte de la pitié de soi-même, qui est à la base de la sensibilité de tout être humain, on peut assigner à la colère, comme genèse principale, cette auto-compassion contrariée. Est-il rien de plus irritant, par exemple, que le spectacle de l'abus de la force, de l'homme qui rosse un enfant, ou une femme frêle, du bien portant qui bouscule un malade, du riche qui humilie un pauvre, du charretier qui assomme un malheureux cheval. Chaque jour, dans la rue, les réactions de la foule démontrent l'universalité de cette dérivation sentimentale, qui s'observe aussi en littérature. Les polémistes et pamphlétaires que j'ai connus, un Drumont, un Rochefort, un Mirbeau, étaient des hommes d'une sensibilité à la pitié très grande et que le spectacle des iniquités, politiques et sociales, bouleversait. Pour eux plus que pour n'importe quels autres écrivains « poésie était délivrance ».

Un tempérament lyrique, c'est-à-dire abondant en ces puissances verbales et frissonnantes qu'accumule le rêve éveillé, et qui se multiplient les unes par les autres, tourne au tempérament satirique, dès que la pitié l'envahit. Les noms ici se pressent sous la plume : Aristophane, Rabelais, Swift, Hugo. Il semble que ce soit la même corde qui vibre ici alternativement, pour l'attendrissement et pour la colère, sacrifiant ainsi les sentiments intermédiaires, immolant la nuance à la couleur. Sans doute peut-on citer des satiriques d'un tempérament autre, plus contenu, plus sec, comme Voltaire (voir *Candide*) chez qui l'observation cruelle ne semble point procéder d'un apitoiement, mais bien plutôt d'une constatation amère de l'infériorité de l'homme à sa tâche. Ceux-là, dans leurs méditations, ont abouti au nihilisme pur et simple. Ils ont le rire du désespoir.

La colère, corruption de la pitié que ne libère point la charité, telle est la formule à laquelle nous aboutissons.

L'injustice subie, la douleur ressentie, l'incompréhension latente, le manquement à l'amitié, à l'amour, à la parole donnée, l'état de maladie, de gêne, de misère, la désillusion soudaine et lente, nous amènent à la colère, et, dans le laisser-aller, à la fureur, en nous repliant avec pitié sur nous-mêmes, ou sur ceux que nous admirons, ou que nous aimons. C'est en raison de cette transformation redoutable que la pitié doit être attentivement surveillée par celui qui veut demeurer, ici-bas, son maître — *compos sui* — et conserver la vertu du sang-froid. Car la colère est une vaine dépense de forces, et le plus souvent insignifiante. Celui qui s'y abandonne, et qui n'est point en état d'ivrognerie ou d'épilepsie, en éprouve rapidement un sentiment de honte. Il n'est même pas besoin, pour cela, qu'on lui administre le mot historique : « Tu te fâches, donc tu as tort. »

Les réflexions qui précèdent, je ne les ai pas puisées dans les livres, ni dans Sénèque, ni dans Montaigne (que j'ai cependant beaucoup fréquentés et en délices), mais dans la vie. Enfant, j'ai eu quelques rares colères, mais irréductibles. Jeune homme, et ignorant les aptitudes à la pitié que présageaient ces accès de colère, j'ai été plongé tout vif, en quelque sorte, dans les affres des hôpitaux, de la médecine et de la chirurgie. J'en ai été secrètement bouleversé et torturé. Je me suis raidi tant que j'ai pu, ne trouvant nulle part un apaisement aux questions redoutables que je me posais, si ce n'est dans la méditation sur la Providence et les enseignements, déjà lointains, de mon catéchisme. C'est à cette date, et au tournant de la vingtième année, que j'ai compris l'importance et le fonds du méditat, auquel je n'ai cessé, depuis, d'apporter toutes les formes de mon attention, y voyant le propre de l'homme, et, en quelque façon, sa marque divine.

A cette époque (1885 à 1890) le matérialisme le plus étroit et le plus agressif sévissait à la Faculté de Médecine de Paris. On n'imagine pas la niaiserie, l'ignorance, les œillères, ni la suffisance, de la plupart des professeurs qui se partageaient les chaires et les élèves, croyant détenir, sur tous sujets scientifiques, la vérité définitive et *ne varietur*. L'un d'entre eux allait jusqu'à déclarer, dans la préface d'un de ses ouvrages, que la science, sur le point qu'il traitait, était proprement arrivée à son terme et qu'on pouvait désormais tirer l'échelle. C'est un fait qu'au prétendu scep-

ticisme renanien correspondait, alors, sur le plan des connaissances biologiques et anthropologiques, un orgueil et une suffisance puérils. Comblés de faveurs par un régime démocratique et anticlérical, auquel ils croyaient naïvement donner une doctrine laïque, ces mandarins se croyaient des dieux.

Des mouvements de pitié et de colère, qui m'animaient, est sorti le pamphlet *les Morticoles*, que j'ai écrit à vingt-six ans, dans un frisson de pitié et d'indignation sincère et que j'ai repris, sous une forme plus assagie, dans le volume de mes *Souvenirs* intitulé *Devant la Douleur*. J'avais déjà le sentiment obscur (l'intuition, dirait M. Bergson) que la conception du miracle est indispensable à qui veut, soit résoudre certaines énigmes de la vie pensante, et qui sont au premier plan de nos préoccupations quotidiennes, soit soulager la douleur et la maladie. Le succès de ce livre au titre bizarre fut considérable et soudain ; ce qui prouve qu'il correspondait à une sorte de réaction ambiante. Je l'avais écrit avec plaisir. Il m'avait purgé des spectacles douloureux et amers, accumulés en moi pendant huit années. Je rappelle ces faits pour montrer au lecteur que la thèse développée, dans le présent ouvrage, sur la continuité et l'importance du songe à l'état de veille, n'est pas précisément improvisée.

C'est vers le même temps que je m'avisai de l'insuffisance de *Discours de la Méthode* de Descartes et, en général, du cartésianisme et du baconisme pour l'exploitation, méthodique, en effet, des ressources de l'esprit humain. Mais ce n'est que près de vingt-cinq ans plus tard (1916) que cette idée prit corps dans *l'Hérédo*, pour être développée ultérieurement dans *le Monde des images*. Ainsi, et parmi beaucoup d'autres occupations et préoccupations, nos facultés intellectuelles poursuivent un certain nombre de méditations, qui germent et grandissent en nous à la façon de fleurs et de fruits. On disait naguère que cette germination et cette fructification ont lieu inconsciemment à notre insu. C'est une erreur. Elles ont lieu parmi des alternatives de lumière et de pénombre, qui ne dépendent que de notre attention quant au rouleau de la songerie intérieure.

Certains états de l'âme enrichissent la méditation. Il en est ainsi (nous l'avons montré) de la douleur. Il peut en être de même de la pitié, au moins jusqu'à ce qu'elle ait suscité

la colère. Mais, à partir de ce moment, la méditation est appauvrie, et cela dans la mesure où l'instinct animal se donne libre cours. On dit justement « la colère aveugle ». Il en va de même pour cette forme, rentrée et feutrée, de la colère que l'on appelle la rancune, ou esprit de vindicte. Il est des cas où la rancune, avec ses luisants couteaux, son malaise profond, son état de querelle latente, remplit tout le champ de la pensée et ne laisse aucune place à la sérénité. Le masque lui-même est impressionné et tourne à la grimace du soupçon chronique, du regard à l'état d'alerte permanente : « Que me veut encore celui-ci, ou celle-ci? »

Le rêve éveillé, tournant autour de la préoccupation centrale, et quelquefois de la panique, de la mort, se contente d'un rassemblement flottant de nos images, qu'orientera ensuite la faculté méditative. Il entraîne avec lui, comme une comète, une queue de poussières éblouissantes, mais éphémères, auxquelles la mémoire ne fait aucun sort, en raison même de leur nombre et de leur variété. Il n'en va pas de même pour la méditation, qui est une songerie organisée, et selon certains axes et lignes concentriques, qui vont du dehors au dedans. Une irruption brusque de la pitié dans le rêve éveillé est sans conséquence, comparable à l'arrivée d'une boule inattendue dans un jeu de billard ou de cricket, passible seulement d'un carambolage fortuit, qui ne compte pas quant au déroulement de la partie. Il en va autrement, si cette incursion compatissante se produit dans un méditat organisé, et en disloque la délicate architecture par des considérations de l'ordre émotif. Le *templum serenum* en est ébranlé.

Cette remarque n'a pas seulement une portée théorique. Le besoin de méditer se développe, chez l'homme, et quelquefois précocement, mais de façon plus générale, en avançant en âge, jusqu'à prendre un tour impérieux. De ce besoin et des entraves que lui apportent les fréquentations et les passions, est né le désir de la claustration en commun, qui fait avec la foi ardente, le fond de la vocation monacale. C'est à ce moment que se produit le passage de la méditation d'ordre métaphysique et philosophique à la méditation mystique.

Il existe (de même que pour la douleur) une pitié toute intellectuelle et, en conséquence, une colère de l'esprit. Pitié et colère que nous procurent un esprit faux ou faible

(voir *Pensées* de Pascal et l'argument du « boiteux qui n'irrite pas ») et un argument faux ou faible. Pour être dépouillés de toute souillure charnelle, ces deux sentiments n'en peuvent-ils pas moins atteindre à la véhémence et nuire ainsi à cette sérénité qui est le but de la sagesse?

Il arrive que la fausseté d'un esprit, ou d'un argument, ne nous apparaisse pas à première vue, ni au premier contact. On peut même être séduit (du moins dans la jeunesse) par le tour amusant, ou paradoxal, d'un sophisme bien présenté. Ainsi procèdent les maîtres d'erreurs, un Renan, un Anatole France, dans le mode voluptueux et hésitant, un Nietzsche dans le mode affirmatif. Chaque époque littéraire, et critique, renferme un de ces jongleurs et bateleurs, qui attirent la demi ou semi-élite (voir *le Stupide dix-neuvième siècle*) puis la foule moutonnière, par une prétendue clarification, en fait, par une déformation et un affaiblissement des problèmes graves et spirituels, les seuls qui comptent, car ils mènent le monde.

Dans le courant du dix-neuvième siècle et entre l'Europe et l'Asie (c'est-à-dire à un point d'invasion barbare, intellectuelle et physique), il s'est produit un phénomène moral et littéraire, qui a eu des conséquences analogues à l'apparition et à la prédication de J.-J. Rousseau. Je veux parler de Léon Tolstoï, grand romancier, écrivain d'une richesse et d'une puissance incontestables, que quelques méditations appuyées sur la pitié et l'injustice sociale ont jeté brusquement dans la divagation révolutionnaire. De même que les *Confessions* de Jean-Jacques sont un durable monument de sincérité poussée jusqu'à l'impudeur et au cynisme, *Guerre et Paix*, et quelques autres beaux livres, mettent Tolstoï au niveau des plus grands. Mais, quand le démon de la pitié l'a saisi, il n'est plus qu'un pauvre homme divaguant, et c'est alors qu'il devient nocif ; car il fournit des semblants d'arguments au lunatisme de ses compatriotes, hésitant entre la complexité intellectuelle asiatique (où la sensibilité est emmêlée à la raison dans un inextricable réseau) et la simplification européenne, qui coupe les problèmes à angle droit. Il en est de la pensée tolstoïenne, ou plutôt de la rêverie tolstoïenne, comme de la musique russe. Elles est tangente aux sentiments qu'elle exprime et elle s'évertue et s'amuse à les fuir avant de les avoir atteints. *Fugit ad salices.*

On a assimilé Tolstoï aux mystiques de la théologie catholique. C'est une erreur complète et qui prouve combien les mystiques si sages sont peu fréquentés et peu compris. La méditation tolstoïenne, portant, comme ses congénères, sur la destinée et la providence, cherche et prétend trouver une réponse dans la non-résistance au mal et dans la pitié. Mais qui ne voit que la non-résistance au mal est une inertie, et une paresse, dégradant l'homme qu'elle prétend élever, et, au bout du compte, un abandon au démon. Quant à la pitié, Tolstoï a compris parfaitement qu'elle devait informer la charité ; mais il a prétendu faire d'elle le levier de toute une transformation sociale, où elle ne pouvait aboutir qu'à la colère et à la terreur. Le mélange d'une intelligence faible et incoordonnée et d'un grand cœur, risque ainsi de mener ses contemporains au désastre, par le chemin de l'apostolat. On se croit devant la peau de brebis ; on est devant le loup ravisseur.

Si le rêve éveillé est quelquefois contagieux et épidémique (peur de l'an mille, peur des épidémies, appréhensions en commun de tout ordre), la méditation fausse, ou aventurée, l'est encore davantage. Comment? En levant les barrières de la raison, dans ce qu'on appelle l'élite de la nation, au bénéfice de la barbarie. Tolstoï a été, pour la Russie, ce que les encyclopédistes et Rousseau avaient été, un siècle plus tôt, pour la France. La fin lamentable de ce vieillard, illustre mais funeste, le montre atteint du mal de la fugue, comme Byron, avec lequel il présente, sur un autre plan, plus d'une ressemblance. Il a communiqué son délire latent aux esprits faibles et mal défendus.

Mon ami Jules Huret, journaliste de beaucoup de talent et d'esprit, précocement disparu, était allé rendre visite à Léon Tolstoï à Vasnaïa Poliana. Tolstoï alors raffolait de Mirbeau (dont l'instabilité intellectuelle et sensible joignait la sienne) et de Maupassant, ce qui se comprend moins. Car il n'y a, derrière le réel, mais sommaire talent de Maupassant, qu'une nature très vulgaire, qu'une sorte de badaud hanté par la peur de la folie et de la mort. Après avoir longuement parlé de Mirbeau et de Maupassant, Tolstoï retint Huret à déjeuner, lui annonçant un excellent caviar, un bordeaux de choix et des petites crêpes russes appétissantes. Huret avait faim et fut content. Sur ces entrefaites, arriva un disciple hindou, dont je ne me rappelle plus le

nom, sale et puant, troué de petite vérole, que Mme Tolstoï eût volontiers relégué à l'office, mais que le maître fit asseoir près de lui.

Tolstoï était, naturellement, en blouse et en sabots. Il se passionnait alors pour la secte des Doukhobors, qui allaient en prison et au bagne plutôt que de faire leur service militaire, et il expliquait les Doukhobors à Huret, plus attentif à son caviar qu'à ces zélateurs. Le disciple hindou lui en fit l'observation en anglais et Huret, approuvé par Mme Tolstoï, l'envoya coucher. Là-dessus arriva le domestique portant deux bouteilles de bordeaux. C'en était trop. Le disciple hindou les lui arracha des mains et courut les vider par la fenêtre, comme contraires à la doctrine de l'abstinence. Sur quoi Tolstoï se jeta à genoux, à la mode russe, lui demandant pardon à l'envers pour l'inhospitalité à laquelle il s'abandonnait ainsi et le priant de retourner dans son pays, avec une bénédiction bien tassée. Mme Tolstoï, désolée, expliquait à Huret que de telles scènes, et si parfaitement grotesques, étaient devenues son pain quotidien. Celui qui prétend administrer la vie des autres doit commencer par administrer la sienne.

Gœthe a dit, dans un raccourci célèbre, qu'il faut préférer l'injustice au désordre. Mais il y a là quelque chose de plus brillant que solide, car l'ordre véritable (et non pas seulement de surface) présume la justice. Il n'est même là que pour assurer la justice, sans laquelle les citoyens versent dans la pitié, puis dans la colère, ou, directement, dans la seconde. Les déviés intellectuels, tels que Tolstoï, préfèrent la pitié à l'équilibre.

Il y a d'ailleurs une perversion sentimentale, et rapidement sensuelle, connue et classée, qui fait de la pitié un aiguillon pour la volupté. Sans aller jusque-là, beaucoup de faux émotifs, devant les déshérités d'ici-bas, et les malheurs inévitables, prennent tout juste de l'émotion ce qui suscite en eux un plaisir. De tels monstres existent et j'en ai connu, notamment dans les milieux de finances, comme si la surabondance de l'argent et des perspectives que l'argent ouvre, aboutissait, par la satiété et la griserie, à une dégénérescence sadique des sentiments, et du plus altérable de tous : la compassion.

Mais si celui qui a pitié doit veiller à ce que sa méditation ne se corrompe pas, ni sur le versant de la colère, ni sur le

versant de l'attendrissement inactif, celui dont on a eu pitié doit se défendre contre l'affranchissement du devoir strict de reconnaissance. Car la règle est que l'oubli de ce devoir et l'ingratitude aboutissent, en un temps donné, et par étapes, à la rancune et à la haine envers le bienfaiteur. Ici c'est un instinct brutal et plat qui opère : celui tendant à secouer un fardeau trop lourd pour une conscience trop petite ou trop faible. Mes pires ennemis ont été, dans l'existence, des hommes que j'avais obligés de toutes façons et qui ne me l'avaient jamais pardonné. Notez qu'en aucune circonstance je ne leur avais rappelé les services rendus, ayant d'ailleurs trop d'occupations pour tenir une telle comptabilité. Mais la dette morale, comme la dette d'argent, hérisse le débiteur (s'il n'a pas l'âme solidement trempée) contre son créancier. Il ne faut pas s'en indigner. Il faut le savoir et en rire.

. . . .

LÉON DAUDET.

(A suivre.)

La Boîte à pêche[1]

Brochets.

Un matin, au *Chastaing*, il avait croisé Najard. Avait-ce été, chez l'homme, le souvenir de leur rencontre à Bouteille, la prescience de l'admiration que lui avait vouée Bailleul? Avait-il deviné, entre l'adolescent et lui, une parenté d'instincts profonds, une communauté de race? Il n'avait rien dit, ce matin-là ; mais Bailleul avait vu dans ses yeux, au passage, moins qu'une invite, un acquiescement à peine, une velléité d'indulgence.

Il avait suivi Najard sous les platanes, sans prévoir où il l'entraînerait. Najard, sur son épaule, portait une gaule de bambou noir, une épuisette à large filet.

C'était un nomade. Rouennier? vannier? marchand de vaisselle? tenancier de loterie foraine? Bailleul savait seulement qu'il avait erré des années, de village en village à travers les provinces du Centre, des rivières aux étangs, de la Loire aux canaux. La femme, les enfants tenaient la boutique ambulante. Lui s'en allait à l'aube de son grand pas dégingandé, et ne ralliait la roulotte, bien souvent, qu'au crépuscule brun, lorsque s'avive l'éclat des premières étoiles.

On disait dans les bourgs, dès que la voiture verte arrivait sous les arbres d'un champ de foire : « Vous savez, Najard est là. » Il y avait les soirs d'été, à la porte des mastroquets, des hommes qui attendaient son retour en buvant une canette de bière ; souvent, à l'ombre de la roulotte, un

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1926.

grand brochet nageait en rond dans un bac à lessive, et des gamins rangés autour le regardaient cogner la paroi de fer-blanc, ici et là, de son museau prognathe et dur comme un couteau. Les gens étaient nombreux qui avaient vu, le soir, Najard revenir de la pêche avec sa musette pleine au côté ; il n'était point fâché qu'on le vît : il vendait son poisson, n'est-ce pas? Et puis tous ces badauds ont la tournée facile. Najard aimait trinquer en société. Mais ceux qui l'avaient vu pêcher, on les aurait, probable, comptés sur les doigts d'une seule main.

Bailleul, ce matin-là, avait suivi Najard. Il se taisait, naturellement. Une angoisse délicieuse lui serrait la poitrine. Un pas en arrière de l'homme, il regardait sur son épaule la rude gaule de bambou noir, l'épuisette profonde au filet arrondi, et qui semblait encore tendu par le poids de poissons fabuleux. Najard, dans sa main gauche, tenait l'anse d'un seau à vifs. Et Bailleul regardait ce seau ; et il songeait, la chair un peu tremblante : « Mon Dieu, c'est aux brochets que nous allons... C'est aux brochets que m'emmène Najard. »

Ils avaient suivi jusqu'au bout la promenade aux beaux arbres qui dévale sur le flanc du coteau. La Loire était gonflée d'une crue paisible et claire, elle était pâle et bleue sous le ciel matinal, un grand ciel ventilé où voyageaient des nuées très blanches.

Ils s'étaient arrêtés à l'embouchure de la réserve, une fausse rivière marécageuse, une avenue glauque dallée de nénufars où le fleuve remonte lorsque ses eaux grandissent. Une passerelle de planches au garde-fou de fer l'enjambe ; une petite avancée herbue la sépare de la Loire rapide, délimitant au bord du courant un havre calme où refluent les moutons d'écume, les fétus entraînés, les poissons las, et à leur suite, en quête de provende vivante, les carnassiers.

C'était là, « entre mort et vif », que Najard avait lancé sa ligne. La grosse bouée de liège, les conducteurs en file allaient et venaient lentement. L'appât, un goujon bien nageant, par intervalles faisait danser la bouée, quelquefois la secouait de saccades si violentes que Bailleul aurait cru à l'attaque d'un brochet, et que déjà il en aurait crié.

Najard s'était assis à l'aise sur le rehaut de la petite butte. Il avait sorti de sa poche sa vessie de cochon, un cahier de papier, et il roulait une cigarette. Bailleul n'avait rien oublié, il revivait à son vouloir cette minute extraordi-

naire : c'était juste à l'instant où Najard élevait vers sa bouche, pour la coller, la cigarette qu'il venait d'achever, que la grosse bouée avait plongé. Elle avait plongé creux, disparu ; elle avait entraîné avec elle un conducteur, deux conducteurs ; et Najard cependant glissait la feuille de papier sur sa langue, en regardant par-dessus sa main les conducteurs qui s'en allaient.

Est-ce que Bailleul avait crié? Est-ce qu'il avait laissé jaillir ces mots qui lui bloquaient la gorge? « Tirez !... Mais tirez donc ! » C'était inconcevable, ce qui était en train d'arriver, le calme de Najard, son indifférence effarante ! Rêvait-il éveillé? Était-il fou, aveugle? La grosse bouée remontait, dodelinante. Il n'y avait plus rien, rien, et par la faute de Najard.

Non, Bailleul n'avait pas crié. Le calme même du grand pêcheur ; peut-être, dans ses yeux, une lueur narquoise coulée en coin, le pressentiment d'une chose, une sorte d'espoir mystique, avaient arrêté dans sa gorge les mots qui en allaient bondir. Il était devenu tout pâle, et n'osait plus regarder Najard. Il fixait la grosse bouée qui bizarrement glissait sur le remous, et soudain plongeait de nouveau, entraînant de l'un à l'autre, en profondeur, la ribambelle des conducteurs.

— Tirez ! Tirez !

Il avait crié. Najard, d'un seul clin malicieux de paupière, lui avait imposé silence. Les secondes se traînaient, interminables, les minutes après les secondes. Alors quoi, c'était une épreuve, une détestable plaisanterie? Mais pourtant la ligne s'en allait, Bailleul en était sûr, il *voyait* la ligne s'en aller ! Il fallait bien, — c'était la seule explication possible, — qu'il y eût un brochet au bout !

Ah !... Najard, avec lenteur, allongeait ses mains sur sa gaule, la serrait dans ses doigts noueux. Ah ! bravo ! Tout son corps s'éveillait d'une tension intérieure, on devinait les ondes nerveuses et calmes irradiant le long de ses muscles. A présent Bailleul était rouge. Dire qu'il avait crié tout à l'heure, qu'il n'avait pu se tenir de crier !... Fortement, largement, Najard ferrait ; la gaule de bambou noir, la rude gaule se bandait comme un ressort d'acier, s'arquait aux mains robustes de Najard, à ses bras tendus pour la lutte. Il soutenait le brochet accroché, le retenait au bord du courant, le ramenait, autoritaire, dans le remous. La

bouée, les conducteurs demeuraient immergés, le fil plongeait par longues saccades, le bambou noir pliait jusqu'à toucher du scion la surface de l'eau. Najard dominait tout cela, sûr de ses bras, de sa gaule noire et de sa ligne, ramenait toute cette force violente, ce fil tendu qu'il arrachait lentement, continûment, malgré les secousses acharnées. Ce qui arrive à présent, c'est vrai, ah ! c'est admirablement vrai. Un conducteur apparaît, puis un autre ; le fil émerge, entraînant après soi les petites balles de liège, jusqu'à la grosse bouée piriforme. Bon Dieu, ce brochet-là en met ! Tout replonge à ses coups de queue, la bouée, les conducteurs, et des mètres de fil. Gagnera-t-il le courant, cette fois-ci? Il le veut, mais Najard ne veut pas, et l'arrête, et le ramène. Et la lutte se prolonge, l'homme marquant un point à chacune de ses phases, arrachant, traînant vers la surface une longue forme blanchissante, dont la soudaine appartition heurte rudement le cœur de Bailleul.

C'est un fameux brochet, un seigneur. Sous l'eau brunâtre, lorsqu'il se retourne, on distingue son ventre pâle, on ne sait quoi de nu, comme d'un bras humain qui flotterait. C'est un brochet, parbleu, on voit bien ce qu'il est : un mâle aux flancs étroits, un grand flandrin nerveusement découplé, étalant ses nageoires comme une frégate ses voiles. Et courageux, infatigable, obstinément tirant la ligne et pliant la perche noire, plongeant profond dans un remous furieux ! Najard, en silence, le travaille. Et cela dure longtemps, longtemps, sous les yeux de Bailleul qui frémit tout entier d'une émotion presque harassante.

— L'épuisette, ordonne Najard.

Bailleul obéit aussitôt. Il a cessé brusquement de frémir, il ne se sent presque plus ému. Un sang-froid merveilleux le possède ; le voici calme et résolu, comme Najard.

— Ça va?

— Ça va.

Hors de l'eau, la gueule du brochet s'ouvre, démesurée, impressionnante. Elle est blanche et pleine d'ombre, blanche et rouge, à cause des ouïes qu'on aperçoit au fond. Et ces dents ! Et cet hameçon de bronze accroché dans la gorge charnue ! Tout cela est inouï, fantastique et réel à la fois : on croirait un rêve frénétique, n'étaient ce calme dans tout l'être, cet équilibre dur, dominateur. Najard parle, jette en mots brefs des conseils aussitôt écoutés :

— Enfoncez l'épuisette dans l'eau... plus creux, qu'il ne voie pas... Quand il passera juste au-dessus, levez... Attention, j'amène... Hop !

Bailleul a raidi tous ses muscles. Il se penche, tiré par le faix, ses pieds glissent sur le talus glaiseux. Va-t-il basculer en avant et piquer une tête dans l'eau? Najard d'une main soutient sa ligne ; son bras droit, tutélaire, s'allonge vers Bailleul.

— Non, non, laissez ! dit le garçon.

Tout seul, il lèvera la bête, l'énorme brochet qui se tord, forcené, au fond de la poche distendue. Il défaille presque. Mais ses poings ont gagné sur le manche de l'épuisette, il se redresse ; le brochet pèse moins.

— Plus haut, bon Dieu ! crie Najard.

Il s'est élancé tout à coup, d'autorité, a saisi l'épuisette, en deux longues enjambées grimpe au faîte de la butte.

— Là... ça y est.

Son pouce et son index s'enfoncent aux creux durs des orbites, dans les yeux. Il semble que sa main gauche plonge tout entière dans la gueule formidable. La large queue, à coups violents, lui bat le ventre... L'hameçon tient dur, il le secoue en vain. Alors il ramasse une pierre, attentivement la pousse entre les dents, et recommence de secouer et de tordre au fond de la gueule béante. L'hameçon continue de tenir. Najard sourit, sans insister. Il murmure, satisfait :

Ce sont de rudes *nains* (1) que ceux-là ! Triple zéro, tout forgés, bonne trempe... Pour quinze kilos, ils ne céderaient pas.

Et il s'en va, tenant la bête qui pend, son pouce et son index toujours fichés dans les orbites. De sa main libre, il saisit son couteau dans sa poche, ouvre la lame entre ses incisives. A un pied d'aune, au bord de la réserve, il coupe une branchette solide, l'appointit aux deux bouts, l'insère de force, verticale, entre les mâchoires du brochet.

— Maintenant, il faudra bien qu'il cède.

La lame fouille dans les chairs, et tranche. L'hameçon cède en effet, sanglant à peine. C'est fini : dans la musette de toile, le brochet a disparu. Najard, à sa culotte, essuie ses mains poissées d'une bave gélatineuse.

— On va rentrer, dit-il.

(1) Hameçons.

— Quoi? dit Bailleul. Vous ne recommencez pas?

Najard sourit :

— Pas la peine ! Il n'y avait que lui dans le remous.

Et il parle, en confiance, tandis qu'il range ses engins. Il parle comme jamais il n'a fait :

— Vous pensez bien, dit-il, que je le connaissais, que je suis venu à coup sûr. Feuillaubois, de l'hôtel, m'avait demandé une belle pièce, pour des gars d'Orléans qui s'amènent déjeuner. Un brochet de huit livres, c'est tout de même une belle pièce, pas vrai? Le voilà cuit. On n'a plus qu'à rentrer.

Il passe en bandoulière la bretelle de sa musette, charge sur son épaule la gaule et l'épuisette liées.

— En route, enfant de troupe !

Il est content. Il est presque bavard :

— Le vif, explique-t-il, ça n'est guère de la pêche, en somme. Rien de plus bête : du moment que tu ne te presses pas (faut pas se presser, par exemple ; rappelez-vous bien de ça, hé !), que tu laisses le brochet avaler jusqu'au fond, c'est réglé. Tu n'as quasiment rien à faire, c'est le brochet qui se prend tout seul. Dans un petit remous, vous comprenez, c'est bien commode. Une supposition, c'est comme une souris enfermée dans une petite chambre, avec un chat. Mais la pêche au brochet, je dis *la pêche*, et je m'entends, c'est autre chose, vingt dieux ! On n'a pas toujours le temps d'examiner, de préparer un cantonnement d'avance, en fourrier. Celui-ci dit : pêcher, celui-là dit : chercher. Voilà une mouille, tenez, une belle eau verte avec du fond, un courant qui ne bouge guère ; rien qu'un coup d'œil, on est fixé : ça sent le brochet, là dedans. Sous les herbes, le long des pierres de l'enrochement, au large même il y a des museaux pointus. Seulement, voilà, la mouille est grande. Tremper un vif ici ou là, et puis attendre qu'un brochet passe, c'est un peu comme si on chantait. Ça peut arriver, je ne dis pas non, mais il y a bien plus de chances pour que ça n'arrive jamais. Alors, qu'est-ce qu'il faut faire? Il faut aller au-devant du brochet, le chercher, comme je vous disais : un poisson mort à l'hameçon, une gaule avec des anneaux en porcelaine, très larges, vingt mètres de bonne soie tressée, ou trente, ou quarante, et hop là, vous lancez ! Vous lancez près ou loin, partout où vous pensez qu'il peut y avoir « du monde »; vous ramenez votre poisson mort, vous le promenez dans tous les coins, attaché de manière

qu'il paraisse frétiller ; vous allez au-devant du brochet, vous comprenez? Vous le cherchez, faut bien que je vous le redise, au lieu de l'attendre sur place. Et voilà de la pêche ! Il n'y a pas d'autre pêche au brochet... »

Najard s'interrompt, et il rit :

— Cré bon sang ! Vous en faites des yeux ! Ça vous intéresse, faut croire? Ça vous plairait que je vous montre, pas vrai?... Allons, c'est entendu : je vous ferai voir ça.

Ainsi Bailleul avait travaillé sous Najard. Il l'avait regardé pêcher. Najard tolérait sa présence, parce qu'il savait la faire oublier.

— Voilà, disait Najard. Ma gaule d'abord. Pas très longue, comme vous voyez : un seul pied de bambou dont j'ai coupé le scion moi-même ; c'est moi-même, comme de bien entendu, qui a choisi les anneaux en porcelaine, et qui les a ligaturés. Si vous voulez, je vous ferai une gaule pareille.

Vous voyez ma soie, hein? Tressée serrée, pas d'enduit sur la soie brute ; ça glisse mieux, et ça ne vrille pas, ou ça vrille moins ; parce qu'on a beau faire, vous savez, à force que le poisson tourne, la soie finit quand même par vriller. Le mieux est d'attacher son poisson mort dans l'autre sens, de le faire tourner à rebours : ça dévrille la soie en pêchant.

Mon bas de ligne? De la corde à guitare. Je préfère au fil d'acier, qui coupe le poisson bien plus vite, et qui se coupe des fois tout seul. Tu diras qu'il est plus solide que la guitare, et c'est vrai. Mais pour moi c'est un défaut de plus, et je vas vous dire pourquoi : au lancer, faut être hardi, faut lancer n'importe où, même sur les enrochements ; faut pas se dire qu'on peut s'accrocher dans les pierres, ou si on se le dit, faut l'oublier, faut s'en foutre. Hardi, je lance ! Je traîne partout, je me promène à l'aise. Si je lance en trouillard, si je traîne mon poisson comme si je marchais sur des œufs, autant plier tout de suite et rentrer... Ça y est, j'ai accroché le fond, loin du bord. Si j'ai un fil d'acier solide, plus solide que ma soie, où est-ce que ma ligne pétera? Je n'en sais rien, peut-être près de la gaule, en tout cas c'est la soie qui claquera puisqu'elle est moins résistante que ce bon Dieu de fil d'acier. Alors, hein?

Dix mètres, vingt mètres de bannière dans la flotte? Au prix qu'elle est, je comprends que ça me gêne. Tandis que voilà : si j'ai en bas de ligne de la corde à guitare (moins solide que la soie, tu saisis?) je suis tranquille, c'est la guitare qui pétera. Et pour être davantage tranquille, je monte mon bas de ligne en deux brins : d'abord, en haut, une guitare plus grosse, qui porte l'olive de plombée et les chaînettes d'émerillons ; et puis en bas une guitare plus faible, qui porte juste l'hameçon. Alors ça va : si je m'accroche, je sais d'avance que c'est cette guitare qui lâchera. Je peux tirer, ça n'est pas grave : « Arrache ou casse ! Faut que ça vienne ! Si ça casse, je ne laisserai jamais au fond que dix, vingt centimètres de guitare, un hameçon, et voilà tout. Il y en aura bien pour dix sous ; rien qu'un brochet moyen, c'est plusieurs fois payé. Bien entendu, jeune homme, mon bas de ligne est quand même assez fort pour amener les brochets que je taupe ! Huit livres, même douze, je les amène avec le sourire. Bien rare qu'à la pêche au lancer on en ratiboise de plus gros. Mais c'est déjà gentil, pas vrai?

Y a des gens, poursuivait Najard, qu'attachent leur poisson mort à des montures compliquées en diable : des grappes d'hameçons, des agrafes, des ailettes, des hélices, tout un tremblement du tonnerre de Dieu. Il paraît que c'est mieux pêchant. Faudrait voir ! Et puis cette quincaillerie coûte les yeux de la tête : merci pour moi.

Y a d'autres gens, encore, qui pratiquent le lancer du moulinet. Encore une mécanique hors de prix, quadruple multiplication, des pivots à rubis, une horlogerie flatteuse à l'œil, tout ce qu'il y a de rupin... Après tout, peut-être que ces gens-là ont raison, mais j'ai raison aussi puisque je m'en passe de première. Je lance, vous avez vu, avec ma ligne levée à terre. Sur les grèves nues, ça va tout seul ; même dans les rauches, quand on fait attention, la soie coule sur les herbes et file sans se brouiller. Il n'y a que sur les enrochements, où des fois une pierre coupante pourrait raboter au passage... Mais d'ordinaire, au bas des perrés, on n'a pas besoin de lancer loin : le brochet se tient dans la mouille, en embuscade dans les herbes, juste à quelques mètres du bord. On lance tout doux, en soulevant un peu la pointe de la gaule quand le poisson mort atteint l'eau, pour qu'il fasse moins de potin à la chute.

Ainsi Najard dispensait à Bailleul son expérience géné-

reuse. Mais surtout il prêchait d'exemple. Chaque parole s'illustrait d'un geste. Il continuait :

— Je prends mon poisson mort de la main gauche, une ablette, comme vous voyez. C'est ce qu'il y a de meilleur, la belle ablette, la sardine ; mais un petit garbeau, un petit *dard*, un gardonneau, c'est bon aussi... Je lui passe l'hameçon dans la gueule et je lui fais sortir par l'ouïe, une fois. Et puis je recommence... dans la gueule... par l'ouïe, deux fois. Ça fait une boucle coulissante ; bon. Maintenant je pique l'hameçon au flanc, sur la ligne des petits points noirs, je le cale dans la chair avec la palette de la hampe, et je n'ai plus qu'à serrer la boucle, en donnant à mon mort la forme cintrée que voilà. C'est cette courbe qui lui permet de s'appuyer sur l'eau, de tourner comme s'il frétillait, lorsque, après le lancer, je ramène la ligne vers moi... Regardez !

Najard balançait son bambou. Le poisson mort oscillait, en avant, en arrière... Un grand geste des bras, une torsion du buste sur les hanches, la gaule qui fouettait, et voilà le poisson parti, filant vers le sommet de sa longue trajectoire, tandis que la soie entraînée coulait, sifflante, dans les anneaux. L'appât, lesté d'une olive de plomb, obliquait vers le fleuve, précipitait sa chute. Déjà il touchait la surface ; et Najard, ainsi qu'il avait dit, soulevait un peu la pointe de la gaule au moment où il allait plonger. On distinguait, là-bas, une éclaboussure fugitive ; la soie, dans le courant, dérivait. Alors Najard ramenait sa ligne.

Tout le corps incliné en avant, la gaule dans la main droite, il tirait de la main gauche la soie qui se tendait un peu, et qui vibrait aux tressaillements du mort. Il la tirait par brassées régulières, et ses méandres se levaient sur la grève, superposant leurs cercles mouillés. Sous l'eau verte une tache incertaine pâlissait, qui tournait sur elle-même, nageait, montait en une giration frétillante ainsi qu'une ablette pourchassée.

— Elle gigote bien, celle-là, disait Najard. Et si elle brille !

A travers la mouille pénétrée de soleil, le poisson miroitait de reflets déformants. Il semblait parfois, tout à coup, qu'il éclatât d'un large éclair ; et Bailleul croyait voir le flanc d'un brochet qui fonçait.

Hors de l'eau jaillissait l'ablette ruisselante. Najard la balançait encore ; elle s'envolait encore, suivait sa longue

et sifflante trajectoire. Et très souvent, tandis que Najard la traînait dans l'épaisseur des culs-de-grève, des remous, des courants tranquilles, une touche brutale tendait le fil de soie, courbait la gaule et secouait sa pointe.

— Ici, petit ! disait le pêcheur.

Il prenait des brochets à la file, devant un Bailleul enthousiaste, affamé de ces luttes et jamais rassasié.

— Quoi donc ! s'étonnait Najard. Ça vous suffit de regarder? Vous n'êtes guère exigeant, citoyen ! Et pratiquer vous-même? Non?...

— Ça viendra, murmurait Bailleul.

Il n'osait pas avouer qu'il s'y essayait en secret, qu'il avait préparé une gaule toute semblable à celle de Najard, admirablement semblable, acheté les mêmes engins, exactement, et que souvent, le soir, dans quelque pré désert, il lançait sur l'herbe tondue une olive de plomb attachée au bout de la soie.

Najard un jour était parti, suivant sa baraque foraine. Il avait dit en s'en allant :

— Quand je reviendrai l'an prochain, aux vacances, je trouverai un fameux pêcheur, un concurrent. Tous les brochets au long du *Chastaing*, c'est vous qui *me* les aurez pris. Allez donc ! Je ne suis pas jaloux de vous.

Mais Bailleul continuait de pêcher dans les prés. La Loire et ses brochets l'intimidaient encore, Il n'osait s'attaquer à eux, et cependant se gourmandait, s'excitait à plus de hardiesse : « Et après? Est-ce qu'ils me mangeront? »

Ce fut un soir, à Bouteille, qu'il sauta brusquement le pas. Tout le jour, avec l'ami Jeanneret, ils avaient pêché au blé cuit les gardons du grand remous.

— Dis donc, avait lancé Jeanneret, et ce fameux lancer? Voilà des mois que tu m'en parles, et comment? Si tu me montrais ça un peu.

— Il est bien tard, avait dit Bailleul.

— Bien tard? Le soleil n'est pas couché.

— Et rentrer? On a dix kilomètres à s'appuyer...

— On pédalera plus raide. Le vent est au sud-est : il nous poussera.

Et Jeanneret, carrément, avait mis Bailleul au pied du mur :

— Tu as ta gaule, tes engins ; tu les trimbales partout, tu couches avec. Monte-moi ça en vitesse, choisis un gar-

donneau dans le tas, et lance !... Parole, si tu ne marches pas ce soir même, je saurai à quoi m'en tenir. Trêve de boniments, Tartarin !

Bailleul, piqué au vif, avait crânement souri.

— Tu veux voir?

Il préparait sa ligne, dans la poitrine un froid léger, un tonique frémissement de bataille : « Ah ! Tartarin... Je vais te moucher, camarade ! » Il était très maître de lui ; il continuait, beau joueur, de sourire : « Je ne lancerai pas loin, je lui ferai tourner le poisson mort dans l'eau. Pour ça, je sais ; je dois savoir... Allons-y ! L'honneur sera sauf ! »

Tel son maître Najard, plus doctoral que lui, il commenta pour l'attentif Jeanneret chacun des gestes qu'accomplissaient ses doigts : « Je lui passe l'hameçon dans la gueule, et je lui fais sortir par l'ouïe... une fois... Et puis je recommence... » Tout était prêt. Bailleul était debout et balançait sa gaule.

— Hop là !

Dans le remous, vers les grosses meulières qui le ferment, le gardonneau avait plongé.

— Tu as saisi? disait Bailleul. Je lance comme tu as vu, c'est enfantin. J'attends quelques secondes pour que le mort s'enfonce un peu. Et je ramène, comme tu vois... En ce moment, le poisson mort tourne dans l'eau. Il frétille, il miroite, ses reflets attirent le brochet... Et la touche...

Un silence brusque, un coup au cœur... Qu'était-ce que ce choc dur et souple, dans le poignet? Qu'était-ce que cette résistance spasmodique, cette flexion de la gaule, cette fuite vertigineuse de la soie dans les anneaux? Ah ! Seigneur ! Il y avait un brochet à la ligne !

En deux secondes, il avait pris conscience du prodige, il l'avait réalisé : puisque la soie filait toujours, et puisque ça tirait, et puisque ça secouait toujours, le brochet devait être solidement accroché.

— Attention ! criait Jeanneret, très ému. Empêche-le de gagner les meulières ! Retiens-le dans le remous !

Il dégringolait le perré, il courait sur le bord en tous sens, énervé de surprise, d'anxiété, de plaisir :

— Nom d'un chien ! Tu n'as pas d'épuisette ! Dépêche-toi !... Non, ne te presse pas ! Tout ton sang-froid, Bailleul ! Pas d'affolement !

— Est-ce que tu vas me flanquer la paix, Jeanneret?

Est-ce que tu nous as regardés, toi et moi? Laisse-moi faire, j'en ai vu d'autres!

Il annonçait, les dents un peu serrées :

— Je le maintiens... je le ramène... je le fatigue... je le noie...

Il pensait cependant à des choses héroïques, à la ballade du duel, dans *Cyrano :*

Où vais-je t'amener, brochet?
Dans les verdiaux? Sur les cailloux?

aux apostrophes du *Cid Campéador :*

Mes pareils à deux fois ne se font point connoistre,
Et pour leurs coups d'essay veulent des coups de maistre.

Et en même temps il se disait, envahi d'une brusque panique : « Pourvu qu'il ne lâche pas, l'animal! De quoi aurais-je l'air, s'il allait ficher son camp? »

Ce n'était pas un très gros brochet. On le voyait osciller à fleur d'eau, déjà las, une femelle un peu bedonnante, un petit kilo de brochet.

— Ici, Joseph! criait Jeanneret.

Pourquoi diantre appelait-il ce brochet-là Joseph? Il était délirant de joie. Il hurlait, les yeux hors de la tête :

— Tire! Tire! Ici, Joseph!

— Doucement, hé là!... disait Bailleul.

Des mains frénétiques de Jeanneret, il retirait le brochet avec calme. Ainsi qu'il l'avait vu faire à Najard, il lui plongeait les doigts dans les orbites.

— Et voilà... disait-il. Le pouce, l'index enfoncés creux dans les mirettes. Pas de danger qu'il saute et m'échappe... Allons là-haut : mieux vaut être un peu loin du bord pour le décrocher. Quelquefois, gluants comme ils sont, ces rossards-là vous coulent dans les mains une fois qu'on a retiré l'hameçon, glissent en douce au travers des rauches, et bonjour! les voilà dans la flotte.

— Il est épatant! admirait Jeanneret. Il pense à tout! C'est un vrai bougre! Et cette pêche! Cette pêche au lancer. Je ne te croyais qu'à moitié, figure-toi... Tu m'as eu, mon vieux Bailleul! « Je lance comme ça, je ramène comme ça, je ferre comme ça... Et je le maintiens... Et je le fatigue... » Regarde Joseph au bout du fil! Cette dignité, cette maîtrise... Un vrai pape!

Bailleul souriait, faussement modeste. Maintenant que le brochet captif soubresautait dans le filet, il lui fallait loucher vers lui pour se convaincre de ce qui venait d'arriver. Il éprouvait jusqu'au malaise un ahurissant triomphe, il avait un peu mal au cœur.

— Allons-nous-en, cette fois. Le soleil est couché.

— Encore un coup?

— Non, non! Que diable, tous les brochets de Loire ne vont pas crever dans la nuit! Nous les retrouverons, camarade.

Et il les avait retrouvés. D'autres jours plus glorieux encore, d'aloi plus franc, avaient suivi ce premier beau jour. Que de souvenirs pleins, que d'images capiteuses, resplendissantes! Entre la mouche artificielle et le poisson mort, entre chevesnes et brochets, les heures de ses vacances oscillaient en un rythme ascendant, s'allégeaient, s'illuminaient. Il se les rappellerait longtemps, toutes ces touches obscures et poignantes qui brusquement tendaient sa ligne, qui se répercutaient dans tout lui! Encore un... Quelquefois, c'était une touche manquée : il ramenait à sa monture une ablette tailladée, portant au flanc de roses estafilades, ou bien tranchée au-dessous de l'hameçon, d'un coup de dents plus net qu'une blessure de rasoir. De ces touches-là surtout il restait longtemps un peu pâle, avec un tremblement des doigts qui tardait à s'apaiser.

Des souvenirs? Sans doute, mais immédiats et denses, de saines et bondissantes hallucinations. Il reverrait tout près de lui, sous la mouille traversée de soleil, le blanchoiement des brochets qui fonçaient. Il les reverrait, accrochés, monter vers la surface au bout du fil raidi, vibrant dans le courant comme une corde harmonieuse dont il croirait entendre la plainte. Il reverrait ces gueules blanches et pourpres, ces crânes bas et féroces, tous ces mufles haineux montrant leurs crocs tendus, leur palais hérissé d'aiguilles. Quelles mâchoires aux voussures profondes, quels coups de tête pour secouer l'hameçon impitoyable, quelles rages, quels désespoirs! Ce sont des vies musculeuses et farouches qui se débattent à fleur d'air, au seuil de cette eau tiède coulant encore sur les reins de bronze vert, au seuil de l'air desséchant et mortel. Ah! c'est âpre, et c'est délicieusement cruel, d'arracher toutes ces vies à la douceur de l'eau, de les brûler, de les flétrir à la morsure du soleil et du vent.

Alors ces monstres ont des visages, de pauvres lèvres dures que poignarde l'hameçon forgé, qui le secouent en vain, qui ne peuvent pas se déchirer! Et tant de haine, d'affreux courage et d'épouvante!

Sous les doigts qui s'enfoncent, les yeux roulent comme de petites balles élastiques. A la base du crâne, la pointe du couteau tâtonne, cherchant le bulbe ainsi qu'un cœur. Elle l'a trouvé, s'enfonce à pic; et les reins verts, les flancs tigrés, les nageoires élargies tressaillent d'un soubresaut profond qui meurt en frisson d'agonie... Quand on a retiré la pointe du couteau, c'est un peu rouge, ça saigne à peine : le long corps flasque pèse et pend... Encore un.

On lui disait à la maison : « C'est aujourd'hui l'ouverture de la chasse. Que penserais-tu d'un brochet, ce soir, avec les perdreaux de l'année? » Il descendait au bord de la Loire, et revenait avec le brochet. Il les prenait comme il voulait, quand il voulait, quand on voulait. « Attendez une heure, je remonte. » Il descendait avec deux lignes, fouettait la mouche au nez des petits chevesnes, et, quand il en avait quelques-uns, les accrochait à l'autre ligne et lançait au nez des brochets. « En voilà un! C'est une commande. » Il ne fanfaronnait presque point; il n'éprouvait qu'une fierté légitime. Sur la marche du seuil, dans la cour, il étalait par rang de taille les brochets qu'il avait pris. Lorsque, pendant la pêche, alors qu'il fatiguait une rude bête accrochée, des badauds s'arrêtaient sur le chemin de halage, à force de sérénité souriante il supprimait leurs propos imbéciles et jusqu'à leur présence humaine. Il entendait des voix et des mots : « Ça va casser... Il ne l'aura pas. » Quelqu'un même lui disait tout à coup : « Je crois que vous ne l'aurez pas. » Qu'est-ce qu'il croyait, ce vague quelqu'un derrière son dos? Bailleul pourtant avait dû l'entendre, car il songeait, les dents serrées : « Si, je l'aurai! Si, je l'aurai!... Je suis tranquille, espèce d'idiot... Tiens, regarde : est-ce que je l'ai? » Il se retournait en souriant, avec le brochet à son poing. Il n'avait point de honte à le laisser voir aux curieux, sans l'exhiber. Lorsqu'il rentrait, on pouvait voir dans son filet tous les brochets qu'il avait pris.

Et il en avait pris. Et il avait connu des jours et des pêches mémorables. Tel cet après-midi d'été où le Conseil municipal en corps, descendu vers le quai pour une affaire d' « édilité », avait soupesé en détail, dans ses vingt et une

paires de mains, les six brochets qu'il ramenait. Et tel cet autre soir où Jeanneret, un à un, avait porté vers la maison cinq brochets de plus en plus lourds, de l'un à l'autre croissant d'une livre juste. Il n'avait ce soir-là ni panier, ni filet. Jeanneret, au premier brochet pris, avait sauté sur son vélo : « Je le pose chez toi et je reviens. Dix minutes en tout. Tâche d'en avoir un autre d'ici là. » Il avait vu Jeanneret qui revenait, pédalant à toute vitesse, et lui avait tendu le deuxième brochet : « Attrape, mon vieux ! — C'est bien, mon vieux. Et recommence. » A chaque voyage, Jeanneret lui faisait signe de loin : « Eh bien? » Et chaque fois. Bailleul lui tendait un nouveau brochet, et plus lourd. Au quatrième, Jeanneret lui avait dit : « Je n'ose plus rentrer, mon vieux. Il y a des pêcheurs de métier à la rampe, dans leur bateau. Ils guettent mon passage ; je t'assure qu'ils font une sale gueule ! » Pour rapporter le dernier brochet, le plus gros, ils avaient pris un sentier dans les vignes, ils s'étaient joyeusement cachés, conscients d'avoir exagéré, dépeuplé la rivière et privé les pêcheurs de leur pain.

Voilà des souvenirs, tels aujourd'hui qu'on s'étonne d'y croire. Aujourd'hui, lorsque revient l'été, des pêcheurs citadins en vacances brandissent aux bords de Loire des gaules vernies, armées de moulinets à multiplication quadruple. Ils promènent dans l'eau des cuillers nickelées, argentées, dorées, peintes en rouge, avec des pompons de laine rouge ; des devons à ailettes, des montures barbelées, des grappes d'hameçons pareilles à des trousses de cambrioleurs. Tous les remous, toutes les mouilles, ils les violent et les abîment. On ne peut pas les en blâmer ; ça les amuse et c'est leur droit. Mais on n'a plus envie de se mêler à eux, de défendre contre eux sa chance... C'est la faute de ces souvenirs, trop vivants et trop beaux, et davantage à mesure qu'ils s'éloignent : c'était ainsi, bien avant la guerre. Et c'est toujours ainsi quand Bailleul se rappelle. Son enthousiasme redevient d'un enfant. Vingt ans bientôt, son enthousiasme aura vingt ans de moins que lui.

MAURICE GENEVOIX.

(*A suivre.*)

Anacréon
à « la Pomme de Pin »

De tout temps les cénacles littéraires élisent leur rendez-vous en un cabaret sans gloire qu'ils se chargent de rendre fameux. A l'heure où se renouvelle la poésie française, la jeune brigade de Ronsard illustre à Paris « la Pomme de Pin », que Rabelais comptait déjà « ès tavernes méritoires » (1).

Ces vaillants garçons ayant déclaré bataille « au monstre de l'Ignorance », c'est-à-dire à la littérature de leurs aînés, mal instruits aux lettres antiques, le royaume de France a reconnu par eux l'empire des Muses, et les Neuf sœurs du Parnasse ont aujourd'hui mainte chapelle dans la capitale des Valois.

C'est d'abord, au quartier de l'Université, le collège de Coqueret, qui porte la coquille à son seuil et que maître Jean Dorat emplit, du matin au soir, de l'honneur des écrivains grecs, dont l'écolier zélé prolonge parfois l'étude du soir au matin.

C'est, proche Saint-André-des-Arcs, la maison du seigneur Jean de Morel, où la dame et ses trois filles, doctes à miracle en plusieurs langues, aiment recevoir les « gens de lettres », comme déjà on les nomme, pour échanger avec eux épîtres latines ou sonnets à l'italienne.

(1) Cette fantaisie se place dans le vieux quartier de la Contrescarpe qu'éventrent chaque jour les démolisseurs. Les ronsardisants sauront retrouver sous chaque ligne la « source » qui l'autorise.

C'est, en l'hôtel royal des Tournelles, le cabinet de Madame Marguerite, sœur du roi Henri II, bénigne dispensatrice des faveurs, qui a banni de sa cour le pédantisme des rhétoriqueurs et ne fait plus chanter à ses dames que les chansons de Ronsard et de ses amis.

Enfin, pour célébrer des rites plus familiers et servir Bacchus avec Apollon, il y a, sur les fossés Saint-Victor, la « Pomme de Pin », adoptée par les poètes pour ses servantes accortes et ses bons vins du Parisis.

*
* *

Si l'on y entre un soir de mars 1554, on les trouve réunis, tous volets clos, autour des tables chargées de pots. Les dés roulent parmi les verres. Rires, controverses et chansons, avec la sourdine des luths, composent le tumulte quotidien. Pressés sur les bancs de bois, tous ont à dire aux voisins un récent chef-d'œuvre : « folastries » gauloises, vers latins et grecs, volent par la salle où Cathau défend ses guimpes, toujours surprise d'être appelée Lalagé.

C'est toute la troupe du banquet d'Arcueil, qui fêta l'ami de Jodelle à sa première tragédie. Ces jeunes gens se croient d'Athènes pour avoir offert au poète le bouc effaré dans son feuillage, que Ronsard menait par les cornes. On pousse aux tablées joyeuses les *io! io!* de la mémorable journée. Ce soir, tous les accents de France retentissent et la dispute poétique met aux prises les provinces. A Rémi Belleau, Beauceron, à Jacques Tahureau, du Mans, qui exaltent l'amoureux sonnet, tient tête Olivier de Magny, honneur du Quercy, défenseur de l'ode bachique. Le Languedoc a délégué ses gentilshommes, toujours assoiffés de la renommée de Paris. Voici Guy de Bruès le philosophe ; Pardaillan, protonotaire de Panjas, Revergat, natif de Toulouse, et Jean Nicot, qui vient de Nîmes. Le plus remuant, le plus bavard de tous ces poils bruns, le Gascon Pierre de Paschal, promet à chaque assistant de le mettre en son recueil des Hommes illustres, livre fabuleux qu'il n'a aucune intention d'écrire, car il lui suffit qu'on y croie et qu'on paye à boire.

Sous le plafond bas de la grande salle, les propos s'échauffent et le bruit devient infernal. Il s'apaise un instant, lorsque les pots se renouvellent. Un des compagnons se lève alors et, nommant sa maîtresse, boit sans arrêt

autant de rasades qu'il y a de lettres dans ce nom. Si Ronsard était présent, il ne manquerait pas d'honorer par neuf fois celui de Cassandre.

En attendant son arrivée, sont entrés de jeunes hommes du Palais et du Parlement qui s'enchantent à la compagnie des rimeurs. Il y a l'avocat Pasquier, expert imitateur de Catulle, et ce gentil conseiller Brinon, qui mange son bien avec les poètes et chaque été les nourrit et les abreuve aux belles soirées de Médan, sa seigneurie des bords de la Seine. Jean-Antoine de Baïf leur vient lire une ode alcaïque, de la coupe la plus savante, et leur montre le dernier sonnet envoyé de Rome par Du Bellay. Chacun déplore le sort d'un ami en exil aux bords du Tibre, parmi les vieux cardinaux et les donzelles peu sûres, loin de l'Anjou qu'il aime tant et de Paris où il est tant aimé.

Mais, sur le seuil, voici Ronsard. Tous se lèvent pour l'acclamer. Il reçoit l'accueil en souriant, tel un roi parmi ses fidèles ; tous ces jeunes gens ne l'ont-ils pas choisi pour prince et capitaine de guerre? Quand les vivats ont cessé et pris fin les embrassades, il gagne sa place et fait signe qu'il veut parler, élevant sur sa tête un blanc vélin frappé d'or.

Quelle nouveauté de librairie apporte le maître? Sans nul doute, ce poète ignoré que son ami Henri Estienne a découvert, dit-on, à Florence et qui vient de sortir des presses. Il va l'annoncer avec solennité, debout devant son gobelet d'étain :

« Apprête à nos coupes d'or le nectar de Suresnes, charmante Hébé, et présente à mon pouce impatient la lyre sacrée. Je veux boire à la muse Typographie, dixième des Piérides, et à maître Estienne, son serviteur, qui ressuscite pour nous le plus beau chanteur de la Grèce.

« Anacréon me plaît, le doux Anacréon, maître de mes chants à venir. Foin de Pindare au grand bec, qui m'a nourri de fumée ! Fuyons désormais ces gros vers enflés et sourcilleux, que les fillettes ne peuvent comprendre. O divin vieillard de Téos ! le Père Bacchus a mis en tes petites odelettes toute la sagesse du monde.

« Du Grand Turc n'ayons souci, ni des richesses de l'Orient ; mieux que par or et puissance, le poète en ses

songes maîtrise la vie. Il brave la Parque blêmie, qui nous fait fantômes sans os. Demain, au funèbre voyage, mes amis, nous ne boirons plus ; mais aujourd'hui, le temps d'amour nous convie et la cave est pleine de vin.

« Anacréon, bon biberon, conduis-nous sous l'ombre des treilles ! Tu as la barbe parfumée, le chef couronné de roses et dans ta bouche le miel des Muses. Nous te chanterons parmi les bouteilles, couchés sur des jonchées de fleurs, et nous verrons venir à nous la belle Vénus, qui mène autour d'elle les amours dansants et la rouge trogne de Silène... »

Ainsi parla longtemps, les yeux aux poutres enfumées, le beau maître que tous écoutaient. Mais il éclata de rire, car le gobelet qu'il tenait en main était vide et toute cette ivresse n'était que pensée.

« Ce petit livre, dit-il encore, se haussera parmi les plus grands. Je vois d'ici celui d'entre nous qui le voudra tourner en notre glorieuse langue. J'ai moi-même, pour ébaudir nos pucelles, commencé d'y piller quelques mignardises. Écoute celle-ci, Olivier, paillard de Cahors ! Je t'en veux faire largesse. Toi, mon Belleau, suis sur la page : *Eï phulla panta dendrôn...* »

« Si tu me peux compter les fleurs
Du Printemps, et combien d'arène
La mer trouble de ses erreurs
Contre le bord d'Afrique amène;
« Si tu me peux compter des cieux
Toutes les étoiles ardentes
Et des vieux chênes spacieux
Toutes les feuilles verdoyantes;
« Si tu me peux compter l'ardeur
Des amants et leur peine dure,
Je te ferai le seul compteur,
Magny, des amours que j'endure.
« Compte d'un rang premièrement
Deux cents que je pris en Touraine,
De l'autre rang secondement
Quatre cents que je pris au Maine.

« Compte, mais jette près à près
Tous ceux d'Angers, et de la ville
D'Amboise, et de Vendôme après,
Qui se montent plus de cent mille.
« Compte après six cents à la fois
Dont à Paris je me vis prendre,
Compte cent millions qu'à Blois
Je pris dans les yeux de Cassandre.
« Quoi! tu fais les comptes trop courts ;
Il semble que portes envie
Au grand nombre de mes amours;
Compte-les tous, je te supplie.
« Mais non, il les vaut mieux ôter,
Car tu ne trouverais en France
Assez de jetons pour compter
D'amours une telle abondance! »

Cette jactance juvénile épanouissait les visages et les mains applaudissaient longuement. Rémi Belleau, ayant protesté que le texte était trahi, le chef gaiement reconnut sa faute et lui recommanda de traduire plus fidèlement. Mais, comme le couvre-feu était depuis longtemps sonné, il ordonna de vider les verres, et toute la bande lui fit compagnie jusqu'au logis.

Les rues étroites de l'Université retentissaient des noms unis de Ronsard et d'Anacréon, et les chansons gaillardes réveillaient dans la plume les bourgeoises. L'air de la nuit mit longtemps à dégriser les cervelles, et plus d'un de la brigade, ce soir-là, passant la Seine, vit quatre lunes ensemble, deux au firmament et deux autres dans la rivière.

PIERRE DE NOLHAC,
de l'Académie française.

La Crise française

Lorsque, voici de nombreux mois, pour ne pas dire plusieurs années, quelques esprits clairvoyants annonçaient déjà cette crise et même la préfiguraient avec une netteté saisissante, leur avertissement se heurta à une incrédulité quasi générale. Difficultés d'après-guerre, troubles transitoires auxquels le rétablissement des échanges internationaux et de bons accords économiques allaient remédier, plus ou moins rapidement, on ne voulut pas voir autre chose. Ce verbiage vide de sens tint lieu de vues générales, d'une étude minutieuse des faits et des conditions réelles, de réformes appropriées et d'efforts constructifs. La France, disait-on, est riche, très riche, de ressources presque illimitées, sa population laborieuse, économe, la qualité de sa main-d'œuvre et de ses produits supérieure à celle de tout autre pays. Elle possède un empire colonial immense dont l'exploitation peut lui donner, avec une indépendance économique complète, des revenus fabuleux, une situation géographique telle qu'il lui est loisible de capter les principaux courants commerciaux du monde et qu'ouverte sur trois mers elle constitue le carrefour naturel, le foyer de distribution en quelque sorte prédestiné de l'Occident. La guerre à cet égard n'a fait qu'augmenter ses chances. Enfin la répartition de la fortune sur son sol, la quantité et la qualité de sa paysannerie lui assurent, profits inestimables, un équilibre interne et une

tranquillité sociale dont aucune nation ne peut se prévaloir au même titre.

Affirmations exactes, à coup sûr. Mais c'est à cet inventaire de la richesse et des possibilités de richesse qu'on s'est borné, croyant que la vertu intime des éléments de notre actif suffirait à leur efficience, et qu'il était de faible importance d'en organiser l'emploi plus ou moins judicieux, la coordination et l'économie. Là où il aurait fallu une méthode servie par un État moderne, réduit à ses fonctions essentielles mais attaché à leur exercice, une méthode étayée sur la connaissance précise de nos moyens et ces moyens développés ensuite selon un choix et dans un ordre délibérés, grâce à une continuité de vues et une politique sans défaillances, l'examen ne révélait que des improvisations hasardeuses, des efforts incoordonnés, des appétits sans prévoyance et sans mémoire. Et cet état de choses s'aggravait encore d'institutions corrompues, d'un personnel politique incapable et fossile, réfractaire à toute règle et à tout frein. La faiblesse enfin d'un État exorbité, en proie au délire de la logomachie, brochait sur le tout. Pour satisfaire provisoirement et sans délai, leurs intérêts personnels, les premiers intéressés à toute réforme se servaient au contraire de cette faiblesse et l'accentuaient, sans comprendre que leur sort était lié à celui du pays et que les intérêts privés qu'ils croyaient consolider seraient menacés demain avec les autres et plus qu'eux. Que le monde né de la conflagration générale imposât des changements et des mises au point, que la guerre eût infligé un démenti éclatant à certains errements, condamné un ensemble de doctrines et de principes, loin de vouloir l'entendre, la démocratie, avec une furie démente, exagérait ses erreurs. Les richesses mêmes qu'elle énumérait complaisamment et qu'elle ne savait pas exploiter, devenaient entre ses mains un danger, un objet de convoitise pour l'étranger (1). Les milieux du commerce et de l'industrie, par la cécité et la veulerie dont ils ont fait preuve, à de très rares exceptions près, supportent dans les événements actuels une très lourde part de responsabilité. Et l'indolence de l'opinion publique entraînera un châtiment exceptionnel.

(1) L'Inventaire, dressé par les soins de M. Clémentel et dont les fâcheux effets n'ont été que trop certains, représente une des nombreuses manifestations de cette manie ostentatoire.

Aujourd'hui, la crise a éclaté et chacun le constate. A en juger cependant aux réflexions qu'elle provoque, peu de gens semblent la comprendre, en mesurer la profondeur et l'étendue. Moins nombreux encore sont ceux qui se préparent à la supporter et à peu près personne ne songe au lendemain qu'elle promet. Tout le premier, le gouvernement s'avère d'une obtusion remarquable.

Que signifie donc cette crise pour la France? Il faut s'expliquer là-dessus et parler net.

De partout des voix s'élèvent : rétablissez la confiance et vous conjurerez le péril. Des politiciens inquiets l'écrivent et en font le thème de leurs discours. De braves gens le répètent. Répondons catégoriquement : cela n'est pas vrai. Cela n'a aucun sens ou presque aucun. Certes, la confiance est un facteur indispensable, un adjuvant précieux, mais ce n'est que cela et pas plus. Un facteur, non le seul. Élément suffisant peut-être pour conjurer le mal il y a quelques semaines encore, à condition d'être lié à tout un ensemble de réformes profondes et immédiates, la confiance ne servirait aujourd'hui qu'à ralentir la crise mais non point à la supprimer. Les causes en sont autrement nombreuses et générales. Au point où nous en sommes, l'hémorragie ira plus vite que les remèdes. Et tout d'abord parce qu'on n'est pas résolu à employer de tels remèdes et que personne n'est là pour les imposer. Remaniements ministériels, concentration nationale? Expédients sans efficacité. La solution parlementaire est exclue. Mais nous avons encore un parlement et qui n'a pas renoncé.

Il faut donc considérer désormais le développement de la crise comme inévitable. S'expliquer sur les origines de celle-ci ne servirait de rien. Tout ou presque tout a été dit à ce sujet. Le temps presse, le passé est ce qu'il est et, s'il faut le connaître, il n'est pas en notre pouvoir de l'abolir. Notre tâche consiste essentiellement, sur l'heure, à diagnostiquer la maladie avec le plus de précision possible, à en connaître tous les caractères, à en suivre la marche et à prévoir les conséquences afin d'en limiter les ravages.

Cette crise est la plus grave que la France ait connue depuis des générations, tant par les répercussions internes que par les contre-coups extérieurs qu'elle peut provoquer. Elle est incomparablement plus grave que la crise allemande et que la crise italienne. Il est nécessaire de le dire parce

que seule une complète appréciation de sa gravité permettra d'en atténuer les effets. Au lieu de se leurrer et de se refuser à l'évidence, attitude néfaste, c'est avec courage qu'il faut considérer les faits.

Nous ne méconnaissons pas les difficultés énormes avec lesquelles l'empire allemand et l'Italie se sont trouvés aux prises. Mais l'on est bien obligé de constater aussi, chez l'un et chez l'autre, avec des faiblesses et des forces qui, en fin de compte, peuvent balancer les nôtres, l'absence de certains côtés vulnérables particuliers à la France. Côtés vulnérables qui, dans notre situation, risquent de déterminer une catastrophe d'une acuité exceptionnelle.

En Allemagne, l'inflation, poussée jusqu'à l'anéantissement du mark, a présenté tous les phénomènes normaux qu'une crise de cet ordre de grandeur comporte fatalement. Cependant, elle n'a été marquée d'aucun accident anormal. N'ayant pas à proprement parler de dette extérieure et plus du tout de colonies, c'est en famille, si l'on peut dire, qu'elle a joué son drame monétaire, gagnant même à ce jeu la simplification de certains problèmes extérieurs. Et comme l'a justement fait observer Jacques Bainville, « quand la mort du mark est venue, la force organisée des producteurs a été maîtresse de la situation. » C'est que, si la crise allemande n'a pas été voulue, elle a été du moins préparée dans une certaine mesure et, de bonne heure, comprise, canalisée, dirigée et exploitée. On savait où l'on voulait aller et ce qu'il s'agissait d'établir. Plus rudimentaire et plus grossier en un sens que le nôtre, mais par là même plus robuste aussi, l'organisme économique allemand a mis la tourmente à profit pour accentuer encore la concentration déjà énorme de ses forces industrielles et commerciales sur le plan vertical et horizontal et lui conférer des assises gigantesques. Par élimination et par absorption ont disparu ou disparaissent ainsi, graduellement, toutes les petites ou moyennes industries, tout ce qui était réductible, meurtrissable, peu solide.

A vrai dire, un facteur interne qui n'apparaît pas dans le cas français, a failli provoquer l'accident mortel et amener la désagrégation de l'Empire allemand : l'esprit particulariste, que la maladie avait enfiévré et qui revêtait divers aspects. La Reichswehr, c'est-à-dire une armée de métier et de cadres, force dont nous ne pourrions pas disposer,

pour des éventualités d'ailleurs différentes, en eut rapidement raison. Enfin, pour surmonter la crise, l'Allemagne possédait encore un autre élément : l'administration de l'ancien régime, imbue des traditions d'autorité, élevée dans le respect et pour le soutien de l'État.

Quelque violente qu'ait été la crise italienne, elle ne saurait non plus se comparer à la nôtre, je veux dire qu'elle impliquait des dangers d'une importance moindre. La lire avait atteint un degré de dépréciation sensiblement égal à celui du franc aujourd'hui. Les gouvernements successifs s'étaient montrés impuissants à maîtriser les événements et y porter remède. Les troubles sociaux avaient gagné toute la péninsule et risquaient de faire sombrer le pays dans une anarchie complète. Notre situation à cet égard est beaucoup moins angoissante. Sans exclure la possibilité de tentatives révolutionnaires, on peut estimer qu'une correction exemplaire châtierait sans délai les fauteurs de désordre et en viendrait vite à bout.

Mais l'Italie, dont une faible partie seulement est industrialisée et dont les possessions coloniales sont de médiocre importance, développait sa crise, elle aussi, comme l'Allemagne, sur le seul plan intérieur. Cette crise affectait ses capacités actuelles. Elle n'en interdisait pas la reconstitution et ne menaçait pas de grever et de compromettre d'une manière irrémédiable, en même temps que sa situation internationale, ses chances de relèvement dans l'avenir. Avec un personnel aussi corrompu que le nôtre, son parlementarisme n'avait jamais adhéré complètement à l'ossature du pays, et ses ravages, de ce fait, avaient été moins profonds qu'en France. Les événements ont montré que le système parlementaire s'est écroulé comme un château de cartes et son retour offensif, pour le cas d'ailleurs improbable où le régime fasciste viendrait à succomber, est à peu près exclu. Grâce à sa monarchie, l'Italie jouit d'ailleurs d'un élément permanent et régulateur, qu'on ne saurait négliger.

Il en va tout autrement chez nous.

Des trois crises que nous examinons ici et dont l'aspect financier et économique n'est que l'expression d'un désordre politique, la crise française a, de beaucoup, la portée la plus lointaine.

Pays d'une civilisation très ancienne et très raffinée, la

France est un organisme aux rouages multiples, infiniment complexes et délicats, qu'un cahot un peu rude peut désormais atteindre dans ses œuvres vives et briser. Nous avons dit ce qui nous restait de chances heureuses, de réserves de force, d'éléments de grandeur. Il faut voir aussi ce qui menace notre rang de nation maîtresse.

Après une guerre effroyable dont nous sommes mal remis et une victoire qui n'a pas compensé nos pertes, parce qu'on n'a pas su la féconder, nous plions sous le poids d'une dette qui atteint des chiffres presqu'astronomiques et qui ne cesse de croître. Notre dette extérieure surtout est pesante au point de gêner déjà partiellement notre liberté de manœuvre politique et économique. A notre frontière de l'Est, une puissance, qui n'accepte pas de rester sur sa défaite, guette toutes nos défaillances et presse de sa masse compacte et prolifique contre des barrières que défend une population à très faible natalité. Nous sommes un empire immense dont le drapeau flotte sur les cinq parties du monde, mais notre grandeur nous oblige à un train de vie devenu trop lourd et que nous ne pouvons pourtant réduire exagérément sous peine de compromettre notre patrimoine. Déjà la marine nous fait défaut pour communiquer avec nos colonies et leur assurer, le cas échéant, une protection efficace. La dispersion de nos intérêts dans le monde, source d'innombrables profits, quelle source de faiblesse ne peut-elle pas être aussi lorsqu'une crise profonde s'attaque aux forces de la métropole et les immobilise. Et comment garantir indéfiniment contre des convoitises de plus en plus vives et qui savent qu'elles peuvent se satisfaire à peu de frais, des richesses que l'on exploite mal ou pas du tout et que l'on est hors d'état de défendre?

Notre domaine colonial nous astreint à soutenir un effort militaire, à garder un appareil administratif qui sont pénibles et que chaque baisse de notre franc rend encore plus onéreux. Mais par quel moyen échapper aux obligations que nous impose notre rôle de grande puissance porteuse de civilisation, gardienne des intérêts européens, soldat de l'ordre, sinon en abdiquant ce rôle, alors que le monde musulman fermente, que l'Extrême-Orient tout entier sort de sa catalepsie pour soulever des centaines de millions d'hommes et que la propagande bolchevique répand ses ferments de destruction depuis les steppes glacés du

nord asiatique jusqu'aux Indes? Deux guerres, deux guerres véritables, au Maroc et en Syrie, et qu'un peu de bon sens aurait pu nous épargner, achèvent d'alourdir notre fardeau. L'une, celle du Maroc, à elle seule, pour peu qu'elle se prolonge, risque de nous coûter, au rythme actuel des dépenses, un chiffre respectable de milliards. C'est un luxe auquel, hélas ! nos moyens ne correspondent plus.

Voilà brièvement énumérés quelques-uns des problèmes que la crise propose à notre attention en accentuant leur danger. Notre éviction d'un point quelconque du monde ne sera pas un phénomène passager, un accident temporaire, mais un amoindrissement permanent de notre substance, une perte définitive.

Mais il y a d'autres dangers que la crise accumule sur notre tête.

Il y a le danger alsacien. On observe à son égard un mutisme significatif. Il semble qu'il y ait un mot d'ordre de silence. Cependant il existe, il a atteint un degré de gravité incroyable, un caractère d'imminence absolue.

Quand le traité de paix nous eut rendu les provinces perdues, nous trouvâmes un pays heureux de son nouveau sort mais jaloux, et à juste titre, de ses libertés. Nous lui fîmes de belles promesses dont il n'est pas une qu'on n'ait essayé d'éluder.

On envoya des fonctionnaires médiocres, choisis non pour leurs connaissances mais en raison de leurs appuis parlementaires, presque tous ignorants de la langue et des habitudes de la population et qui, au lieu de faire de l'administration, firent de la politique. Et quelle politique ! Ils s'empressèrent de traiter les Alsaciens en suspects, en citoyens de seconde zone, et, pour cette raison sans doute, ils touchèrent des traitements doubles de ceux des fonctionnaires indigènes. A une région pourvue d'une administration infiniment plus moderne, plus rapide et moins coûteuse que la nôtre, et sur laquelle on aurait pu maintes fois prendre exemple, on essaya d'imposer brutalement une politique d'assimilation qui constituait un retour en arrière. L'Alsace regimba. Que ce soit en matière d'écoles, de postes, de chemins de fer, de tribunaux, etc., il n'est pas une erreur qu'on ait évitée.

Aujourd'hui, nous voyons les résultats de cette fausse conception : un mouvement autonomiste qui se développe

avec une ampleur vertigineuse et qui dresse contre nous, en premier lieu, avec beaucoup d'autres éléments, l'ensemble des fonctionnaires alsaciens, toute l'administration du pays. Sait-on qu'un journal autonomiste dont la vente et la circulation sont interdites, *Die Zukunft*, groupe à son 28e numéro près de 25 000 abonnés? Sait-on que le mouvement autonomiste est organisé et prêt à prendre le pouvoir? Que son Comité exécutif fonctionne? Et que fera-t-on le jour où l'Allemagne, membre de la Société des Nations, portera la question d'Alsace, en vertu des droits qu'elle possédera, devant le Conseil à Genève?

Ce serait une erreur de croire que le mouvement autonomiste est mené par des éléments allemands ou germanophiles. Certes, ils y figurent, mais à côté d'une masse écrasante d'Alsaciens authentiques, nullement pro-germains, nullement anti-français, mais déçus et lésés dans leurs intérêts matériels et qui en arrivent à considérer l'autonomie comme le moindre mal. Le parti catholique, pour ne pas perdre sa clientèle, est obligé maintenant d'emboîter le pas. Ajoutez encore que des gens, ruinés une première fois avec l'effondrement du mark, craignent de l'être une seconde fois avec la chute du franc et vous comprendrez pourquoi la crise financière risque d'avoir pour nous des conséquences désastreuses au point de vue alsacien. Il ne reste donc pas une minute à gaspiller pour parer au danger si nous voulons éviter la perte de l'Alsace à bref délai.

Et enfin songez à ceci : nous avons échoué en Rhénanie, dans la Ruhr, dans la Sarre, notre prestige a subi une rude atteinte dans tout l'Orient et spécialement en Syrie. Si nous perdons maintenant la partie en Alsace, notre compte sera réglé. Aux yeux de l'Europe et du monde, nous serons une nation condamnée, taxée d'impuissance, moralement et politiquement amoindrie, considérée comme bonne à mettre en tutelle.

En évaluant, par l'ensemble de ces considérations, à quel contre-coup peut nous exposer, sur le plan extérieur, la crise que nous subissons, à quel point notre situation internationale peut s'en trouver affectée et obérée de façon permanente, on constatera une fois de plus qu'il n'y a pas de commune mesure entre les dangers que couraient l'Allemagne et l'Italie et les nôtres.

Si politiquement les perspectives apparaissent angois-

santes, économiquement elles ne s'annoncent pas meilleures.

L'avilissement de notre monnaie apporte un stimulant artificiel à notre activité industrielle et commerciale. Ce stimulant cessera de se faire sentir un jour. Alors apparaîtra le caractère éphémère et factice de notre prospérité présente, la précarité de notre façade économique.

L'arrêt de nos fabriques, comme conséquence de la crise, comportera en effet une autre signification qu'en Allemagne. Notre pays est surtout un pays de moyenne et de petite industrie. La très grande industrie y constitue une création relativement récente et dont les bases ne sont peut-être pas encore absolument consolidées. Au lieu de gigantesques trusts et cartels, d'une organisation très puissante, pourvus de réserves, de moyens d'action et de capacités de résistance formidables, soutenus internationalement par des forces bancaires, les difficultés atteindront un vaste ensemble de firmes modestes, ayant encore souvent un caractère familial, et qui ne peuvent opposer qu'une résistance très limitée.

Nous représentons d'autre part, au regard de l'évolution économique du monde, un élément presque anachronique. Il faut entendre par là que nous fabriquons des produits de luxe, qui valent par leur qualité, le fini de leur exécution, leur perfection individuelle, mais qui ne sont pas indispensables. Ils s'adressent à une clientèle d'élite, dont le goût est formé, mais qui numériquement est limitée. Avec la guerre, les progrès de la démocratisation, les déclassements et reclassements sociaux qui en sont résultés, l'importance de cette clientèle a plutôt diminué. La politique douanière de certains États a encore contribué à la réduire. Une classe de nouveaux riches, à la vérité, est venue combler les vides. Par mimétisme, pour se persuader à elle-même son raffinement et constater son ascension sociale, elle se fournit chez nous. Mais elle n'a pas la stabilité de nos anciens acheteurs, elle n'en a pas contracté les habitudes profondes. C'est une clientèle précaire. Que le marasme économique vienne à paralyser notre production, elle se détournera de nous, se contentera d'objets fabriqués en série, de produits de remplacement. Elle ne fera pas la différence. D'autres auront pris notre place. Il sera alors difficile, pour ne pas dire impossible, de la leur contester, d'autant plus que l'assainissement financier aura pour

effet de porter le prix de nos fabrications à une hauteur telle qu'ils deviendront prohibitifs pour la plupart. On ne peut que partager les craintes exprimées par M. Lucien Romier qui estime que toute réforme monétaire réduirait d'un tiers environ le volume de notre industrie.

Aux observations sommaires qui précèdent on reprochera sans doute de n'exposer que les hypothèses les plus défavorables. Je n'en disconviens pas. C'est à titre d'avertissement que nous les formulons. Les menaces dont il est parlé ne sont pas imaginaires. Il faut compter avec elles.

Une expérience sur une grande échelle et qui a failli anéantir tout un peuple s'est faite à nos portes et pas plus tard qu'hier. Elle n'a servi de rien, elle n'a instruit personne. Voilà le fait dangereux sur lequel il ne faut cesser de revenir.

La France se porte mal, mais elle vit encore trop bien. Il se passera du temps avant que les particuliers se rendent compte des maux qui atteignent déjà la collectivité et qui vont les toucher à leur tour. Il est à craindre qu'il ne soit pas possible de leur donner conscience de l'état véritable du pays. Il faudra des avertissements plus sévères que ceux que nous avons reçus. Toute tentative de guérison est prématurée. La France ne peut pas encore se guérir, elle n'est pas d'humeur à l'essayer. Mais elle pourrait, elle devrait prendre certaines précautions. Elle ressemble à ces malades qui ne sont pas prêts à affronter l'intervention chirurgicale mais qui accepteraient déjà le régime. C'est un sujet qu'il y aurait lieu d'examiner séparément.

MARCEL CHAMINADE.

Quelques Portraits de Femmes [1]

Celle qui méprise les hommes.

Il semble que votre raison d'être, dirai-je l'unique intérêt, soit de mépriser les hommes. Je viens vous sommer, dans le particulier de cette lettre, de ne plus avoir vis-à-vis de moi, lorsque je vous rencontre, ce rictus de jaune ivoire qui me fait penser au clavecin de Jean-Jacques.

Que je parle de la pluie ou du beau temps, ou de politique ou de poésie, ou de religion même (vous êtes confite en dévotion), j'aperçois toujours cette bouche que vous tenez tellement de travers qu'elle ravine votre joue terne et sèche.

A Dante, l'on pardonne cette ride profonde creusée par l'amertume que lui cause le péché. Mais comment tolérer la méchante grimace d'une demi-femme, si l'on peut donner cette appellation à la veuve d'un président de tribunal de première instance, lequel eut l'esprit de mourir au lendemain de son mariage? On affirme qu'il a beaucoup souffert de votre humeur misanthropique, durant vos fiançailles et les quelques quarts d'heure qu'il passa ensuite avec vous. N'ayant pas la mansuétude de cet excellent magistrat, doux comme le velours du collet de la veste qu'on m'a dit qu'il portait, j'aurai eu du moins la joie de n'être pas mort entre vos bras et de vous avoir tancée.

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.

Le jour que j'eus l'honneur de vous être présenté, nous déjeunions ensemble chez des amis. Ne vous connaissant pas, je poussai l'obligeance, avant de m'asseoir auprès de vous, jusqu'à ranimer de mon souffle le charbon qui agonisait dans votre chaufferette portative et la placer sous vos pieds. Je n'en reçus aucun merci de votre part, ni pour l'eau que je vous versai pour amollir un cachet propice aux crises de votre sexe.

Avec cette candeur qu'a tout poète, j'essayai de vous arracher quelques phrases, n'eût-ce été que dans l'espoir que votre dentier réprimât son geste de morsure morale. Il ne faisait trêve que lorsque vous mâchiez. Après plusieurs tentatives infructueuses, je vous interrogeai sur un voyage à Lourdes que vous veniez de faire. Et je vous entends me répondre avec une insolence sans pareille qui ne mit aucune pédale au clavier d'où pointait une incisive :

— A Lourdes, j'ai vu des hommes grossiers qui buvaient du vin pur.

J'en rougis d'autant plus que nous étions à la moitié du repas, et que je m'étais bien gardé de mouiller le moins du monde les nombreux verres de solide jurançon que j'avais bus. Habitude de chasseur pyrénéen.

Je me tus alors, décidé d'ailleurs à n'en pas perdre une rasade. Mais c'est alors vous qui, après quelques minutes, reprîtes :

— Pourquoi les hommes à la mode portent-ils des vestons si courts? Marthe Jovert et moi nous sommes assises à la place Royale, mardi dernier, pour voir défiler tous ces grotesques. Ils seraient à fouetter s'ils ne vous donnaient des accès de fou rire qui désarment. Non ! si vous aviez aperçu le gros Boston, c'était à payer les places.

Je me sentis mal assis à côté de vous qui virtuellement me déshabilliez de la tête aux pieds.

Revenus au salon campagnard, pour y prendre du café, nous ne vîmes aucun inconvénient, mes amis et moi, qui connaissions les usages de la maison, à allumer une cigarette, d'autant moins que l'automne étant ensoleillé, toutes les fenêtres étaient ouvertes sur le parc.

— Si cela ne doit déranger personne, avez-vous déclaré en mettant plus que jamais de travers vos cisailles maxillaires, je vous prierai de ne pas fumer.

Pour être originale, votre formule n'en était pas plus polie.

Ne voulant être en rien désagréables aux maîtres de céans, nous rengainâmes notre tabac. Néanmoins un silence gênant plana. Je remarquai alors que tout en lissant sur vos genoux, avec les paumes de vos mains, un ouvrage au crochet, vous regardiez en dessous tous les mâles que nous étions et qui avions couru le lièvre le matin.

Ah ! votre mâchoire !

Mais ce qui parut en desserrer l'étau, ce fut quand la femme de chambre vint annoncer, de la part des châtelains d'à côté, qu'un petit garçon leur était né. Tandis que tous et toutes nous en réjouissions, vous prononçâtes avec un accent où perçait la haine ces paroles suivies de votre plus strident éclat de rire :

— Ne vous gênez pas, messieurs.

La rangearde.

Je doute que le mot rangearde se trouve dans aucun dictionnaire, mais il exprime si bien ce que vous êtes que tous le comprendront. S'il fallait une illustration de votre personne, je prendrais dans le monde végétal : la noix. Elle ouvre son bec de vilain oiseau entre les tiges de métal qui la pressent et fait entendre un bruit désagéable avant de nous empoisonner, quand elle est rance. Sous le prétexte d'une grande franchise, à l'âge de vingt-huit ans, vous vous appliquez à servir aux uns et aux autres, à leur sujet ou à tout propos, ce qu'il est pénible d'entendre. Il est singulier que vous n'épargniez pas même les jeunes gens les plus séduisants, que leur éducation empêche de vous blesser en retour. A l'un, vous déclarez qu'il est un poseur ; à l'autre, qu'il chante faux ; à celui-ci que tout le monde se moque de ses prétentions nobiliaires ; à celui-là qu'il est un coureur de dots et un joueur. Chaque trait que vous lancez, vous l'accompagnez de cette grimace de noix fendue.

Pour n'avoir rien laissé paraître devant vous de leur agacement, n'allez pas croire qu'ils se privent de se faire part de leurs impressions dans le particulier et, à leur tour, de procéder à votre toilette. J'ai ri aux larmes de ces représailles auxquelles j'ai assisté en chemin de fer. L'un d'eux vous imitait dans vos propos et jeux de physionomie. Et

les autres lui criaient : « Mademoiselle Rangearde ! Vous avez mérité le fouet ! »

Mon âge mûr leur en a imposé assez pour qu'ils cessassent une plaisanterie inconvenante à votre endroit, mais qui m'a, je vous l'assure, diverti un bon moment.

Je voudrais néanmoins que cette correction qu'ils vous ont infligée « en effigie » vous ramenât, comme le conseillait Landru à ses juges, « à de meilleurs sentiments ». Pourquoi prenez-vous ces brusques attitudes de bourrue, alors que l'on s'y attend le moins? On veut se montrer affable envers vous, on vous dit : « Mademoiselle, vous avez méprisé la neige, hier soir, pour vous rendre au sermon de Carême, et c'est très bien. » Et vous répondez : « Est-ce que ça vous regarde? » On veut rendre hommage à votre charité : « Mademoiselle, vous avez beaucoup entouré Mme Dumas depuis la mort de sa fille aînée. » A quoi vous répliquez : « Mon Dieu, je ne sais pas pourquoi l'on me répète cette sottise pour la deuxième fois. Je n'ai pas été voir Mme Dumas davantage qu'avant, autant dire jamais. » On vous annonce : « Le fils Recouly vient d'être admis le premier à l'École navale. » Ce qui attire cette réflexion de vous : « Je regrette bien qu'il n'ait pas été collé pour rabattre un peu du caquet de ses parents et du sien propre. » Ou encore : « Nous sommes dans l'intention de monter une petite comédie en l'honneur des fiançailles de Madeleine, comme nous avions fait pour celles de sa sœur, il y a deux ans. » Et vous : « On voit bien que vous étiez sur la scène alors, et que vous n'avez pu vous rendre compte des accès de fou rire que vous déclanchiez parmi les spectateurs aux moments les plus pathétiques. »

Tout de même, j'ai constaté que, vous-même, trouvez parfois que vous allez un peu fort. Ainsi, il y a quelque temps, lorsque je vous ai annoncé la mort de Robert Dupré, qui était estimé de tous, et chéri de sa famille nombreuse à laquelle il ne pouvait, hélas ! suffire matériellement, tant son asthme le retenait : « Bon débarras pour la femme et les enfants ! » vous êtes-vous écriée.

Mais, sans doute à cause de mon air navré, vous rendant compte de l'énormité que vous veniez de lâcher, vous avez tenu, sous la pression du casse-noix, votre bec rance et rageur un long moment grand ouvert. Je crois qu'ainsi vous prétendiez sourire pour effacer votre vilenie.

Non, mademoiselle ! La correction ! comme la réclamaient

pour vous ces jeunes gens qui avaient l'esprit de rire et non de se fâcher de vos rangearderies ; ou plutôt, un mari ! Un mari, immédiatement.

La félibresse.

Il ne faut plus que vous rendiez Gaston ridicule. Sa mère me charge de vous en supplier. Elle vous sait violente parfois envers elle, et n'ose pas vous mettre en face de vous-même, de peur que vous ne l'accusiez de vous présenter un miroir déformant. J'interviens donc. J'avais songé tout d'abord à dessiller les yeux de votre mari, mais la passion qu'il a pour vous l'aveugle à tel point qu'il ne m'aurait pas cru et se fût offusqué.

Je fais allusion à ces deux journées félibréennes où vous avez remplacé, au pied levé, je ne peux dire au débotté, cette déesse, plus encore que reine, qu'est Mlle Xavière d'Estampon. Je ne sais quelle fantaisie, ou quel caprice, ou quelle cigale, lui avait chanté précédemment pour qu'elle s'en soit allée trôner sur une estrade, à Mirande, semblable à un grand cygne parmi de bourdonnants hannetons. Le ministre qui l'escortait rappelait plutôt un de ces papillons de nuit ventrus et veloutés de noir et de rouge. Elle s'imposait à tous ces garçons qui lui récitaient, en se tenant le front comme pour qu'il n'éclatât pas, leurs poèmes énamourés qui n'accéléraient pas d'une pulsation de tortue le rythme de sa fière poitrine.

Étant donné son monde, je crois que si elle a accepté une royauté conventionnelle qui vous met tellement en vedette, c'est que, se sachant un tel port, et une telle grâce rehaussée encore du costume local, elle n'a point voulu priver le soleil de sa présence irremplaçable.

Je n'ai donc rien à objecter. La meilleure manière d'avoir raison est de se donner raison. J'avoue qu'en la considérant d'assez près je n'eus pas envie de sourire. Encore moins de pleurer, ce à quoi vous avez astreint votre belle-mère.

Vous savez que ce ne furent point uniquement les troubadours qui m'attirèrent à Morlaàs où se tenaient leurs assises, mais l'amitié profonde que je porte à Léon Picq, ancien élève de l'École centrale devenu marchand de grains en ce lieu. Je me trouvais sur son balcon, admirant avec

lui l'enguirlandement du théâtre dressé pour le lendemain. Gaston, votre époux, vient nous rejoindre tout pimpant et nous annonce :

— Xavière d'Estampon vient de nous envoyer un télégramme ; elle ne vient pas.

— Mais alors, demandai-je, la cérémonie est ratée?

Gaston ferme un œil sous la fumée de son cigare, qu'il retire de ses grosses lèvres rouges et suçotantes, et prononce :

— Valérie la remplacera.

— Qui? Valérie ta femme?

— Eh oui, me répond-il. Pourquoi pas? C'est convenu. Elle n'est pas à dédaigner. L'autre est longue, *la mienne* est boulotte.

Picq et moi, lorsque Gaston se fut retiré, demeurâmes interdits. Jusque-là, jamais l'idée ne me fût venue, madame, de vous trouver tant soit peu ridicule. Mais d'envisager que vous alliez, dans quelques heures, personnifier la Poésie et la Beauté, dans une réjouissance publique, fit que vous devîntes à mes yeux beaucoup plus mal que vous n'êtes. Nous descendîmes dans la rue, causâmes avec quelques aèdes un peu défrisés par la syncope de Xavière d'Estampon. Ils nous apprirent que vous étiez, en effet, désignée pour régner, les autres femmes s'étant récusées, soit par modestie, soit par crainte d'être comparées à l'incomparable. Le costume que celle-ci devait porter faisant défaut, il fallut en improviser un pour vous, ce qui prit toute la matinée du jour suivant. On nous renseigna : c'était un déguisement Renaissance. J'avoue que, vers midi, nous faillîmes mourir de rire, Picq et moi, lorsque, intrigués par une sorte de pain de sucre que l'on transportait à l'hôtel où vous vous habilliez, Gaston nous introduisit le plus gravement du monde :

— C'est le hennin de ma femme.

— Quoi? fis-je.

— Eh bien oui, le hennin, la coiffe royale.

Ce hennin, nous l'avons vu, madame. Et, durant tout ce banquet où Platon n'assistait pas, tous en pouffaient, excepté votre belle-mère qui sanglotait sourdement dans sa serviette, et Gaston qui n'avait de regards que pour vous et ne soupçonnait même pas l'hilarité générale.

Que fut-ce quand, au dessert, vous vous levâtes, la coupe en main et, au lieu d'entonner quelqu'une de ces strophes mistraliennes qui gonflent nos poitrines et nos cœurs de tout le vent de la Camargue martelée par les taureaux, vous flûtâtes ces couplets de votre inspiration, que je n'ai pas oubliés :

Tous à la noble Cour d'Amour,
Landérirette!
Où l'on voit blondes et brunettes
Folâtrer la nuit et le jour,
Beaux troubadours!

Tressez-moi des fleurs en couronnes,
Landérira,
Jasmins, verveines et lilas,
Roses rouges et boutons jaunes,
Beaucoup de fleurs, encor des fleurs,
Landérirette.
Reine je meurs
De cette fête.

J'ignore quelle voix pourrait être celle de Mlle Xavière d'Estampon, adaptée à des vers : je n'ai jamais entendu chanter les cygnes. Mais la vôtre !

On nous assure que, charmée du succès que vous croyez avoir remporté, vous voudriez vous produire à nouveau, dans le même travesti, au prochain concours des jeux d'Agen.

Je vous en conjure ! Par respect pour Gaston, pour votre belle-mère, n'en faites rien. On sait que vous êtes une honnête femme, atteinte un peu de cigalite et du prurit de vous mettre en avant, voilà tout.

Le hennin. Je vous en prie, du moins supprimez le hennin.

Vénus.

J'avais vingt-cinq ans, et je me trouvais à Arcachon. Quelqu'un me dit : « Je vais vous présenter à la plus belle femme de Paris. » Cette femme, c'était vous. Je me crus dans un musée. Vous donniez l'impression d'un marbre en proie au ciseau de Praxitèle dont il me semblait apercevoir

le marteau hésitant au-dessus de votre front ou de votre flanc. Votre port était si imposant, votre taille si élevée que, si vous n'aviez fait songer aux plus parfaites déesses, on vous eût dépréciée comme femme. Ce qui parfaisait la ressemblance était ce silence que vous ne rompiez presque jamais et par où vous étiez plus majestueuse encore. Vos mises étaient élégantes et sobres. Les longues robes du premier Empire, qui rehaussent les seins, étaient en vogue et vous seyaient magnifiquement.

Durant les trois semaines que vous avez bien voulu vous joindre à nous, partager nos pique-niques rendus fort agréables par la conversation d'amis vraiment choisis : Henri Duparc, Carrière, Bonheur, Séverac, Charles Lacoste, Redon, Elisée Reclus, vous n'avez point laissé fléchir votre allure de statue. Rien ne trahissait sur votre face le moindre trouble. Quelques-uns ne pouvaient s'empêcher, s'ils se trouvaient placés non loin de vous, de rendre hommage, avec art, à cette souveraineté que les lionnes les plus jalouses n'eussent osé mettre en doute de peur de se ridiculiser. Vous acceptiez avec une parfaite impassibilité ces compliments choisis. En vain eût-on cherché dans votre œil, minéral et bleu, l'éclair qui marque la satisfaction ou le dédain. Les quelques rares phrases que je vous ai entendu prononcer n'avaient rien dont on eût pu se flatter ou plaindre. Si je vous passais des coquillages, vous les acceptiez avec un mouvement de tête qui n'avait rien d'impoli. Vous mangiez de bon appétit, entretenant sans effort une santé dont n'aurait pu se passer la perfection de votre corps.

Votre mari avait l'air d'un clergyman : rasé, grassouillet, portant lunettes, attentif à vous être agréable et vous témoignant, toutefois sans lyrisme, un respect admiratif qu'il pensait vous être dû naturellement par tous. De vous à lui, cela ne ressemblait ni à de l'indifférence, ni à de l'amour, ni à de l'agacement, ni à aucun des sentiments que l'on puisse imaginer entre deux êtres de sexes différents. Il vous aidait, en se haussant sur la pointe des pieds, à passer votre manteau, et vous lui adressiez la même inclinaison de nuque, approbatrice, qu'à n'importe qui pour un pareil office.

Lorsque je vous voyais à l'hôtel en face l'un de l'autre, déjeunant ou dînant silencieux, je me demandais quel genre d'intimité, il n'en paraissait aucune, pouvait bien exister

dans votre ménage. Ce qui me frappait beaucoup chez lui était l'extraordinaire éclat dans lequel on entretenait ses bottines à lacets, éclat que je retrouvais sur son visage, d'une telle propreté (il portait les cheveux courts) qu'on eût dit le miroir de l'aurore.

Un après-midi, vous êtes tous deux venus chez Elisée Reclus au moment que s'y trouvait Louis Pasteur, déjà courbé par le poids de l'infini. Il espérait, avant que d'aller se replonger dans le ciel de son microscope, trouver dans l'air salubre du Bassin un réconfort. Mes amis et moi nous tenions debout, en signe de vénération, devant cet homme dont le génie avait pour sœur l'humilité. Sa paralysie l'obligeait à s'asseoir un peu de côté sur son fauteuil.

Vous entrâtes comme un marbre soulevé par l'Harmonie. Il ne vous remarqua pas. Il traçait, du bout de sa canne, sur le tapis, d'imaginaires dessins dont nous suivions les lents caprices. On vous présenta Louis Pasteur. Et, à chaque nouvel arrivant, qui en demeurait muet, un murmure annonçait Louis Pasteur. Et alors le silence se faisait plus profond autour de la voix fatiguée du maître qui se renseignait sur le coût de la vie à Arcachon.

Après trois quarts d'heure passés dans ce recueillement, vous, votre mari et moi, ressortîmes ensemble. Et vous me demandâtes, jamais je n'en entendis si long de votre bouche :

— Est-il banquier ou autre chose?

Je vous envoie cette lettre comme une flèche, ô Immortelle, mais déjà émoussée elle retombe à vos pieds.

La belle-mère.

Voici, après un mois et demi, votre fille séparée de son mari. Elle en pleure tout autant que lui.

Il m'a parlé avec amertume de vous, qui êtes la cause de cela.

Ne pensez point, madame, que l'état de belle-mère soit un état moral et passager ; non, c'est un état physique, avec chronicité, une crise analogue à la crise d'âge, et à laquelle bien peu échappent.

Cette infection a son siège, croyez-le. Est-ce dans la bile ou dans la rate? Je ne sais. Souvent il suffit, pour que les

premiers symptômes se déclarent, de la seule présence du fiancé de votre fille. Ce qui fut votre cas. Je n'en connais pas d'ailleurs de plus classique. Le brome me paraît indiqué. N'avez-vous point de tenaces migraines? Mais remettons-nous-en aux spécialistes.

Donc, vous-même, m'aviez chargé de rechercher l'homme dont la fortune, le physique, l'éducation et l'intelligence pourraient s'accorder avec les qualités de Léonie. Je découvre Pierre Dulac, tout frais émoulu de l'École polytechnique, « garçon modèle ». Il arrive et, comme toujours, la jeune fille s'éprend de lui et lui d'elle ; jusqu'à (j'en fus témoin) interchanger, dès la première entrevue, leurs petits verres emplis de cette âpre liqueur *de ménage* que vous préparez si bien : de cassis.

L'on se fiance. L'amoureux vient et va, entre son usine et sa promise qui l'engage à passer quelques jours dans votre villa. Au second soir de ce séjour, vous l'aviez déjà pris en grippe et, au quatrième matin,— c'est le valet de chambre renvoyé qui vous y a surprise et l'a révélé à Pierre, — vous avez craché à plusieurs reprises sur le costume que votre futur gendre avait étalé devant la porte de sa chambre afin qu'on le brossât.

Quelle avait été la cause sécrétante de ce venin émis par vous? Aucune. La veille, avant que d'aller se coucher et de prendre congé de vous et de sa fiancée, dont il baisait le front dans l'embrasure d'une fenêtre, Pierre vous a vue vous dresser comme un ressort et, tandis que vous poussiez un cri sauvage, quitter la pièce en claquant la porte après avoir lancé à terre le volume que vous paraissiez lire.

Mon ami fut aussi surpris que consterné de cette manifestation intempestive, mais il n'en prit nul ombrage, Léonie l'ayant assuré qu'il n'y avait là rien pour lui mais, plutôt, pour l'auteur du livre gisant dépenaillé. Pierre eut la curiosité de jeter un coup d'œil sur le titre qui était : *Conseils à de jeunes mariés*, ouvrage du R. P. Galéobdolon, où sont préconisées les nombreuses familles, ce qui avait pu, en effet, vous irriter, car Léonie est unique. En tout cas, Pierre ne demanda pas mieux que de prendre un baiser de plus, en mettant le reste sur le compte de votre nervosité dont il ne demanda pas, sur l'instant, si elle était due à la théologie.

Ce ne sont pas le jet de ce livre, ni celui de salive qui suivit, les seuls actes inconsidérés que vous ayez commis et

qui ont provoqué une rupture au moment où l'on vous faisait part de votre grand bonheur d'aller devenir grand'-mère. Après un mois seulement !

Ce qui aurait dû tout arranger a tout gâté : discussion d'abord, sur le prénom de ce malheureux, à peine ébauché, inexistant peut-être, que vous vouliez être Fernand, alors que le couple avait opté pour Jacques. Là-dessus, une crise de nerfs dont vous vous tirez en déclarant à votre gendre qu'une telle presse à reproduire n'était que de la *bestialité*, et que vous le lui feriez sentir en ne réglant pas les arrérages d'une rente promise par contrat de mariage

C'en était trop. Pierre se lève, et déclare qu'il ne recevra plus votre infortunée fille au foyer conjugal, jusqu'à ce que vous ayez acquitté votre dette envers la communauté réduite aux acquêts.

Et c'est pourquoi Léonie est chez vous, d'où il faut qu'elle sorte, depuis trois jours que Pierre, la clef en poche, est à Biarritz, d'où il est temps qu'il revienne.

Ce qui attriste celui-ci, par-dessus tout, est que vous puissiez le croire intéressé, obéissant à un vil calcul matériel. Non, madame, et sa femme qu'il adore en a été d'ailleurs en secret prévenue, c'est à vous seule qu'il inflige une leçon. Il reprendra, s'il le faut, Léonie *pour rien* et, comme dans les contes, ils auront beaucoup d'enfants. Mais il est convenu entre lui et moi que si vous ne vous exécutez pas, j'écrirai une étude intitulée : *la Belle-mère*, où l'on vous reconnaîtra, et où je livrerai tous ces détails qui serviront aux gorges chaudes que l'on fera de vous.

Cette étude, la voici. Payez, ou je publie.

La philanthrope.

Votre intime orgueil est d'avoir reçu, de Camille Rondin, un autographe comme en adressent à n'importe qui sur n'importe quoi les rasoirs de sa trempe : ils sont passés maîtres dans l'universel.

Encore que vous fassiez profession de prothèse dentaire, et maniiez à ravir le plâtre des moulages, vous ne vous tenez point quitte, et voulez faire encore, en écrivant à vos moments perdus, le plus grand bien à vos semblables. Dans l'espèce : *la domesticité féminine.*

Sautant à pieds joints, et avec horreur, sur l'océan de larmes de l'antique esclavage, vous en arrivez à l'humanitarisme le plus récent, et réclamez pour *la petite bonne du bourgeois* non seulement des soins, une hygiène, une nourriture que je suis d'avis qu'on lui donne, mais *les cinq heures de musique par semaine*, pour élever son âme et, ce qui est plus hardi, *le droit moral et physique à l'amour*.

C'est bien ce dont traite la brochure que vous m'avez offerte et qui vous a valu, de Camille Rondin, une réponse flatteuse que votre mari montre à tous ceux dont il débouche, obture, aurifie les molaires. Encore que cette missive immortelle date de plusieurs années, il me l'a fait lire à quatre reprises oubliant, dans l'excès de sa conjugale fierté, à chaque fois, la précédente. Je n'ai eu garde de le prévenir de son rabâchage épistolaire et, avec un plaisir renouvelé par la curiosité que je porte à tous les caractères, je me suis, puis-je dire, imbibé du style, de la pensée et du sentiment de Camille Rondin en ce qui vous concerne. Sans pouvoir réciter par cœur les passages que me citait votre époux odontologique, encore qu'il vînt d'en repaître mes yeux, j'en ai retenu la substance, apprise sur le grand fauteuil articulé.

« Ce qui me paraît éminemment altruiste, vous mandait Camille Rondin, c'est le *droit moral et physique à l'amour* dont vous désirez que jouisse l'humble et jeune servante. En agir comme certains maîtres que j'ai connus à Royan et qui, à la demande même de l'intéressée, la *fermaient dans la rue* dès onze heures du soir, ne m'apparaît point comme la meilleure des méthodes. Le chapitre de votre opuscule, qui a trait à cet élargissement, n'indique point la mise en pratique, s'en tient trop aux généralités. L'idée est excellente. Creusez-la. »

Vous l'avez si bien creusée, madame, que je viens vous prévenir qu'une plainte vient d'être déposée contre vous, sur mon conseil, au Parquet, par mon voisin et ami Martin Birédéguy, cultivateur, dont la fille qui était à votre service vient de lui revenir plus ample qu'elle ne l'était au départ. J'ai calmé le père, et fait s'expliquer la petite qui sanglotait.

Il est donc vrai, madame, que, sous prétexte de philanthropie, et pour mettre aussi en œuvre les *cinq heures de musique par semaine*, vous avez acheté un graphophone chargé des disques les plus entraînants et, durant trois mois, presque journellement, fait danser, sans aucune surveil-

lance, pas même la vôtre, cette enfant des champs, avec les garçons boulanger, boucher, épicier, invités par vous à cet effet?

Ce qui devait se produire s'est reproduit. Et *la petite bonne du bourgeois*, la pauvrette, ne s'y reconnaît plus elle-même d'avoir été tant entourée !

Je ne peux admettre, ayant lu votre plaquette longtemps avant que cette fille fût placée chez vous à Bordeaux (ce que j'avais ignoré complètement jusqu'ici), que vous ne soyez pas moralement responsable.

On plaidera, madame. On plaidera contre vous, sur votre lamentable élucubration. Il ne s'agit point, eût-on l'assentiment d'un académicien, de travestir la philanthropie en excitation de mineure à la débauche. Il faut un exemple.

Votre cas n'est certainement pas unique, mais ce qui l'est, et vous couvrira de ridicule, est d'ériger en système idéologique, dont on sait se passer, une chose, hélas ! vieille comme le monde.

La jeune fille.

Vous m'annoncez vos fiançailles avec un homme, que j'eusse, entre mille, choisi pour vous, car tous deux êtes doués des mêmes avantages et qualités. Je crois que votre foyer sera solide et fécond.

Mais, en même temps que je prends part à votre joie, à la sienne, à celle de votre mère et de mon cher camarade qui, du haut du ciel vous bénit, je ne peux me défaire de l'impression de deuil que me cause la nouvelle de votre transformation prochaine.

Je vous autorise à sourire de mes regrets. Je sais que vous serez indulgente à cet aveu d'un patriarche qui, s'il avait eu votre âge, n'aurait pas osé vous le faire, encore qu'il ait toujours senti et pensé de même à cet égard. Dès que j'eus, adolescent, l'intelligence de la grâce de vos pareilles, ce me fut toujours une tristesse, je vous assure bien exempte de jalousie, que de les voir briser avec ce mystère que vous êtes. Non point l'affection certes, mais le charme est rompu, dès lors qu'elles se sont enveloppées dans les voiles de leur neige nuptiale.

C'est que, entendez-moi bien, épouse vous dissipez toutes les images enchantées qu'une vierge me suggère ; vous

troublez cette atmosphère qui fut vôtre ; vous retirez de l'ombre indécise le cocon transparent où s'ébauchaient les métamorphoses.

Isolée, telle est la jeune fille et, quoi qu'elle fasse, elle le demeure toujours. Il n'est pas d'intimité, même féminine, qui puisse rompre cette glace qui se dissimule sous mille pétales d'avril. Et c'est un ravissement pour les poètes que vos indécisions ; et la manière dont vous formez un triangle sur l'échiquier avec des chocolats à la crème ; et le baiser que vous envoyez à un vieux mendiant ; et ces stations silencieuses devant le lac de votre miroir, dans cette chambre pâle qui fait songer à l'autel dressé pour Iphigénie ; et ces singes en peluche, et ces légers tambours de basque, trophées de vos danses redoutables ; et ces bouderies soudaines comme des brumes blondes qui s'élèvent de votre front de pierre. Ce n'est point que ce dernier trait vous touche en particulier : je vous sais d'une humeur égale, vous et Jean.

Hélas ! Il est des gestes que je ne reverrai plus et qui se développaient autour de vous comme des chèvrefeuilles. Vous n'aurez plus jamais cet air muré, tel un enclos de roses ; votre bras mince et long, et brillant comme le col d'un cygne, ne happera plus, avec autant de souplesse hésitante, la grande marguerite des prés. Et, un pied sur la barrière que vous voulez franchir, vous ne serez plus l'arc de Diane au moment qu'elle lance la flèche. La flèche, c'est vous qui l'avez reçue, ô biche, et c'est Jean l'archer.

Puisque vous aimez votre mal, je vous le souhaite, et vous embrasse sur les deux joues, et vous prie de présenter à madame votre mère mes hommages et mes compliments.

La femme forte.

Vous n'êtes point la belle Juive que le *Livre des Proverbes* nous présente : revêtue de force et de grâce. Vous êtes menue, de santé délicate. Nul joaillier moderne ne songerait à mettre en balance avec vous un collier de perles. Les profits vous manquent. Vous ne travaillez pas d'une main joyeuse, car la laine et le lin sont hors de prix. Vous ne donnez point de nourriture ni de tâches à vos servantes, car celles-ci vous font défaut. Vous ne considérez ni n'achetez de champ, ni ne plantez de vigne, car vous ne marchez que sur un sol

dur et stérile qui ne vous appartient même pas. Il ne vous revient aucun gain. Vous éteignez votre lampe de bonne heure. Vous ne portez point de vêtements de byssus et de pourpre. Votre époux ne siège pas avec les anciens de la ville. Il est mort. Il ne peut plus se lever pour vous décerner des éloges. Et vos fils ne peuvent vous proclamer bienheureuse, car ils vous voient pleurer amèrement. Et puis, ils sont tout petits.

Cependant vous faites du bien et non du mal tous les jours de votre vie. Vous rapportez de loin le pain que vous allez chercher vous-même. Vous vous levez dès l'aube pour coudre. Vous tendez la main au malheureux, si peu qu'elle contienne. Vous ouvrez la bouche avec sagesse. Vous n'êtes jamais oisive.

Deux garçons, de dix et douze ans, couchent dans votre chambre ; deux filles, de six et huit ans, dans votre cabinet de toilette ; trois filles de quatorze, seize et dix-huit ans, dans la salle à manger ; ce qui fait sept enfants.

Il y a deux mois, tout juste une semaine après l'enterrement de leur père, les frais payés, il vous restait dans le tiroir du secrétaire dont j'ai, sur votre demande, inventorié les papiers, sept mille trois cents francs en billets de banque : toute sa pauvre fortune de musicien lentement économisée avec des hauts et des bas. Rien de placé, rien de plus, car selon l'expression admirable : *il vous avait prise pour rien.* Qu'il en soit béni par Dieu !

Que reste-t-il, à l'heure présente, de cette somme? Eussé-je la clef en mains, confiée par vous, et la mission encore de recenser les *restes* de mon pauvre ami, quelle angoisse étreindrait mon cœur au moment de la glisser dans la serrure !

Je vous ai trouvée dînant, voici quinze jours, avec autour de vous tous ces petits dont deux souffraient de rages de dents, et un autre avait un tel accès de toux qu'il avait fallu consulter le médecin. Il y avait sur la table de l'eau, bien entendu, et un plat de haricots, votre unique plat, dilués dans de l'eau encore. Je vous ai remis les sept cents francs que je venais de toucher de la vente de votre piano, somme qui vous a fait pousser un soupir de soulagement qui en disait long. Vous m'avez reconduit jusqu'au bas de l'escalier. Je vous ai alors seulement demandé : « Eh bien? » — « Ça va », m'avez-vous répondu en vous mouchant.

La nuit d'août était douce au dehors. Les chauves-souris

y glissaient sans connaître votre détresse. Je me suis assis solitaire sur l'un des bancs du cours Bosquet. Je suis resté là deux heures, sans que ma pensée de vous s'écartât.

Je me disais : ils ont fini de manger depuis un grand moment. Elle a fait se coucher les deux garçons et les deux petites filles qui ont déjà tous quatre pris le sommeil et, avant qu'elle se mette avec les trois aînées à laver la vaisselle et à repriser les hardes, elle considère, à la lueur d'une lampe, dont le va-et-vient économise l'électricité, les garçons qui partagent sa chambre. Toi, Lucien, bien qu'endormi, tu n'as l'air que trop éveillé. Que me réservent ces yeux noirs que tu clos, ces joues rouges, cette bouche sensuelle? Au lycée tu ne travailles pas, tu déchires tes livres et tes effets. Et toi, Jean, son petit frère qui ris toujours et n'as rien compris à ton grand deuil, quel temps pourra s'écouler avant que, l'intelligence ouverte à autre chose qu'à la marelle, tu portes à tes lèvres la première bouchée de pain que tu auras gagnée? Et vous si petites, et qui paraissez jumelles, Alberte et Marguerite, innocentes en fleurs qui rêvez peut-être à vos poupées, quels sorts vous sont réservés? Que de larmes enfantines auront coulé de vos paupières, avant que vous en arrachent d'autres les inévitables désillusions qui blessent le cœur des adolescentes déshéritées? Et vous Marie, Isabelle et Madeleine, dont les bras sont déjà rouges et rugueux des lavages, n'éprouvez-vous pas une épouvantable amertume, d'autant que vous l'aimiez passionnément, à comprendre que ce père qui vous chérissait autant, vous a en mourant plongés tous dans la misère? Donner des leçons de piano, vous êtes bien trop jeunes, et maman ne sait pas et, d'ailleurs, on l'a vendu.

En cet instant vous ravaudez à côté de cette mère qui vous dit : « Il est temps d'aller vous coucher, prenez la lampe tandis que je ferai ma prière et j'irai la chercher quand vous serez au lit. » Et cela se passe ainsi et, durant une demi-heure, vous parlez au Christ dans les ténèbres de l'Agonie.

Qu'est-ce que vous pouvez bien lui dire? Que vous n'avez plus que quatre ou cinq mille francs ; qu'il y a vingt ans vous vous étiez fiancée dans les lilas après un concert qu'il avait donné chez des riches dont vous étiez l'institutrice ; qu'il toussait déjà, mais que vous l'aimiez ; que l'on ne peut pas toujours renoncer à donner son cœur sous prétexte

qu'à deux l'on mourra de faim ; que l'on ne peut pas non plus, si l'on a la foi et de l'attrait l'un pour l'autre, rejeter ces petits qui vous tombent du ciel comme des étoiles. Pitié, Seigneur, pitié ! Vous avez voulu que nous fissions votre sainte volonté, nous l'avons faite ; que le peu d'agréments que nous eussions pu mettre dans notre vie passât en frais médicaux, nous l'avons accepté ; que les élèves se fissent rares par le seul danger que présentait un état contagieux, nous n'en avons point murmuré ; qu'Alberte ait dû, vingt mois, vivre étendue dans le plâtre, et nous vous avons chanté le *Te Deum* quand elle en est sortie ; que lui, notre soutien et notre ami, il s'en soit allé, ah !

Seigneur, vous avez souffert plus que moi et je suis votre très humble servante.

Mon âme est aussi, madame, et la servante de ce même douloureux Seigneur et la vôtre.

FRANCIS JAMMES.

Bernard Quesnay

ou

la Hausse et la Baisse[1]

IX

APPELÉ à Paris par M. Vaneken, Bernard désira revoir Delamain. Il ne l'avait pas prévenu, mais le savait casanier. Une voiture qui sentait le drap moisi l'emmena vers Montsouris. Un petit escalier étroit montait, de piano en piano. Il sonna, avec une grande crainte de ne pas trouver son ami.

Mais après une minute, il entendit des pas. Delamain lui-même ouvrit la porte et ne parut pas surpris de le voir.

— Tiens, c'est toi ! Je suis content... Entre.

— Je ne te dérange pas?

— Je travaille, mais peu importe.

La petite chambre où écrivait Delamain parut à Bernard Quesnay un asile enviable, un rêve interdit. Debout, appuyé à la cheminée, il regarda son ami avec plaisir. Tous deux souriaient pour exprimer une bonne volonté que les mots eussent trahie. Bernard admira les feuillets couverts d'une écriture ferme. Sachant que Delamain n'aimait pas les conversations de broutilles, il lui parla de son travail.

— Qu'est-ce que tu fais, en ce moment? J'ai vu ton article sur

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1926.

Sainte-Beuve. C'est très bien... As-tu lu Marcel Proust?... Moi, j'aime beaucoup cela.

— Oui, dit Delamain, c'est une lecture saine... La jalousie, par exemple, qu'en reste-t-il après Swann? Une curiosité maladive, sans amour... Et comme c'est vrai !

— Tu vois toujours Denise?

Delamain inclina la tête.

— Et toi? dit-il, que fais-tu dans ta province? Tes usines sont à Pont-de-l'Eure, n'est-ce pas? Tes affaires marchent-elles?

— Elles marchent très bien, mais cela m'est égal... Mon grand-père travaille depuis cinquante ans ; quel bonheur en a-t-il? Je n'aime pas ce métier, Delamain. Mes ouvriers, avec lesquels je m'efforce d'être juste, se méfient de moi, et c'est naturel. Pour l'État, pour le fonctionnaire, l'industriel est un parasite qui gagne une fortune par le travail des autres. Ses difficultés, personne ne les voit. Son rôle, personne ne le comprend. Toi-même, je suis sûr... C'est insupportable. Et puis, tu ne sais pas ce que sont les affaires. Il est très difficile, presque impossible d'y soutenir un caractère rigide...

— Exemple? dit Delamain brièvement.

— Eh bien, par exemple, un client te demande ton dernier prix ; tu le lui fais honnêtement... Crois-tu qu'il apprécie ta bonne foi et renonce à marchander? Pas du tout. Il admet *a priori* que tu le trompes. Que dis-je? Il est furieux si tu tiens sur ta position. Ces choses m'exaspèrent.

Delamain haussa légèrement les épaules.

— Il me semble, dit-il, que tu te tourmentes pour rien. Toutes les relations humaines sont régies par des conventions. Si c'en est une en affaires que le « dernier prix » est en réalité « l'avant-dernier », il n'y a qu'à l'accepter. Tu fais une crise de scrupules, Quesnay, les confesseurs n'aiment pas ça.

Bernard ouvrit les mains en signe d'impuissance, puis, montrant les feuilles étalées, dit :

— Quel sera le sujet de ton livre?

— Oh ! assez aride... La résurrection de la liberté. Je décrirai la génération qui nous a précédés, écrasée sous un fatalisme trop lourd ; terrifiée par Darwin, mystificateur génial ; exaltée par Marx, autre fumiste. Et j'espère montrer que ces « lois d'airain » ne sont que des hallucinations qui se dissipent si on le veut avec force... Je ne sais pas si tu vois très bien... En somme, je voudrais montrer que liberté et déterminisme sont vrais en même temps, ne sont pas contradictoires. Tu comprends?

— Oui, mais je ne crois pas que tu aies raison... Moi, justement,

mon sentiment présent, c'est d'être écrasé par un mécanisme plus fort que moi. Cette hausse puissante des cours, ces mouvements des salaires, cette richesse qui force nos coffres-forts, quelle influence puis-je avoir sur tout cela? C'est la marée montante, c'est le raz de marée... Que peut un nageur?... Et un mauvais nageur? D'autre part, m'en aller, quitter l'usine pour faire ce qui me plaît alors que toute ma fortune vient d'elle, cela me paraîtrait une lâcheté... Tu ne trouves pas?

Delamain remit une bûche dans le feu, puis la souleva avec des pincettes pour attiser la flamme.

— Je te le répète, dit-il, il me semble que tu mêles à tout cela trop de soucis moraux. Dans l'action, il faut suivre la coutume. L'individu ne peut pas tout remettre en question. Et puis, es-tu sûr de ne pas transformer en préoccupations éthiques ce qui est au fond de l'orgueil? Il y a un trois-quarts de vertu qui consiste à se dire : « Je suis si vertueux que je ne peux pas exercer ma vertu dans les cadres de la Société. » Alors, on se tient à l'écart. C'est commode.

— Peut-être... dit Bernard pensif. Tout est bien difficile.

— L'essentiel, dit Delamain, est de maintenir l'esprit libre. N'as-tu pas une amourette qui te fasse oublier Pont-de-l'Eure?

— Au contraire, dit Bernard, j'ai un amour qui me fait haïr Pont-de-l'Eure. Tu ne te souviens pas de Simone Beix?

— Cette jolie femme qu'on voyait à Châlons en mars 18? La femme du lieutenant de la Régulatrice?... Ah! oui, elle était ravissante. Elle ressemblait à la fois aux anges de Reynolds et à cette délicieuse ballerine russe, tu sais, Lydia Lopokova. C'est vrai que tu lui plaisais. Tu la revois? Tu l'aimes?

— Je ne sais pas, dit Bernard parlant soudain très vite. Je la trouve très jolie, naturellement, et elle est très intelligente, d'une intelligence un peu snob. Elle est très Nouvelle Revue Française, comme toi, même plus avancée, et en musique, très Groupe des Six, mais tout ça avec beaucoup de grâce. Elle peint, et j'aime beaucoup sa peinture qui est extrêmement simple et juste.

— Et le lieutenant Beix, en temps de paix, que fait-il?

— Il est banquier, une grande banque d'affaires, mais sa femme ne s'entend pas avec lui.

— Et toi? Tu ne m'as pas répondu. Tu l'aimes?

— Qu'est-ce que ça veut dire, aimer? Tu le sais, toi? Mon plus grand plaisir est d'être avec elle, mais je ne dois pas l'aimer assez puisque je n'ai pas le courage de lui consacrer ma vie, de vivre à Paris. Et pourtant je sens bien que je la perdrai si je continue à la voir aussi peu.

— Mais est-ce que tu pourrais quitter l'usine?

— Si je pourrais?... Évidemment je pourrais. Je n'ai qu'à dire : « Je m'en vais. » Aucune loi au monde ne peut me forcer à vivre à Pont-de-l'Eure. Je suis jeune, actif; je réussirais n'importe où... Mais il me semble souvent que je suis dédoublé. Un moi dit : « L'essentiel, c'est que ces métiers tournent »; un autre moi répond : « Es-tu fou? Tu me fais perdre toute ma jeunesse. » Je sais que le second personnage exprime plus vraiment ma pensée et, en fait, j'obéis au premier. C'est curieux, n'est-ce pas?

— Et là-bas, dit Delamain, à Pont-de-l'Eure? Rien?

Bernard secoua la tête :

— Rien... J'ai une belle-sœur charmante, mais c'est ma belle-sœur... Non. Rien.

— Et le mariage?

— Toutes les jeunes filles m'ennuient... Peux-tu m'expliquer pourquoi?

Il resta chez Delamain jusqu'à deux heures du matin et rentra à pied, par une belle nuit. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait été aussi heureux.

X

La visite des pièces après le tissage était faite, chez Quesnay et Lecourbe, par le père Leroy, visiteur redoutable aux ouvriers négligents. M. Achille, dans sa jeunesse, l'avait dressé comme il savait le faire.

— Ah! monsieur Bernard! disait-il, encore des traînées d'huile de graissage! J'ai prévenu vingt fois le contremaître, mais ces jeunes gens d'aujourd'hui, c'est tout nonchalant, ça ne s'occupe que de sa bricole, et encore. Moi, je dis : « Quand on fait une chose, il faut la faire. »

Ce Leroy commençait une vieillesse heureuse quand il commit l'imprudence de « causer » avec une jolie fille qui travaillait sous ses ordres et convoitait ses économies. « Causer, » mot scandaleux et énergique dans la langue de Pont-de-l'Eure où « J'y parle mais j'y cause point » signifie « Nous sommes amis, rien de plus ». Le père Leroy parlait et « causait » avec son assistante. Il était honnête homme; elle obtint le mariage.

Sa femme porta des bas de soie et le trompa cyniquement. Mal marié, mal nourri, mal soigné, le vieux but pour se consoler. Il devint sale et misérable.

Un matin, les deux visiteuses qui travaillaient avec lui virent

cet homme si sobre arriver au travail tout à fait ivre. La veille, il avait trouvé sa maison vide ; sa femme était partie avec un maçon en emportant l'armoire à glace. Il mit avec soin sa souquenille blanche, épousseta ses espadrilles, les chaussa et, montant brusquement au sommet du tas de pièces préparées pour sa visite, il tira de son tricot un vieux pistolet légué par un oncle soldat et annonça aux deux femmes :

— J'vas m'faire sauter la margoulette.

— Jésus ! crièrent-elles en se bouchant les oreilles. Faites point ça, père Leroy, faites point ça !

— Si, dit-il, ma femme m'a quitté et j'veux point qu'elle ait le dernier mot. Elle lira ça sur le journal et ça lui fera tourner les sangs... J'vas m'faire sauter la margoulette...

— Ça n'a pas de bon sens, père Leroy... J'allons chercher M. Bernard.

Pistolet en main, par discipline, il attendit le patron. Mais comme on ne trouvait pas Bernard, à sa place vint le mécanicien Cazier, le plus vieil ami du bonhomme.

— Tâchez moyen d'avoir son revolver ! lui crièrent les femmes.

— Taisez-vous... Faut le prendre par la douceur... Un homme saoul, si on le contrarie, il est capable de se détruire... Écoute voir un peu... Les femmes, c'est pourtant pas ça qui manque. Moi, quand je suis revenu de la guerre, on m'a dit que la mienne s'était barrée... Au premier moment, ça m'a fait quelque chose. Mais quand j'ai été au tribunal et que j'ai vu qu'on était là plus d'une douzaine pour le même truc, on s'est regardé et on a rigolé... Fais comme moi, il te reste les copains.

— Non, non, dit le bonhomme ; ma femme est une garce ! J'vas m'faire sauter la margoulette !

Mais, comme il cherchait la détente d'un doigt un peu tremblant, arrivèrent au pas de course M. Cantaert et Langlois, secrétaire du syndicat ouvrier. Le secrétaire, de sa belle voix pathétique, fit appel au vieux militant qui ne pouvait ainsi lâcher les camarades. Le directeur, homme du Nord et très religieux, parla du suicide avec horreur. Le bonhomme les écouta. Il secoua la tête et souleva encore son pistolet. En vain le grand Cazier essaya de tourner la position. L'ivrogne le vit venir et le menaça de son arme. A ce moment, Bernard entra enfin.

— Comment, Leroy? dit-il. Vous voulez vous tuer? Et que deviendrons-nous sans vous? Qui visitera vos pièces? Tout cela pour une femme qui n'est pas digne de vous passer votre blouse...

— Monsieur Bernard, ça m'fait de la peine de vous quitter comme

ça... Ça m'fait de la peine, surtout que je sais bien que vous ne pourrez pas me remplacer. Les jeunes gens d'aujourd'hui c'est tout nonchalant. Mais j'ai dit à c'te garce que je me tuerais. J'veux pas qu'elle ait le dernier mot... J'vas m'faire sauter la margoulette.

M. Achille, qui faisait sa tournée, vint à passer : on le mit au courant.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? dit-il sévèrement. Je te défends bien de te brûler la cervelle ici... Tu me ferais des taches sur mes pièces.

Alors le père Leroy descendit de son perchoir et on le désarma facilement.

Bernard raconta cette histoire à Delamain, qui en fut enchanté.

— C'est un symbole étonnant de ta propre existence, dit-il.

— Pas tout à fait exact, dit Bernard.

Mais il resta longtemps pensif.

XI

Simone Beix avait loué pour trois mois, en plein pays basque, et dans un village encore intact, une vieille maison aux balcons de bois sculpté. Son mari, qui aimait les salles de jeu, s'était vite lassé de cette solitude. Bernard Quesnay, au début de septembre, s'était installé pour dix jours à l'auberge.

Tous les matins à onze heures il allait chercher sa maîtresse chez elle. La mer n'était pas loin. Simone, en maillot court, faisait cuire au soleil son corps mince qui prenait de beaux tons de poterie étrusque. Vers midi, ils se jetaient à l'eau. Bernard nageait bien; Simone avait plus de style. Ils déjeunaient au bord des rochers rouges, dans une hôtellerie noire et ocre aux larges toits dissymétriques, puis Simone cherchait un coin à peindre et Bernard la regardait travailler. Quand ils rentraient, les chars attelés de bœufs revenaient doucement vers les fermes ; les ombres allongées modelaient plus fortement les courbes grasses des collines.

Pendant trois jours, Bernard fut heureux. Le quatrième matin, il se leva tôt, éprouvant un sentiment d'impatience et d'anxiété. A huit heures, le facteur en béret lui remit une lettre d'Antoine : « *Nous n'avons pas de chance, mon pauvre vieux; il suffit que tu sois parti pour que nous ayons des ennuis. C'est toujours à propos de la vie chère. Plusieurs ateliers sont venus hier protester contre les nouveaux salaires. En passant dans les salles je ne vois plus que des visages*

mécontents. Desmares me dit que des braves types comme Heurtematte se sont plaints à lui avec violence. Tout cela est bien difficile. Surtout n'abrège pas tes vacances, mais nous serons contents de te voir revenir. »

Il mit la lettre dans sa poche et se promena de long en large sur la route entre l'auberge et le fronton du village. « Je tourne comme un fauve en cage, » se dit-il. Quel ennui d'être loin. Peut-être en parlant à Heurtematte, à Ricard, aurait-il pu créer un mouvement d'opinion. On l'écoutait plus volontiers qu'Antoine. Il n'y avait pas de raison. C'était ainsi. Que faire à distance? S'asseoir sur une plage aux pieds d'une femme... Il regarda avec ennui le joli paysage basque, tout en ballons verts. Il eut l'impression d'avoir dans l'esprit comme un ressort comprimé qui cherchait vainement à se détendre. Il s'étira, bâilla et regarda sa montre ; il n'était que dix heures.

Quand il put sonner chez Simone et qu'elle descendit, fraîche, il se sentit plus content de lui. Elle portait une robe d'organdi rose avec un petit col quaker blanc, des poignets blancs, une ceinture de cuir blanc : « Delamain a raison, pensa Bernard vaincu, elle ressemble aux anges de Reynolds, mais avec quelque chose de plus net, de plus fort. »

Il alla sortir du garage la petite voiture. Là aussi, le goût de Simone était présent ; elle seule pouvait avoir choisi ces lignes pures, ce ton havane clair que soulignait un filet brun ; elle seule savait donner à tout ce qui lui appartenait cet air précis et pourtant pas trop neuf. Bernard, à manœuvrer les changements de vitesse silencieux, bien graissés, prit un plaisir méthodique et vif.

Dès qu'il fut étendu dans le sable chaud, il se remit à penser à l'usine : « C'est curieux ; je retrouve des sentiments de guerre : on était en permission à Paris ; on sortait d'une soirée agréable, on achetait le journal, on lisait dans le communiqué que le secteur était devenu mauvais, et la soirée était empoisonnée... » Oui... dit-il tout haut, distraitement, en réponse à une question de Simone qu'il n'avait pas entendue.

Elle le regarda avec surprise.

Après le déjeuner, pendant qu'elle peignait, Bernard très silencieux sembla longtemps plongé dans une rêverie, puis il se leva, vint voir ce qu'elle faisait, s'éloigna de quelques pas, revint.

— Qu'est-ce que tu as? dit-elle.

— Moi? Mais rien.

— Tu as reçu une lettre de ton frère? Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Pont-de-l'Eure?

— Oui, c'est vrai. Comme tu me connais bien !

— Tu es si transparent, mon chéri ; tu es de tous les êtres que je connais celui qui sait le moins cacher son ennui. C'est sympathique, d'ailleurs. C'est ton côté enfant... Alors, qu'est-ce qu'ils veulent? Ils te réclament?

— Non, pas du tout, mais ils ont des difficultés et je me demande jusqu'à quel point j'ai le droit...

— Ah! Tu es terrible, dit-elle avec un peu de passion... Mais oui, terrible, je t'assure... Tu te demandes si tu as le droit de passer dix jours avec ta maîtresse... C'est presque incroyable, tu sais.

— Mais non, dit Bernard, tous les hommes en sont là. Ton mari aussi est très occupé.

— Mon mari, je ne l'aime pas, ça m'est égal... Et puis il ne s'agit pas de ça. J'admets très bien qu'un homme soit occupé... Au contraire, j'admire ça... Mais j'ai besoin de sentir que moi aussi je tiens une place dans ton esprit. Avec toi je sais que l'événement le plus insignifiant de ton usine a le pas sur l'événement le plus important de notre amour. C'est tout de même triste et humiliant. Tiens : il m'est arrivé de te téléphoner à Pont-de-l'Eure. Ah! si tu pouvais entendre le ton exaspéré sur lequel tu me réponds, parce que tu as peur de choquer ton grand-père, ou l'employé qui est debout à côté de toi... La honte que tu as d'être tendre... c'est cela que je te reproche, comprends-tu?

— Je comprends, dit-il surpris, mais je crois que tu te trompes. Tu fais de moi un portrait ridicule et inexact. Ce que tu dis, je me le dis aussi et mon usine m'ennuie très souvent.

— Mais non, mon chéri ; tu crois ça... Ce que tu fais ne t'ennuie jamais pourvu que tu puisses agir, être occupé. Pendant la guerre, tous tes camarades me disaient que tu étais un officier modèle. Maintenant tu veux être un patron modèle. Tu as un côté « Simon le Pathétique », un côté bon élève, tu es « honnête », ce n'est pas un crime, seulement c'est ennuyeux... Ou alors je voudrais que tu aies la même conscience lorsqu'il s'agit de notre amour.

— Mais en amour je n'ai pas besoin de conscience. Je t'aime naturellement, sans effort.

Elle mit ses pinceaux de côté, se leva et vint s'asseoir aux pieds de Bernard, dans l'herbe.

— On ne réussit rien sans effort, dit-elle. Moi, j'essaie de faire de chaque moment de ma vie un petit chef-d'œuvre. Je veux que la rencontre du matin soit jolie, que ma robe aille avec le temps et l'heure, que la dernière phrase qu'on dit le soir fasse bonne « fin d'acte », « rideau ». Et j'en veux au partenaire qui gâte mes effets... J'ai toujours été comme ça... Je me souviens que quand j'avais

quinze ans (j'étais très jolie à quinze ans), j'avais un petit cousin qui était amoureux de moi. Un soir, par une nuit admirable, sur le balcon de ses parents, boulevard Maillot, il m'a dit qu'il m'aimait. Les arbres du Bois tremblaient au clair de lune. C'était très bien... Alors j'ai pensé : « Il faut, pour que tout soit parfait, qu'il m'envoie demain matin des roses blanches. » Et comme je savais qu'il ne le ferait pas, je le lui ait dit... Quand elles sont arrivées, elles m'ont fait autant de plaisir que si je ne les avais pas commandées moi-même... Avec toi, mon chéri, les roses ne viennent jamais.

— Dis-le-moi.

— Justement, je te le dis. Ce séjour à Cambo... C'est la première fois que je passe dix jours avec toi. Je suis très, très ambitieuse. Je veux que ce soit (transposé en moderne, naturellement) aussi beau que les grandes rencontres romantiques... Mais oui, c'est possible... Seulement, il faut que tu m'aides. Oublie tes métiers, tes clients, ton grand-père pendant dix jours... Enfin, dis-moi que ça n'est pas rien, dix jours d'une femme comme moi qui s'efforce de te plaire... Allons, dites quelque chose !

— Tu me dis « vous » tout d'un coup? Tu es fâchée?

— Oh ! non, seulement j'aime bien alterner, il ne faut pas user le tutoiement, c'est si agréable quand ça reste sensible.

Elle appuya son menton sur sa main et murmura :

— « Le doux tutoiement, doux comme un pied nu... »

— Qui a dit ça?

— Paul Drouot, bien sûr... Vous ne le connaissez pas? Oh ! il faut que vous lisiez *Eurydice*, Bernard, c'est admirable. Tenez, voilà un homme qui était un vrai amant.

— Pourquoi me dites-vous ça d'un air de défi? Je ne suis pas un vrai amant, moi?

Elle le regarda un instant avec mélancolie. A leur gauche, il y avait une sorte de lande couverte de fougères et de bruyères, à leur droite un petit bois de chênes bas et fourchus.

XII

Bernard n'abrégea pas ses vacances. M. Achille le reçut froidement. Les salaires furent augmentés, la paix rétablie dans la vallée. La trêve dura deux mois, puis Mme Petitseigneur et Mme Quimouche, mieux payées, virent au marché de Pont-de-l'Eure les œufs et le beurre monter, comme si des tuyaux mystérieux avaient fait communiquer, pour y maintenir un niveau unique, le porte-monnaie de ces dames et leur marmite.

Dans son bureau, Bernard revit le chœur navré des Suppliantes.

— On n'peut plus, monsieur Bernard, on n'peut plus... Faut que vous nous redonniez un p'tit quèque chose.

— C'est de là folie, dit M. Achille.

— Loi de l'offre et de la demande, dit M. Lecourbe.

Mais le syndicat patronal accorda, une fois de plus, ce qu'on lui demandait. Les industriels vivaient heureux dans un absurde paradis, dans une folle prospérité. Plus les produits montaient à grande allure, plus la foule moutonnière les poursuivait.

— De mon temps... grognait M. Achille.

Il était mécontent de ses petits-fils. Françoise avait tant supplié son mari de la faire sortir de Pont-de-l'Eure qu'il avait fini, bien à contre-cœur, par l'emmener au Maroc. Il avait donné comme prétexte un voyage d'études sur les laines. Il avait passé trois semaines à Rabat, à Fez, à Marakech, et en avait rapporté des draps mal tissés dont sa femme louait la grossièreté. Bernard allait beaucoup à Paris, mais devait y perdre son temps, car ses clients se plaignaient de ne jamais le voir.

— Vous ne vous occupez pas de votre affaire, disait M. Achille aux deux jeunes gens.

— Notre affaire marche toute seule, répondaient-ils.

— Vos pièces sont mal faites.

— Tout le monde les trouve bien.

— Vous payez vos ouvriers trop cher.

— Ce n'est pas leur avis.

Car les ouvriers, citoyens mécontents du paradis des fous, espéraient voir (par miracle sans doute et opération divine) monter sans fin les salaires et baisser les prix des objets fabriqués. Ils en venaient, sentiment nouveau dans cette sage Normandie, à haïr avec violence des patrons trop constamment heureux. La longue prospérité, qui les avait d'abord rapprochées par la nouveauté de ses bienfaits, avait fini par désunir les deux classes. Comme dans certains ménages trop heureux, une femme, énervée de calme, se prend à souhaiter la mort d'un mari trop résigné à ses caprices, ces compagnons auxquels on accordait tout, reprochaient à des chefs trop comblés une munificence qu'ils sentaient plus indifférente que généreuse.

Au syndicat ouvrier, le secrétaire Langlois, quarante-huitard et proud'honien, avait été remplacé par Renaudin, petit homme au visage dur qui parlait aux bourgeois avec sévérité et leur annonçait la fin prochaine de leur classe. L'application de la loi nouvelle des huit heures lui fournit le prétexte d'une lutte souhaitée.

M. Pascal Bouchet, au nom des patrons, offrit pour la journée

diminuée d'un cinquième le maintien des salaires de dix heures. Renaudin déclara que cela ne suffisait pas.

— En voilà assez, lui dit M. Pascal Bouchet. Vous voulez travailler moins et gagner plus?... C'est insensé ! Si vous cherchez un *casus belli*... vous l'aurez !

— Monsieur Pascal, dit Renaudin, faites bien attention à ce que vous allez dire... Vous avez prononcé là une parole que je n'aime pas... Les esprits sont très montés.

— Rien à faire, dit M. Bouchet. *Quod dixi... dixi*... Tout au plus pourrais-je vous accorder une légère satisfaction si, en plus des huit heures de travail, les jours fériés étaient récupérés au tarif ordinaire...

— Qu'appelez-vous jours fériés? demanda Renaudin.

— Mais, dit M. Bouchet surpris, Noël, Pâques.

— Noël, c'était bon au temps de Jésus-Christ. Moi, je ne connais qu'un jour férié : le Premier Mai.

Un long grondement de mécontentement courut autour de la table patronale.

— *Quousque tandem*, Catilina..., murmura M. Pascal.

Pourtant il céda encore sur la question des jours fériés. Mais il y avait ceci d'étrange dans ces négociations que les concessions successives ne rapprochaient pas de l'état de paix. Les deux partis, tout en la craignant, désiraient la guerre. Ils étaient, comme les peuples de l'Europe en août 1914, fatigués de leur propre modération. Tels des voyageurs en automobile, qui se voient conduits par un chauffeur ivre vers un accident certain, et, par point d'honneur, n'interviennent pas pour modérer sa vitesse, ainsi l'âpre volonté de Renaudin, la grandiloquence de M. Pascal, conduisaient deux troupeaux résignés vers un choc que tous deux redoutaient.

Au moment où tout semblait arrangé :

— Et les chauffeurs de chaudières? dit Renaudin. Ils exigent...

— Ah ! non ! cria Bernard Quesnay avec une force qui l'étonna lui-même... Comment, vous voyez que...

— Mais ne discutez donc pas, Bernard, dit M. Lecourbe.

Quand une longue période de sécheresse et de chaleur a accumulé dans l'air immobile une réserve trop grande d'énergie, il faut un orage. Aucun de ces industriels n'aurait pu dire au juste pourquoi l'on refusait enfin aux chauffeurs ce que l'on avait accordé avec tant de légèreté aux autres corporations. A la vérité, il n'y avait pas de raison, mais ces assauts successifs contre la patience des patrons avaient fini par lasser leurs nerfs. L'orage éclatait.

— Très bien, dit Renaudin de sa voix coupante... Vos chauffeurs ne seront pas à l'usine demain matin.

— Qu'ils restent chez eux !

— Messieurs, au revoir ! Vous y viendrez !

Puis, quand les ouvriers furent sortis :

— Eh bien ! dit M. Pascal, nous arrêterons demain, voilà tout...

Bernard Quesnay l'interrompit, vibrant, amer :

— Arrêter une usine de mille ouvriers pour quatre chauffeurs? Quelle idée, monsieur Pascal... S'il le faut, je chaufferai plutôt moi-même.

— Je voudrais vous y voir, dit M. Lecourbe.

— Vous le verrez.

L'orage était partout.

XIII

Les étoiles brillaient dans un ciel de velours noir, quand Bernard Quesnay, tout animé d'une émotion assez douce, traversa la ville endormie. L'ait était frais. Parfois dans le lointain, un pas résonnait sur le pavé cahoteux. Quand il arriva devant l'usine, il en devina avec peine la masse noire dans l'obscurité solide.

Comme il remontait la longue cour, une voix sortit de la nuit :

— Bonjour, monsieur Bernard.

Il reconnut les fermes accents du chef mécanicien.

— Bonjour, Cazier... Eh bien, vont-ils nous lâcher?

— Ma foi, monsieur Bernard, puisqu'ils ne sont pas là, je le crains bien... La grève a été votée par 40 voix contre 30. Les nôtres étaient contre ; mais ils n'osent pas venir. Bien que je ne sois pas syndiqué, je parle à plus d'un. Ils ont peur de se faire casser la tirelire... Voulez-vous que je mette la lumière? Des fois qu'il y aurait du grabuge, ça vaut mieux.

Il alla tourner un commutateur. Soudain toute l'usine flamboya : bien que les machines fussent immobiles, elle parut aussitôt vivante, comme un malade dont les yeux conservent encore la fleur de la vie. Cinq heures sonnèrent.

— Ils ne viendront pas... dit le grand mécanicien. Bande de vaches ! qu'est-ce qu'on va faire?

— Trouver des chauffeurs de fortune et tourner.

— Je serais surpris si vous en trouviez... C'est pas un pays fort courageux, par ici. C'est un pays où, quand on vous attaque, il vaut mieux crier au feu qu'au secours quand on veut voir des têtes à la fenêtre.

— Mon frère et moi, nous chaufferons, avec des employés...

— Vous ne le ferez pas longtemps.

Vers six heures, les groupes commencèrent à se former devant

la grille, indécis. Bernard alla à eux. On le salua mollement. Des femmes se donnèrent des coups de coude, en riant.

— On travaille-t'y, m'sieur Bernard?

— Mais naturellement, on travaille... Seulement il me faut quelques hommes de bonne volonté pour chauffer. Les conducteurs de machines sont là... Vous n'allez pas vous laisser arrêter à mille, faute de quatre volontaires?,.. Toi, Ricard, as-tu peur?

Ricard, un colosse, médaillé militaire, devint très rouge.

— J'ai pas peur, mais j'peux pas prendre le travail de ces hommes-là.

— Qui parle de leur prendre leur travail? On le leur rendra quand ils reviendront.

— C'est pas encore tant la question de ça, mais j'veux pas avoir des mots avec personne.

— Et quand on vous dirait quelque chose! Vous êtes fort comme un Turc.

— Justement, m'sieur Bernard, justement; je me connais, j'en tuerais deux ou trois et ce serait malheureux.

A coups de discours, il recruta quelques hommes qui descendirent vers les chaudières. Mais il vit bien que les camarades les considéraient non comme des héros, mais comme des traîtres. Il en souffrit pour eux, et pour lui.

Aux chaudières, il regarda monter la pression.

— C'est dur?

— Non, monsieur, c'est encore chaud ; quelques fagots de bruyères et le feu part.

Avec les chauffeurs improvisés, il apprit le métier. Une heure plus tard, le sifflet, triomphal, annonçait la résurrection de l'usine. Bernard parcourut le tissage : il était presque vide. Dans une salle de quarante métiers, trois femmes hésitantes discutaient.

— Oh! mon Dieu! écoutez... ça fait deuil d'être si seules. Si 'core tout le monde était là, on aurait peut-être du courage.

— Du courage, mesdames? Mais que craignez-vous?

— Ce qu'on craint? Ben, c'est pas des hommes du métier qui sont aux pompes... Si tout pétait...

Elles aussi, comme le mécanicien Cazier, redoutaient à la fois et souhaitaient des malheurs, comme sans doute les habitants d'une ville en région envahie redoutent et souhaitent un bombardement.

— En voilà une idée! Les conducteurs sont là : je vous assure qu'ils connaissent les chaudières.

— Ça fait rien... Vaudrait mieux pas tourner que de tourner comme ça.

Un sentiment de classe, obscur et vigoureux, leur rendait odieux

les salaires qu'elles allaient gagner. Quand Bernard redescendit dans la cour centrale, M. Cantaert lui apprit qu'une de ses équipes s'était débandée, vaincue par le remords. A ce moment Antoine arriva.

— Antoine, veux-tu que nous prenions une chaudière à nous deux?

— Entendu.

Torse nu, en parisienne de toile bleue, les deux frères se mirent à la chauffe.

XVI

Le soir, quand, à l'heure du dîner, ils vinrent à table en chemise souple, les cheveux bien brossés, le visage rouge, ils étaient fort contents d'eux-mêmes. Comme un bon soldat, qui a combattu de son mieux dans son coin, s'imagine que la bataille est gagnée et ignore la petite importance de son rôle et la défaite, ils s'intéressaient peu à la grève et, brisés par une saine fatigue, ne pensaient qu'à échanger leurs impressions, à manger, à se coucher, à dormir. Françoise, jouant son rôle de femme en temps de guerre, admirait les combattants et les récompensait de ses éloges.

— Que vous devez être fatigués!

— Pas tant que ça : quand on a l'habitude des sports, on peut faire n'importe quoi. Le seul moment dur, c'est quand on décrasse...

— Et les ouvriers? Qu'est-ce qu'ils en disent?

— Nous ne savons pas; dans notre trou, nous n'avons vu personne.

Après le dîner, comme Françoise, à la demande de son beau-frère, venait de commencer l'andante de la Cinquième Symphonie (« Ne dites pas la Cinquième, Françoise, vous me faites penser à Mme Verdurin ») et délivrait lentement ces notes si douces qui se posent comme une caresse légère sur un front fatigué, on entendit dans le parc la petite porte de la grille qui se fermait bruyamment, puis des pas précipités sur le gravier. Françoise reconnut les signes de l'arrivée de M. Achille. Les deux jeunes gens se levèrent.

— Lui? A cette heure? Qu'y a-t-il de cassé?

Chapeau sur la tête, canne à la main, il entra dans le salon, suivi de M. Pascal Bouchet, calme et souriant à son ordinaire.

— Ah! vous voilà tous les deux? Enfin!... Que diable avez-vous fait toute la journée?

— Vous ne le savez pas? Nous avons chauffé, à la chaudière 2.

— Ah, oui! dit M. Achille, ironique, agitant sa canne. Alors, la place du capitaine est aux soutes, sur votre bâtiment?

— S'il n'y a pas de soutiers, certainement, répondit Bernard, furieux.

Allant doucement à M. Achille, Françoise prit d'un geste adroit le chapeau sur la tête du vieillard, la canne de ses mains et poussa un fauteuil près de lui. Seule femme de cette famille, elle jouait auprès du vieux chef le rôle de la duchesse de Bourgogne à la cour de Louis XIV. Pour le distraire, elle faisait mille singeries, parfois avec succès. D'autre fois elle le haïssait. M. Pascal Bouchet alluma un cigare et commença un discours :

— Oui, vous avez fait preuve de beaucoup d'énergie, jeunes gens... Mais, en principe, M. Achille a raison : *de minimis non curat prætor...* Et, en fait, votre initiative a donné de mauvais résultats... Nous venons d'avoir la visite d'un de mes vieux ouvriers, un fidèle, qui a assisté à la réunion de la Bourse du Travail, à six heures... Or, les esprits sont très montés contre vous, contre la maison Quesnay et Lecourbe... Les chauffeurs sont furieux que vous ayez pu tourner... On raconte que vous avez forcé à travailler aux chaudières des enfants de treize ans, que l'un d'eux s'est brûlé dangeureusement, qu'un tube de vapeur a éclaté, enfin Dieu sait quoi?

— Mais c'est idiot, monsieur... Il n'y avait pas d'enfants avec nous ; personne ne s'est brûlé et, si vous voulez me suivre, vous verrez que les chaudières sont en parfait état.

— Ma foi, mon ami, je vous crois, mais le mal est fait.

— Il est facile de prouver l'absurdité de tous ces ragots.

— Non, mon ami Bernard, non, rien n'est plus difficile à réfuter que ce qui est entièrement faux... C'est une très sale histoire, très embêtante... Vous ne connaissez pas l'aventure du soldat Vibulénus?... Non? Ah ! ces jeunes gens n'ont pas le « pied d'indigo »... Eh bien ! mon ami, lisez-la dans Tacite ce soir avant de vous endormir... Et vous verrez comment un général romain eut les plus grands ennuis pour avoir fait mettre à mort un légionnaire qui n'avait jamais existé !

— En attendant, dit M. Achille, ils ont décidé de nous empêcher de travailler demain matin par tous les moyens, « y compris la violence »... Un mot qu'on n'avait jamais entendu à Pont-de-l'Eure. Ah ! vous avez fait de la jolie besogne, tous les deux ! Vous ne pouviez donc pas les laisser faire grève, puisque ça les amusait?

— Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, dit Bernard, les bras croisés, debout devant son grand-père, et je le referai demain... En dernière analyse, c'est la force physique qui gagne les batailles, et c'est très juste. Si les bourgeois veulent conserver le commandement, il faut qu'ils sachent...

Haussant les épaules, bougonnant, M. Achille demanda sa canne et son chapeau. Debout à la porte, il rappela Bernard.

— Et puis, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire d'une affiche à la porte de la fabrique, où tu te vantes de briser la grève à coups de millions?

— Quoi? dit Bernard ahuri... J'ai simplement fait afficher une note pour prévenir que l'on travaillerait demain.

— Comment était-elle rédigée, ta note?

— Je ne sais plus... « MM. Quesnay et Lecourbe informent leur personnel que, malgré la grève des chauffeurs, ils sont parvenus à faire marcher l'usine par des moyens de fortune et que... »

M. Achille leva les bras au ciel.

— Par des moyens de fortune ! Par des moyens de fortune ! Ah ! tu choisis bien tes expressions !

Et brandissant sa canne, il partit furieux.

XV

A la porte de l'usine Quesnay, une grande lampe à arc éclairait d'une lumière fantastique quelques visages exaspérés qui se détachaient avec un éclat étrange sur un fond de foule grouillant dans l'ombre épaisse. Plusieurs centaines de grévistes, massés devant la porte, conspuaient les rares ouvriers qui s'obstinaient à vouloir travailler. En arrivant, les frères Quesnay virent de loin, dans le secteur lumineux, une femme qui se forçait un passage et parvenait enfin à s'échapper, châle arraché, jupe déchirée.

Pâles et résolus, prêts au combat, ils arrivèrent sur les manifestants. Mais, à leur grande surprise, dès qu'on les reconnut, les rangs s'ouvrirent, les cris s'arrêtèrent : telle était la loi de cette guerre, la règle de ce jeu. Le patron combattait sa bataille ; c'était son droit. Même on l'en estimait. Mais les traîtres à la classe ouvrière subissaient la loi des armées.

Bernard parcourut les ateliers à peu près vides. Seuls étaient venus les ouvriers qui de leur salaire avaient un besoin si vif que toute humiliation leur devenait indifférente, quelques filles-mères qui devaient nourrir leur petit, quelques veuves sans économies, trois ou quatre hommes seulement, les éternels opposants de tout régime.

— Inutile d'insister, dit M. Achille, quand il arriva à huit heures... Fais tout arrêter.

Avec ses petits-fils, il commença le tour de l'usine expirante. Les courroies doucement cessèrent de tourner ; on entendit au dehors

le souffle brûlant des chaudières qui se vidaient. Puis un grand silence commença. Seul, dans une salle immense où brillaient des machines inutiles, où pendaient des cuirs avilis, le vieux maître d'usine ressemblait à un grand esprit qui, frappé de paralysie, regarde avec stupeur ses membres immobiles. Sans un mot, les trois hommes regagnèrent le bureau, accablés par une impression de tristesse et de solitude.

— Mais pourquoi? pensait Bernard, marchant tête basse... Nous avons tout ce peuple contre nous... Comme c'est injuste ! Un jour, lui aussi, se trouvera devant des machines immobiles. Sa force sera prête à les faire tourner ; ses bras seront crispés au métier, mais le charbon ne sera pas venu d'Angleterre, la laine ne sera pas venue d'Australie parce qu'on aura détruit un organisme délicat, découronné un vieillard...

A ce moment, il entendit la voix de son grand-père derrière lui :

— Bernard, remets cette caisse droite.

M. Achille rectifiait un alignement.

Au bureau, ils trouvèrent M. Lecourbe excité et caressant sa barbe de président Carnot à coups précipités.

— Les excès auxquels se livrent ces meneurs sont inqualifiables. Je les ai vus par la fenêtre saisir Ricard, quand il est sorti. Ils l'ont battu, lui ont attaché une pancarte dans le dos « traître » et Renaudin a invité les femmes à l'accompagner jusqu'à sa maison en crachant sur lui ! Jusqu'à un certain point, et dans une certaine mesure, ces démêlés entre ouvriers ne nous regardent pas ; cependant...

Bernard, qui serrait les poings, poussa un cri :

— Cela ne nous regarde pas?... Un brave qui, seul, s'est mis avec nous?... Quelle bassesse ! Fermons un mois ! Allons-nous-en ! Quittons Pont-de-l'Eure !

— Ne dis pas de bêtises, dit M. Achille, durement. Nous ne sommes pas au théâtre ici... Toute cette histoire a été mal manœuvrée. Il faut maintenant voir venir.

M. Cantaert vint apporter des nouvelles. Renaudin venait de partir en automobile pour Louviers où il voulait faire fermer l'usine Bouchet.

— Il faut, dit M. Lecourbe, téléphoner à la préfecture et le faire arrêter.

— Vous lui rendriez un grand service, dit M. Achille.

M. Pascal Bouchet, autre maître sorcier qui arriva vers la fin de l'après-midi, fut du même avis.

— Renaudin, dit-il, a déclanché un mouvement qui l'embarrassera bien dans deux jours. L'enthousiasme ne dure pas. La semaine

prochaine, ses fidèles commenceront à lui demander des comptes. Si vous en faites un martyr, vous le dégagez de toute responsabilité... Et les martyrs, ça ressuscite... Il faut attendre.

Puis il commença avec M. Achille une interminable conversation sur les précautions à prendre pour empêcher les pièces abandonnées de pourrir dans les foulons humides.

— Méfiez-vous surtout du soleil, lui dit M. Achille, si l'on ne remue pas les pièces de temps à autre, la partie exposée à la lumière blanchit. Plus tard, à la teinture, cela ressort en flammes claires.

— Je crois bien, dit M. Pascal. J'avais un vieux contremaître d'apprêts qui racontait toujours les terribles ennuis qu'il avait eus avec les flammes de teinture, en les laissant la nuit dans la rivière. « Et vous m'croirez si vous voulez, m'sieur Pascal, me disait-il, mais c'était c'te garce de lune qui nous flammait nos pièces dans l'iau ! »

D'un mouvement de poignet, M. Achille envoya les jeunes gens combattre les astres hostiles. Les deux vieillards restèrent seuls. M. Achille, sec comme un coup de trique, un peu jaune, M. Pascal remplissant bien sa peau fraîche, son éternelle rose à la boutonnière. M. Achille, depuis que les secousses des métiers n'agitaient plus son bureau, paraissait malade et triste. M. Pascal, pour le distraire, lui offrit de l'emmener à Louviers et de lui faire visiter son usine arrêtée.

C'était la première fois que le vieux Quesnay pénétrait dans cette retraite mystérieuse, qui avait été si longtemps pour lui la caverne de l'Esprit du Mal. Il s'étonna d'y trouver de vieux bâtiments qui ressemblaient aux siens, la même odeur de suint et d'huile chauffée. Mais l'usine était plus moderne, les murs semblaient fraîchement repeints, on entrevoyait des lavabos ripolinés, des vestiaires aux patères nickelées.

M. Pascal Bouchet, brave homme, et d'ailleurs fier de son royaume, y promena le grand chef ennemi avec une affectueuse complaisance. M. Achille, troublé par des souvenirs pénibles, par des craintes vagues, ne resta que peu de temps.

Revenu sur le sol de sa tribu, il arpenta longtemps la cour silencieuse et huma voluptueusement l'odeur de *sa* laine et de *son* huile.

XVI

Les cinq jours que les jeunes Quesnay passèrent dans l'usine en léthargie leur semblèrent interminables. Aucune paix en vue. On avait prononcé de part et d'autre tant de serments que le mot « conciliation » était tenu pour honteux dans les deux camps. Des

cortèges tumultueux parcouraient les rues étonnées de Pont-de-l'Eure. Bernard qui, des fenêtres de l'usine, les regardait passer admirait leur enthousiasme et regrettait de ne pouvoir les suivre.

Au premier rang marchait Renaudin, les bras enlacés avec ceux de deux camarades, le visage ravi dans une sorte d'extase. « Au fond, pensa Bernard, ce n'est peut-être pas un méchant homme et ça doit être si enivrant, cette popularité. » Derrière lui, venait un groupe nombreux de filles jeunes et jolies, puis, portant un drapeau rouge, le gros chauffeur Ricard.

— Comment, Antoine? Il est révolutionnaire maintenant, celui-là? Je le croyais suisse de l'église Saint-Louis et clairon des sapeurs-pompiers?

— Tout cela est exact, dit Antoine ; il ne peut pas voir un défilé sans en prendre la tête.

— Il serait dommage qu'il n'y fût pas, dit Bernard. C'est le tambour-major type.

La foule s'échelonnait, par ordre d'enthousiasme décroissant, de sorte que, vers la fin du cortège, où traînaient des voitures d'enfants et des vieillards, on ne savait plus si on voyait des manifestants, des promeneurs ou des protestataires.

Un groupe de militants qui fermait la marche frappa Bernard par la dureté des visages : « Quelles têtes de Septembriseurs ! » pensa-t-il. A ce moment, un de ces hommes aperçut les deux frères Quesnay à la fenêtre et dit tout haut avec une naïve sincérité : « Quelles gueules d'affameurs ! » Cela jeta Bernard dans des réflexions sans fin.

En rentrant chez lui, il rencontra Heurtematte et lui dit bonsoir.

— Excusez-moi, m'sieur Bernard, dit l'homme. J'peux pas faire route avec vous. On dirait que je suis vendu... C'est effrayant la haine qu'y a.

Le dimanche vint. Bernard, après la messe, accompagna Françoise chez elle. Dans le jardin, les premières roses, parfaites, ciselaient leurs formes pleines. Un vague murmure musical montait de la petite ville assoupie et brûlante.

— Quel calme ! dit Bernard. Qui croirait que cette bourgade chantante empoisonne ainsi notre vie?... Comme c'est bien, le Verlaine : « Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là simple et tranquille... Cette paisible rumeur-là... » Croiriez-vous, Françoise, qu'il m'arrive de regretter la guerre? C'était affreux, si vous voulez, on souffrait. Mais tout de même, il y avait un grand bonheur à se sentir « d'accord ». Je savais que mes hommes me respectaient ; je courais les mêmes dangers qu'eux ; j'étais content de moi. Ici, je me sens sus-

pect, envié. Et c'est tellement injuste... Enfin, un homme comme mon ami Delamain qui ne travaille que pour son plaisir, qui a des loisirs immenses, a le droit d'être socialiste, ami du peuple, et de se faire acclamer s'il en a le désir. Et moi qui ne fais ce sale métier, au fond, que pour permettre à des ouvriers de continuer à travailler (car l'argent, vous savez combien ça m'est égal), je suis détesté... Ah ! non ! non ! J'ai horreur de ça, j'en ai assez... Je ne plaisante pas, vous savez... Je vais tout lâcher, secouer de mes épaules cette usine, ces briques, ces machines.

— Et moi, dit-elle, croyez-vous que je n'en aie pas assez? Je ne sais pas, Bernard, quelquefois j'ai l'impression que tout ceci est une immense folie. Pourquoi vivez-vous tous ainsi? Regardez votre grand-père, il sera mort dans quatre ans, dans cinq ans, mais qu'est-ce qu'il a connu, qu'est-ce qu'il a fait de sa vie? C'est un malheureux maniaque, c'est un fou, je vous assure, et Antoine aussi est fou, et vous, vous deviendrez fou. Mon petit Bacot est déjà sacrifié, je le sens bien. Et moi, je suis malheureuse.

— Vous? dit Bernard, croisant les bras et regardant sa belle-sœur. Mais pourquoi? Vous n'avez pas, vous, une usine arrêtée et des ouvriers en grève? Vous avez tout pour être heureuse ; vous avez de beaux enfants, une jolie maison, une vie facile.

— Vous êtes des gens extraordinaires, dit-elle (et sans doute ce « vous » désignait-il *les* Quesnay). Vous croyez qu'en donnant à une femme autant d'argent qu'elle en désire et un baiser sur le front de temps à autre, elle doit être heureuse. Ce n'est pas vrai. Votre grand'mère et votre mère...

— Je ne crois pas, Françoise, que notre grand'mère ait été très malheureuse. Notre mère, oui, parce qu'elle était Parisienne ; elle ne s'est jamais habituée à Pont-de-l'Eure.

— Votre grand'mère? Elle était enterrée vivante. Votre grand-père oubliait sa présence des soirées entières. Pendant la première année de mon mariage, sa vie m'épouvantait. Quand je m'ennuyais, elle s'étonnait : « Pourquoi ne travaillez-vous pas? me disait-elle ; de mon temps une jeune femme avait toujours un ouvrage. » En effet, c'est elle qui a fait tous les affreux stores de filet qui sont chez vous. Elle avait un salon qu'on n'ouvrait pas, parce que le soleil fait passer les rideaux. Elle ne sortait jamais ; elle n'avait pas vu Chartres et Dreux, qui sont à deux pas. Quand je lui disais : « Mais vous ne regrettez rien? Vous n'aviez pas envie de voir l'Italie, l'Égypte, enfin de vous amuser? » Elle me répondait : « La vie n'est pas faite pour s'amuser. J'ai aidé mon mari ; j'ai bien élevé nos enfants ; je ne me présenterai pas les mains vides devant Dieu. »

— Et vous ne trouvez pas ça très bien? dit Bernard assez fièrement.

— Très bien? Peut-être. Mais je ne comprends pas ; moi, je veux être heureuse.

— (Elles sont toutes semblables, pensa Bernard. Simone dirait les mêmes phrases). Mais vous ne croyez pas, Françoise, que cet appétit de bonheur des jeunes femmes de votre génération est plutôt une faiblesse, un signe de pauvreté intérieure?

— Vous êtes comme Antoine, dit-elle un peu irritée. Vous vous accordez le droit d'être mécontent et vous décrétez que pour les femmes tout est bien.

Derrière eux, le gravier craqua. Ils se retournèrent.

— Ah ! dit Françoise d'un air content, c'est le Pacha.

C'était le nom que les enfants Pascal-Bouchet donnaient à leur père, qu'ils aimaient beaucoup. Il les rejoignit, souriant, une énorme rose à la boutonnière.

— Quelle tête vous faites, tous les deux ! Qu'est-ce qui ne va pas, jeune Bernard?

— Que vous faut-il de plus, monsieur? dit Bernard.

— Quoi? Cette grève? Mais dans huit jours nous n'y penserons plus...

— Comment cela peut-il s'arranger? De part et d'autre on a juré...

— Juré? Où irait-on, mon ami, s'il fallait faire ce qu'on a juré?... Nous ne transigerons jamais? Cela veut dire : pas dans cinq minutes, pas aujourd'hui... Mais demain !... Tout s'arrange.

— Comment, monsieur?... Si c'est pour continuer avec nos ouvriers une sorte de lutte sourde, j'aime mieux me faire chauffeur de taxi... Moi, j'ai besoin d'être aimé.

— Un chef, dit M. Pascal, n'est ni aimé, ni détesté... Il est un chef, c'est-à-dire un responsable.

— Eh bien, disons si vous voulez que je n'ai plus envie d'être un chef.

— Fort heureusement on ne vous demande pas votre avis, dit M. Pascal en lui tapant sur l'épaule. Françoise, mon petit, où sont Bacot et Micheline? Moi, voyez-vous Bernard, je profite de la grève pour voir davantage mes petits-enfants...

XVII

Le lendemain matin, on téléphona à M. Pascal que le préfet demandait à le voir.

M. le préfet Caumont, grand artiste en administration, grand

expert en hommes, était prêt depuis plusieurs jours à offrir sa médiation ; mais, comme les évêques anglais guettent la baisse du baromètre avant d'ordonner des prières pour la pluie, il avait attendu, pour intervenir, que l'orage eût produit ses effets bienfaisants.

L'enthousiasme ne s'entretient que par le changement ; c'est ce qui rend le métier de meneur difficile. En temps de guerre les chefs de gouvernement ont, pour réchauffer le zèle des peuples, mille attractions passagères : entrée en scène de nouveaux alliés, petites attaques, notes diplomatiques. Renaudin, lui aussi, faisait de son mieux pour maintenir ses troupes sous pression. Mais il était souvent embarrassé. Au début, les cortèges et les chants suffisaient. *L'Internationale* plaisait ; puis on s'en était lassé. Faute de mieux, on en était venu à chanter : « Vivent les étudiants ! ma mère... » et, en désespoir de cause, *la Madelon*. Quelques jours de repos physique et de violence de langage avaient bien calmé les nerfs. L'éloquence véhémente des orateurs venus de Paris avait déplu aux masses tranquilles de Pont-de-l'Eure. Les ouvriers désiraient retrouver leur métier et les patrons leur bureau. Il ne fallait plus que sauver la face.

C'est à quoi M. le préfet de l'Eure était proprement admirable. Une longue expérience lui avait enseigné les effets salutaires d'une éloquence grave. Deux groupes en conflit et qui croyaient se haïr, placés par cet orateur inimitable en présence du fonds commun de l'humanité, devaient reconnaître qu'ils étaient hommes et que leurs nerfs étaient sensibles aux mêmes accents.

Ayant réuni autour d'une table en fer à cheval, à sa droite les patrons, à sa gauche, les ouvriers, il fit un bref discours du trône. « Simple administrateur, sans compétence technique, il se garderait bien d'aborder le fond de la question. S'il avait cru devoir intervenir, c'était dans l'intérêt des innocentes victimes d'un conflit d'intérêts également respectables ; des mères et des enfants *(Vif mouvement d'approbation ouvrière)* se trouveraient bientôt exposés aux affres de la faim... A un moment où notre pays, déjà si éprouvé par des pertes cruelles *(Vive approbation patronale)*, avait besoin de toutes les forces vives de la nation... il était certain que le respect de ces devoirs sacrés l'emporterait dans tous les esprits sur les impulsions de la violence. *(Vive approbation unanime)* ».

Cependant, la véritable question, celle des chauffeurs, restait à résoudre. Renaudin ayant dit : Quinze pour cent, ou rien, désirait battre en retraite, mais ne le pouvait pas. M. Pascal Bouchet ayant prononcé : *Quod dixi, dixi...* désirait accorder les quinze pour cent, mais ne savait comment le faire sans ridicule. C'est que ni l'un ni l'autre de ces meneurs d'hommes n'avaient l'habitude du parlementa-

risme. Pour M. le préfet Caumont, ce fut un jeu d'enfant. Ces salaires, que les uns voulaient obtenir, que les autres ne pouvaient consentir, il les accorda sans les accorder, il les refusa sans les refuser. Il les refusa sous le nom de salaires, il les accorda sous le nom de primes. Il les refusa sans blesser l'orgueil ouvrier ; il les accorda sans affaiblir l'autorité patronale. Il les refusa en louant la modération prolétarienne ; il les accorda en exaltant la bonne volonté bourgeoise.

Le projet voyagea bien quelques fois des patrons aux ouvriers, des ouvriers aux patrons, mais c'était comme le budget voyage de la Chambre au Sénat ; tout le monde sait dès le début de la cérémonie qu'après quelques minauderies de vieille pudique et offensée, la haute assemblée acceptera une « formule transactionnelle ».

M. le préfet, dans un petit discours final, félicita les industriels de leur initiative féconde et généreuse, les ouvriers de leur intelligente compréhension de leurs intérêts corporatifs.

Tout autour de la table, ce furent des embrassades, des serrements de main. Renaudin, tout souriant, serra la main de M. Pascal, en lui disant :

— Sans rancune.

— Soyons amis, Cinna, répondit M. Pascal.

Le lendemain, heureux de reprendre leur vie familière après ces vacances romanesques, les ouvriers rentrèrent joyeusement.

La paix était signée, ils revenaient la main tendue. Leur candeur désarma la rancune de Bernard. Il avait peine à croire que ces hommes fussent les mêmes qui, la veille, hurlaient devant l'usine morte. Il interrogea ceux qu'il avait tenus, jusqu'à la grève, pour des amis véritables, qui avaient conquis son estime, dont il avait cru mériter la confiance.

— Enfin, vous, Heurtematte, pourquoi nous avez-vous lâchés comme ça, le second jour? Vous nous connaissez assez pour savoir que nous ne sommes pas hommes à contraindre des enfants au travail, ou à risquer de faire sauter l'usine? Voyons?

— Moi, monsieur Bernard ! Mais je croyais rien de tout ça... Seulement, comme de juste, je voulais pas non plus être plus jeanfoutre que les camarades.

André Maurois.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES CONSÉQUENCES DE L'AFFAIRE DE MOSSOUL

L'AFFAIRE de Mossoul, qui vient d'être réglée tant mal que bien pour une période de temps x par la *Société des Nations*, est un épisode de ce progrès qui, depuis 1914, a transformé la part de propriété britannique dans les gisements mondiaux de pétrole de 2 pour 100 à plus de 50 pour 100. C'est également un épisode significatif dans l'histoire de l'impérialisme britannique aux Indes et sur le pourtour des Indes, sur les grandes routes mondiales de terre et de mer.

L'affaire était mal emmanchée de part et d'autre. L'Angleterre avait commis avec Feyçal et sans Feyçal, avec les Druses et sans les Druses, avec les Arabes et sans les Arabes, plusieurs fautes capitales. Cependant elle est, elle reste l'Angleterre, de même que la Turquie est et reste la Turquie. La décision de Genève n'a guère d'autre signification. En subordonnant l'attribution à l'Irak du vilayet de Mossoul, ou du moins de sa plus grande partie, la seule importante, la partie pétrolifère, à la condition que le mandat anglais soit porté à vingt-cinq ans, le Conseil de la *Société* montre, avec une sorte de candeur cynique et désarmante, combien peu la question de « justice », au sens quarantehuitard, socialiste et moliéresque du mot, lui importe ; mais, par contre, quelle valeur il attache à cette bonne vieille question de force.

Jusqu'au dernier moment on crut, ou feignit de croire, à une victoire possible des gens d'Angora, et, encore maintenant, on se plaît à

fignoler des refus et des complications possibles. En réalité, on ne sait rien. La Turquie elle-même était si peu sûre de son affaire qu'elle refusa absolument de reconnaître arbitre et juridiction, dans l'espoir d'en imposer à ses juges par ce maintien ostentatoire et désespéré d'une porte de sortie à son « droit » outragé. Faire la guerre à l'Irak, à la Grande-Bretagne et à ces messieurs de Genève est une solution radicale, il est vrai, mais peu tentante. La Turquie, si invulnérable qu'elle tâche de se rendre, demeure exposée, du côté de Smyrne, de Constantinople, voire sur sa frontière persane, depuis la chute de la dynastie Kadjiar (d'origine ottomane), à des mesures fort gênantes de coercition.

Comme tout ce qui se passe en ce moment, comme le traité de Locarno, la décision de Mossoul est le principe de démêlés futurs, dont on ne saurait prévoir les détours. On aurait d'ailleurs tort de croire qu'en Angleterre même il y ait unanimité de satisfaction. Le mandat irakien n'a pas que des partisans. A deux ou trois reprises depuis deux ans, on a même pu croire que ces adversaires d'une politique d'intervention permanente et trop accusée, dans le Middle East, l'emporteraient, au moins à la Chambre et dans la Maison des Lords. Sous leur pression il a fallu réduire l'appui militaire consenti au royaume équivoque du sultan Feyçal, qui eut jadis un père et plusieurs frères rois, déjà dépossédés à l'exception du plus modeste, Abdallah, qui préside aux destins de la Transjordanie. Actuellement l'Irak ne coûte plus au contribuable britannique que deux millions de livres par an, bagatelle, assure le *Times*. fardeau appréciable, rétorquent les *Daily News*.

Tant d'arguments, la plupart invérifiables et informes, doivent entrer dans la décision de l'Anglais moyen ! Pétrole à part, que doit-on attendre de l'occupation, plus ou moins déguisée, plus ou moins coûteuse de la Mésopotamie? Est-il vrai que ces vieilles terres sont devenues, faute de soins, irrémédiablement stériles, ou bien faut-il admettre qu'avec un système scientifique d'irrigations on puisse, en quelques années, leur redonner leur fécondité d'antan? Qui pourrait le dire?

Ce n'est pas tout. Quel fond peut-on faire sur l'Irak et ses habitants? Ont-ils de la consistance, seulement? Mœurs et ressources, n'y a-t-il pas à craindre que tout cela ne soit qu'un assemblage mal venu, désavoué d'avance par l'histoire et la politique? Si, dans vingt-cinq ans, le mandat doit prendre fin, n'est-il pas à craindre que l'Irak ne retombe naturellement sous l'influence turque? Alors, à quoi bon s'aliéner aujourd'hui les gens d'Angora?

Troublants scrupules, vision peu rassurante. Les partisans d'une

action intense et continue en Irak objectent que le mandat aura beau prendre fin, les relations iraco-anglaises devront obéir à une intimité particulière, dont la formule est à trouver. Hélas ! rétorquent les adversaires du mandat, l'Égypte indépendante nous offre le spectacle des difficultés qui nous attendent. Sans compter que, pour s'assurer la passivité apparente et momentanée de la Turquie, il faudra vraisemblablement financer une fois de plus. Or, le contribuable britannique finance beaucoup pour des avantages très passagers. Il doit faire les frais de la paix entre l'Irlande du Nord et l'Islam du Sud, entre les ouvriers mineurs et leurs patrons, entre le mark et la livre, entre la livre et le dollar, entre tout ce qui pourrait troubler un peu violemment l'aquarium de la *Société des Nations* et de cette autre *Société des Nations* qu'est l'Empire britannique.

La décision de Genève est grosse de risques lointains. Elle stipule en effet que le mandat prolongé devra s'exercer dans les mêmes conditions que le mandat de quatre ans, tel que le définit le traité d'alliance entre la Grande-Bretagne et l'Irak. Or, ce traité comporte un article 7 qui oblige l'Angleterre à fournir aux forces armées de l'Irak une aide d'autant plus inquiétante qu'elle demeure vaste et indéterminée, étant soumise d'avance à des revisions prévues. Si l'atmosphère orientale se couvre de nuages, jusqu'où cette élasticité d'engagements ne conduira-t-elle pas l'Angleterre, *volentem nolentem?* Les inspirateurs industriels et radicalisants du *Manchester Guardian* paraissent fort sensibles à ce risque. Les conservateurs du *Sunday Times* eux-mêmes ne sont pas loin de faire chorus : « Quelles chances y a-t-il de faire de la Mésopotamie une nation? se demande l'un d'eux. Si elle n'y réussissait pas, quelle chance y aurait-il pour que toute notre bonne œuvre ne fût pas détruite? Ce qui nous inquiète, ce n'est ni le passé, ni le présent de la Mésopotamie, c'est son avenir. »

Tant qu'un *modus vivendi* n'aura pas été élaboré à Londres et à Bagdad, tant que les « Parlements » des deux pays respectifs — un Parlement de Mésopotamie, quel jargon ! — ne se seront pas prononcés (on espère à Londres que la décision sera prompte et que le Conseil de la *Société des Nations* pourra en délibérer en mars prochain) le *statu quo* actuel, plein d'embûches et de sous-entendus, subsistera.

Présentement la frontière litigieuse est remise à la garde d'une mission internationale, dite mission Laidoner, du nom de son chef, un général esthonien, qui ne manque pas de prestige. C'est lui qui, en 1923, déjoua le complot qui devait faire passer l'Esthonie dans l'Union des Républiques soviétiques. Sans perdre une seconde, le général, ancien major de l'armée russe, se proclama dictateur, fit

pendre préventivement une vingtaine de communistes et en fit boucler une centaine d'autres. La conjuration avorta. C'est à cet homme de bien qu'on fit appel au cours de l'été dernier pour enquêter à Mossoul sur les massacres et déportations de chrétiens. C'est lui qui reste chargé du maintien de l'ordre en attendant que la gendarmerie de l'Irak ait un mandat régulier pour le suppléer dans cette besogne. Cette mission légalitaire, confiée à un gaillard de cette trempe, avec son mélange de jurisme et de réalisme, est bien une des caractéristiques les plus bizarres de l'Europe de 1926, partagée entre le rêve et la collision.

Pendant ce temps, la Turquie mutilée réagit à sa manière : elle symbolise et elle se prépare. Le traité de paix, conclu entre Moscou et Angora, au lendemain de Genève et de Locarno, est bien cela : une guerre d'attente et une manifestation théâtrale. Dans quels termes exacts la Russie et l'Allemagne sont-elles? J'imagine qu'on ne le sait pas plus à Berlin qu'à Londres, à Paris qu'à Moscou. Le terrain mouvant des « possibilités » continue à développer autour d'elles ses plaines stériles et son atmosphère pleine de mirages. Est-il vrai que l'Angleterre électorale et l'Allemagne diplomatique aient définitivement tourné le dos, comme on le prétend, à l'Union des Soviets? Oui et non.

Évidemment l'admission de l'Allemagne dans la *Société des Nations* inaugure un état de choses d'où peut sortir à la longue, moyennant un nombre indéfini de possiblités nouvelles (dont l'abaissement français ferait volontiers partie) ce qu'on peut appeler le recollement occidental. Évidemment il n'est pas impossible que ce bloc éventuel soit hostile au bolchevisme. Ni en France, ni même en Allemagne, ni surtout en Angleterre les éléments d'une pareille politique ne font défaut. Mais il ne faut pas trop se hâter dans ces pronostics. L'Allemagne, en dépit de Genève et de Locarno, a réussi à maintenir intacte son alliance moscovite. Hier encore le long séjour de M. Tchitchérine (le doyen des ministres des Affaires étrangères du monde entier, ce qui prouve qu'un système basé sur la force pure, candide, a au moins le mérite de la stabilité et de la continuité) à Berlin, témoignait d'un renouveau d'activité de « l'esprit de Rapallo ». On a beaucoup épilogué sur les vœux de nouvel an échangés entre Hindenburg, un autre doyen, et Tchitchérine. Indications vagues, je le veux bien, que tout cela, mais hostiles à une interprétation trop occidentale de la politique allemande.

Ce qui paraît sûr, en tout cas, c'est que l'asiatisme turc va être renforcé par l'attribution de Mossoul. Le traité de Paris, dont il ne faut, en l'absence de texte certain et complet, retenir que la signi-

fication la plus générale, prouve que les hommes de Moscou ne perdent pas de vue leur dessein de révolution asiatique. L'intervention japonaise en faveur de Tchang-So-Lin peut retarder leurs affaires en Chine. L'accession du Sirdar Sijah au trône de Perse peut dérouter leurs projets. Ils n'en continuent pas moins à resserrer les écrous de leur immense machine infernale partout où ils le peuvent. La Turquie, avec laquelle ils viennent de perfectionner leurs accords d'antan, ne leur avait pourtant pas ménagé, depuis deux ou trois ans, ni les affronts, ni les infidélités. L'ambassade de Turquie à Angora était devenue un antre de pestiférés, où il suffisait de mettre les pieds pour devenir aussitôt suspect. L'ambassadeur soviétique lui-même était placé, autant dire, sous la surveillance de la haute police ottomane. Avec un oubli plus qu'évangélique des injures, les bolchevistes ont négligé ces souvenirs pour tirer le maximum de la rancune turque à propos de Mossoul.

Placée entre les deux plateaux de la balance, attentive au nouveau poids qui garnit le plateau des puissances orientales, l'Allemagne est affectée directement par les contre-coups de la décision de Genève. Qui sait si elle ne va pas profiter de sa prochaine admission pour insister en faveur d'un élargissement du cadre genevois actuel? L'eau deviendrait plus trouble et la pêche plus fructueuse, si aux vieilles puissances, bénéficiaires de la victoire, s'adjoignaient peu à peu les victimes, Allemagne, Russie, Turquie, tout cela sans préjudice d'accords précis, comme ceux qu'a probablement ébauchés Tchitchérine à Berlin durant son entrevue avec le général von Seeckt, et de chantages accentués, comme celui où veut tendre le traité de Paris, hypocritement dit de neutralité.

Certains indices nous donnent à penser qu'en Allemagne, pays où les hypothèses ont la gravité des mastodontes et la pesanteur des montagnes, on s'équipe intellectuellement et diplomatiquement, en fonction d'une hypothétique guerre anglo-russe imminente, dont l'Asie serait l'enjeu.

C'est là un fait de la plus haute gravité. Pour que la guerre éclate, il suffit de la croire possible et de s'ingénier en conséquence. C'est exactement ce qui a l'air de se passer en Allemagne et rien n'est moins rassurant à enregistrer.

René Johannet.

La zone dangereuse du Pacifique et de l'Extrême-Orient [1].

Il y a quelque temps, un incident s'est produit à Shangaï, causé par l'assassinat d'un ouvrier chinois dans une fabrique japonaise; le 30 mai dernier, les étudiants et les ouvriers de la région ont fait une manifestation pour protester contre l'attitude des patrons. Au lieu de calmer les esprits des manifestants pacifiques, la police anglaise de la concession internationale a, imprudemment, tiré sur eux. Ce fut la cause immédiate de l'indignation nationale qui a engendré de la part des Chinois des manifestations et des grèves. Dès lors, de tristes événements se succédèrent; le cabinet de Tokio fut sur le point d'envoyer une escadre en Chine; les communistes de Moscou se servirent de ce mouvement national comme d'une arme contre le capitalisme anglo-saxon; Zinovieff, président de la IIIe Internationale, y vit le triomphe de l'Union des Républiques socialistes soviétiques et le point de départ de la révolution mondiale. Aussitôt le *Foreign Office* s'est inquiété; la Maison Blanche et le quai d'Orsay ne sont pas restés non plus indifférents.

Comment un petit incident survenu dans une fabrique japonaise à Shangaï a-t-il pu causer une pareille inquiétude? Il faut remonter un peu loin pour y voir clair.

Aux guerres sino-japonaise et nippono-russe, qui procurèrent au Japon un butin fabuleux, succédèrent le renouvellement de l'alliance anglo-japonaise et la conclusion d'accords avec les États-Unis, la France et la Russie. L'Empire du Soleil Levant vit alors son prestige s'accroître d'une manière prodigieuse, car on le considéra comme le vrai maître de l'Extrême-Orient; il commença à ce moment sa politique de conquête continentale et d'hégémonie du Pacifique, et chercha à construire un second Empire de Gengis-Khan. Mais le monde du vingtième siècle est bien différent de celui du treizième. L'impérialisme japonais s'est heurté d'abord à une Chine de quatre cent quarante millions d'habitants en pleine évolution; ensuite à la politique d'équilibre et de paix des puissances occidentales. Alors il chercha alliance à la cour de Saint-Pétersbourg. Pendant la guerre européenne l'empire oriental, au nom de l'alliance anglo-japonaise, prit aussitôt Kiao-Tchéou et quelques îles allemandes dans le grand Océan. Le 18 janvier 1915, profitant de sa possession de Shangton

(1) Nous devons cette étude à un diplomate chinois, M. Joung-Dekien, secrétaire de la légation de Chine à Madrid. Elle contient des vues nouvelles et qui nous ont paru propres à intéresser le public français sur la situation troublée de l'Extrême-Orient.

et de la guerre mondiale, le gouvernement de Tokio présenta à celui de Pékin vingt et une demandes dans le but de conquérir le Shangton, la Mandchourie méridionale et la Mongolie Intérieure. Le gouvernement de Pékin ne les accepta que devant une menace de guerre de Tokio. Pour prévenir l'intervention éventuelle des puissances occidentales, le gouvernement de Tokio conclut le 3 juillet 1916 une alliance secrète avec Nicolas II, tout en maintenant ses positions privilégiées et partagea avec la Russie tsariste droits et intérêts en Chine. Tout cela a bouleversé de fond en comble l'équilibre du pouvoir et la politique de la porte ouverte en Extrême-Orient. Sans l'intervention du président Wilson, sans la chute du tsarisme et sans la conférence de Washington et la bienveillance de Londres, les clés de Pékin seraient déjà aux mains des Nippons qui, non seulement auraient provoqué ainsi une guerre sanglante entre les deux nations asiatiques, mais de plus, auraient ruiné les intérêts des autres puissances, en les entraînant dans une seconde guerre universelle.

Après l'armistice de 1918, les perspectives étaient les suivantes pour les deux grandes puissances anglo-saxonnes ; le Japon révélait peu à peu un gigantesque plan de conquêtes en Asie orientale ; d'autre part, son armée et sa flotte, sa situation géographique privilégiée ôtaient à quiconque l'envie de se mesurer avec lui. Aussi l'Angleterre et l'Amérique ont-elles recherché, par une politique d'entente, l'équilibre de ce morceau de l'Asie et du grand Océan. La conférence de Washington fut le fruit de cette politique ; on y conclut : 1° un traité fixant la proportion des navires de combat entre l'Angleterre, les États-Unis et le Japon, à 5-5-3 ; 2° un accord entre les quatre puissances du Pacifique remplaçant la gênante alliance anglo-japonaise. Grâce à cette entente anglo-américaine et sous la pression de l'opinion mondiale et de la menace rouge, l'Empire du Soleil Levant a été obligé d'évacuer la Sibérie qu'il avait occupée militairement sous le prétexte d'une intervention alliée contre la révolution bolcheviste. S'il a renoncé à cette conquête, il n'en cesse pas moins de provoquer des troubles en Chine qui lui donnent, de temps en temps, prétexte à intervenir ; d'autre part, il continue fiévreusement la construction de sa flotte avec la ferme volonté de préparer la guerre contre les deux puissances anglo-saxonnes réunies, qui sont maintenant l'unique obstacle à son ambition ; tout de même l'Allemagne, avant 1914, se préparait-elle contre la Triple Entente.

Il ne faut pas oublier que le Japon ne craint rien de la flotte américaine ; lorsque, à la cinquième assemblée de Genève, le premier délégué, M. Adatci, déclara que les accords intervenus fixaient la proportion des navires de combat entre la Grande-Bretagne, les États-Unis et le Japon à 5-5-3, il annonçait ainsi que les marines américaines et nipponnes étaient désormais dans l'impossibilité de mener, l'une contre l'autre, une guerre offensive victorieuse. Depuis que le nouveau rapport de 5-5-3 est en vigueur, la marine japo-

naise n'est plus en mesure de traverser le Pacifique et de se livrer à une action offensive ; mais, d'autre part, elle est en mesure de résister à une flotte américaine se rendant dans les eaux d'Extrême-Orient. On peut en conclure que la flotte japonaise ne peut actuellement transporter son armée aux États-Unis ni bombarder efficacement la côte américaine ; elle peut au plus s'emparer des îles Hawaï avec le concours de la population nipponne, détruire le canal de Panama par des bombes bien placées et amener quelques surprises du côté du Mexique ; en revanche, la flotte américaine seule ne pourrait protéger les Philippines et les intérêts des États-Unis en Extrême-Orient qu'avec le concours de la flotte anglaise.

De plus, si le Japon installait à l'est un réseau de mines sous-marines de la côte orientale du Nippon aux îles Bonin et Mariannes, et du nord au sud de la côte du continent asiatique à l'ouest, et fortifiait ce réseau par un barrage de sous-marins, de destroyers et d'hydro-avions, il serait inexpugnable. L'armée japonaise disposerait alors de toutes les ressources de l'Asie contre les deux puissances anglo-saxonnes, dont les marines unies resteraient impuissantes. C'est le péril dont nous menacent les impérialistes nippons (qu'il ne faut pas confondre avec le peuple japonais, qui n'est pas impérialiste) en Asie et au Pacifique. Il est prouvé que le Japon se livre activement à la construction de destroyers et de sous-marins, comme le montre la statistique suivante des flottes mondiales au 1er février 1925 :

Flottes actuelles des trois grandes puissances navales.

CLASSE	EMPIRE BRITANNIQUE	ÉTATS-UNIS	JAPON
Navires de combat	18	18	6
Croiseurs de combat.....	4	»	4
Croiseurs	49	31	28
Destroyers	189	309	101
Sous-marins.............	63	118	51

Flottes des trois grandes puissances navales en construction et en projet.

CLASSE	EMPIRE BRITANNIQUE	ÉTATS-UNIS	JAPON
Navires de combat	2	»	»
Croiseurs de combat.....	8	»	»
Croiseurs	8	9	11
Destroyers	2	12	23
Sous-marins.............	4	15	28

Devant le danger que crée la soif d'hégémonie et de conquête des ambitieux du Soleil Levant, l'Angleterre se trouve dans la nécessité

de construire une base navale de premier ordre à Singapour qui puisse couvrir l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Inde contre une attaque éventuelle de l'Orient ; et les États-Unis se voient forcés de concentrer leurs forces navales dans le canal de Panama et aux îles Hawaï, qui sont les avant-gardes de leur côte occidentale.

Ces mesures, qui ne sont qu'une riposte de la part des Anglo-Américains, ont déjà provoqué de violentes attaques dans la presse nipponne. Est-il besoin de dire que l'amitié de la Chine est un facteur capital dans la lutte éventuelle de ces trois grandes puissances navales? Avant la conférence du désarmement naval, il existait déjà une forte rivalité entre l'Empire britannique et le Japon. Après la signature de la loi d'immigration du 26 mai 1924, que précipita une démarche arrogante de l'ambassadeur à Washington, le Japon présenta le 31 du même mois une protestation énergique qui en réclamait l'abolition. Toute la presse de l'empire a considéré cette note comme une menace de guerre dont le tremblement de terre de 1923 a pu seul retarder la réalisation. Dans ces conditions la guerre du Pacifique deviendrait inévitable ; c'est pourquoi les dirigeants de Tokio semblent adopter une nouvelle politique. La presse japonaise réclame l'expulsion des missionnaires américains, l'application d'une loi analogue aux Américains, le boycottage de leurs marchandises ; elle vise surtout à une entente avec les Soviets et un rapprochement avec la Chine, tandis que les politiciens influents commencent à faire une active propagande panasiatique dont Shanghaï est le centre d'organisation. Le traité russo-japonais signé à Pékin le 20 janvier 1925, dont les négociations avaient commencé le 22 septembre dernier et avaient demandé soixante-dix-sept réunions, ne signifie rien d'autre qu'une nouvelle orientation de la politique nipponne ; son préambule proclame le désir des deux parties contractantes d'affermir les relations de bon voisinage et leur collaboration économique ; l'article 4, paragraphe 3, prévoit le traitement réciproque de la nation la plus favorisée ; l'article V du traité et l'article IV du protocole (*a*) constituent déjà une entente. L'échange d'ambassadeurs entre la Chine et le Japon améliore en même temps les relations des deux voisins. La nouvelle politique du gouvernement du Mikado est donc facile à déchiffrer. Il se pourrait que l'initiative de la révision des traités inégaux fût prise par nos amis orientaux, et suivie d'une politique de rapprochement et de franche amitié entre ces deux grandes nations asiatiques avec pacte de non-agression et de garantie mutuelles ; la sympathie du peuple chinois pour son frère oriental serait aussi sincère que celle qu'il a maintenant pour les peuples américain et russe. L'entente cordiale entre Pékin et Tokio ne serait pas impossible. Une entente entre la République chinoise et les Soviets, serait également naturelle puisqu'il existe déjà un fort courant de sympathie réciproque, depuis l'annulation de tous les traités conclus du temps des tsars. Quant à l'alliance

russo-japonaise, elle serait plus probable encore malgré la politique diamétralement opposée des deux gouvernements, parce que les Anglo-Américains sont leur ennemi commun et que pour nuire aux intérêts de ce dernier, Moscou et Tokio tomberaient facilement d'accord. Avec les ressources de leur ami asiatique, les deux futurs alliés atteindraient sans doute leur idéal : hégémonie du Pacifique et bolchevisation des peuples opprimés en Asie. Cependant la Chine ne saurait jamais prendre part, de concert avec ses voisins, à une action hostile contre ses amis américains, ni contre aucun autre pays européen. Peut-être même serait-elle satisfaite d'avoir par sa neutralité une position parfaitement égale entre les trois grandes puissances orientales, au cas où elle désespérerait du concours bienveillant des États-Unis, à qui elle est profondément liée de corps et d'âme, et de l'Angleterre, son amie traditionnelle. Car sans appui suffisant de ses amis occidentaux, les Chinois seraient obligés de chercher ailleurs leur salut. Quant aux Japonais, ils sont convaincus qu'ils ne peuvent se brouiller avec tous leurs voisins et que la guerre sino-japonaise, si par malheur elle éclatait, deviendrait, malgré les succès des premiers moments, une guérilla perpétuelle des plus ruineuses qui les obligerait enfin à s'incliner devant les puissances anglo-saxonnes ou à se bolcheviser ; aussi doivent-ils rechercher l'amitié de Pékin et de Moscou s'ils continuent à lutter contre les marines anglo-américaine pour la suprématie ; il semble d'ailleurs qu'ils tendent à adopter une politique d'entente continentale qui leur donne plus d'avantages économiques que celle de rapprochement avec les Anglo-Saxons, qu'ils considèrent depuis longtemps comme des adversaires irréconciliables.

Tandis que le plan d'intervention des alliés subissait une défaite complète en Russie bolcheviste, le Comité central de Moscou fit une vive propagande communiste dans les pays étrangers et envoya des délégués aux capitales européennes. Mais en face de l'échec du mouvement spartakiste allemand, de l'assassinat de Liebknecht et de Rosa Luxembourg en 1919, de la chute de Bela Kun en Hongrie dans la même année ainsi que la défaite de l'armée rouge contre la Pologne en 1920, les dirigeants de Moscou, convaincus que le temps n'était pas encore venu de convertir l'Europe au bolchevisme et qu'ils rencontreraient toujours en Occident une barrière infranchissable, ont amorcé des négociations pour reprendre les relations diplomatiques avec Londres, Rome, Paris ; à ce point de vue l'accord de Rapallo a marqué pour eux un grand succès diplomatique. En même temps ils ont porté en Asie leur offensive politique, mais s'y sont heurtés au même adversaire, l'Angleterre. L'habileté des bolcheviks est d'avoir porté la bataille là où l'Angleterre est le plus vulnérable, dans les colonies ; ils ont visé le talon d'Achille de l'Empire britannique. Chaque succès de Moscou obtenu en Turquie, en Perse, en Afghanistan, aux Indes et dans les pays d'Extrême-

Orient, a effrayé le cabinet de Londres et provoqué des cris d'alarme dans la presse anglaise, car un triomphe communiste en Asie signifierait à bref délai l'écroulement de l'Empire. C'est le but visé par les agitateurs moscovites : sans la destruction de l'Angleterre, la révolution mondiale est impossible. Aussi la lutte entre les Russes et les Anglais en Asie est-elle beaucoup plus acharnée qu'au temps des tsars. Si l'Union des républiques socialistes soviétiques cherche l'entente régionale entre Pékin et Moscou, elle pense encore plus à une alliance russo-japonaise. Car l'une et l'autre nuiront finalement aux intérêts britanniques. Il y a trop de questions de vie ou de mort pour les Anglais dans le sombre avenir de l'Asie pour qu'ils soient disposés à disputer à leurs amis chinois quelques avantages insignifiants qui leur causeraient un jour des torts irréparables.

Ce sont donc deux luttes gigantesques en Asie et au Pacifique qui sont engagées ; l'une entre le Japon et les puissances anglo-américaine et l'autre entre la Russie et l'Empire britannique. L'attitude de la France aura une grande influence dans la balance internationale du Pacifique et de l'Asie puisqu'elle a une base solide en Indo-Chine et qu'elle a de nouveau gagné la sympathie générale de la République du Milieu par l'accord sino-français du 12 avril 1925 ; mais toute son action dépendra de la situation européenne et de l'entente cordiale anglo-française, qu'elle le veuille ou non. D'autre part, la Chine est un État tampon naturel et une force de résistance ; elle jouera dans le double conflit le même rôle qu'ont joué la Belgique et la France pendant la dernière guerre. Pour les intérêts des pays occidentaux, notamment de l'Angleterre, de la France et des États-Unis, l'amitié chinoise est la meilleure des digues contre le flot bolcheviste en Orient, comme l'est, en Occident, l'amitié de tous les peuples limitrophes de la Russie. Il faut, d'un côté, empêcher sagement que le Japon ne devienne le maître absolu de l'Asie et du Pacifique, ce qui détruirait à la fois les intérêts de la Chine et ceux des puissances occidentales ; il faut, de l'autre, que celles-ci fortifient celle-là et la considèrent comme une puissance égale et amie, afin qu'elle soit leur plus solide appui dans le continent asiatique. Dans la bataille, la Chine est toujours l'avant-garde des puissances européennes et américaine. Faites qu'elle soit bien armée et elle accomplira son rôle de civilisation et de paix.

JOUNG-DEKIEN.

LES LETTRES

ANDRÉ BEAUNIER

MORT encore jeune, André Beaunier n'en laisse pas moins de fort nombreux livres : de la critique, des essais, des portraits historiques, littéraires, sentimentaux et moraux ; singulièrement sur Chateaubriand, sur Mme de Lafayette, sur Joubert. Ces deux derniers personnages, il les aimait beaucoup : il s'arrêtait à leurs dispositions romanesques ou à la tournure morale et modérée de leur esprit. Beaucoup plus que la critique de leurs œuvres, qu'il savait cependant caractériser de traits intelligents et fins, il entendait peindre leur personne dans ce qu'elle eut de tendre, de charmant, de nonchalant ou de vif. Il excellait ainsi à « romancer » une figure historique et à donner au récit qu'il en faisait tout l'attrait d'un roman qui serait plein de péripéties morales et sentimentales. Il écrivit une *Sidonia ou le malheur d'être jolie*, au moyen de documents vrais, sur des personnages vrais et qui est dans ce sens un modèle, tout en étant un monument admirable de style ; voilà une manière de chef-d'œuvre. *Sidonia* se tient aux confins de la biographie romanesque quoique historique et du roman proprement dit. Beaunier, hors cela, a composé une quinzaine de romans.

Les sept ou huit romans qu'il avait publiés depuis la fin de la guerre sont d'une telle nouveauté, d'une telle fraîcheur, ils sont tellement séduisants que si ce fût un débutant qui les eût donnés, les amateurs de nouveautés les eussent dû reconnaître pour des œuvres capitales, pour les marques d'une floraison toute nouvelle de la pure litté-

rature. Mais on fait moins attention à un écrivain qui donne des œuvres surprenantes, si son nom n'est pas tout frais. Il eût fallu cependant reprendre tous les ouvrages de Beaunier et y découvrir des vertus pareilles ou semblables à celles qui s'épanouissaient coup sur coup, dans une sorte de hâte de production, avec toutefois une tranquillité soignée du travail.

Picrate et Siméon, *le Roi Tobol*, *la Fille de Polichinelle* datent de quinze et de vingt ans ; ils sont de la même veine que *l'Amour et le Secret*, que *Suzanne et le Plaisir*, que *la Folle jeune fille*, que *l'Assassinée*, qu'une *Ame de femme*, que *les Folies amoureuses* qui sont de ces dernières années.

Une fois cependant, André Beaunier voulut hausser son romanesque à une sorte de thèse et il écrivit *l'Homme qui a perdu son moi*. C'est un livre qui ne manque pas de saveur, ni d'une certaine séduction de puissance. Toutefois la thèse, qui porte sur le scientisme, ne s'exprime pas avec pédanterie et l'on peut voir qu'elle se déroule à la façon d'une comédie psychologique et balancée, dont voici le jeu : lorsque la science de Michel, qui est le principal personnage et un savant assez entiché de sa mission, lorsque cette science est en quelque manière inhumaine, tout se brouille entre Michel et les autres hommes ; quand cette science se fait humaine, tout va le plus aisément du monde.

Je viens d'employer le mot de comédie à propos d'un roman. C'est qu'en effet l'on pourrait dire des romans d'André Beaunier qu'ils sont des comédies du sentiment et que leur propos est de montrer le retournement de ces sentiments. En outre, et si l'on se tient à l'extérieur, il est surprenant à quel point ces romans sont construits ou vus comme des comédies ou de petits drames. C'est ainsi qu'ils sont composés. Voici, par exemple, *la Fille de Polichinelle :* les trois actes en sont tout prêts, les décors sont dressés, l'action et les tableaux sont aménagés ainsi qu'il le faudrait au théâtre ; je vois même l'acte qui commence par une brillante réception et qui est tout entrecoupé de dialogues particuliers, tandis qu'un artifice a fait momentanément vider le salon que figure la scène ; on sait si un tel acte est usité par les dramatistes adroits : il n'y aurait ici qu'à le prendre où il est. En vérité, il n'y aurait qu'à mettre ses dialogues, sans adaptation aucune de l'économie de l'œuvre. Est-ce un défaut qu'un écrivain voie et imagine ainsi en dramatique et qu'il préfère faire un roman plutôt qu'une comédie? On le dit et en principe, je l'avoue. Et quelle féerie narquoise et pour grandes personnes serait, si on le voulait, *le Roi Tobol!* Le sujet serait même peut-être mieux au théâtre que dans le livre ; du moins

il ferait une pièce neuve, et qui pourrait briller par ses atours ; dans le roman il brille moins où la longueur de la satire n'est pas soutenue par le mouvement qui apparaîtrait facilement si la chose était jouée.

Ces dispositions qui font que les romans de Beaunier rappellent l'art du théâtre dénoncent, en partie, l'idée qu'André Beaunier se faisait des hommes mêmes. A dire le vrai, il les tenait un peu pour des pantins, autant dire des fantoches. Il ne l'avouait pas absolument et si on lui disait que pour lui, la femme était seulement un joli animal de luxe, il se fâchait. Je veux bien que l'on force assez et malgré soi, le sentiment de Beaunier pour les hommes et surtout pour les femmes, à cause précisément de la légèreté ou de la grâce qu'il s'efforçait de laisser à ses récits et qu'il marquait encore plus sensiblement dans les circonstances dramatiques. Beaunier savait fort bien et mieux que quiconque, que, dans la vie, il y a du laid et du pénible, mais il pensait que l'art doit justement voiler cela.

Il est assez curieux de constater que par la fragilité voulue de ses procédés, ou par leur gracilité, Beaunier donnait parfois une impression autre que celle qu'il cherchait, ou même contraire. C'est ainsi que s'il n'est pas ici de mon propos de montrer en quoi le style de cet écrivain était plein d'une saveur malicieuse et méritait d'être loué pour sa perfection, il faut cependant que je fasse remarquer que là encore, Beaunier cherchait la légèreté. Je veux dire qu'il écrivait de petites phrases, courtes, acérées, parfois sèches qui donnent à une page de sa prose une allure sautillante. Je dois remarquer qu'en principe ce style-là était particulièrement bon puisqu'il accompagnait parfaitement la démarche du récit qui avait aussi ces qualités-là. Il y a dans ce style un grand souci d'être seulement littéraire et de ne demander aucune ressource aux vains emprunts que l'on peut faire aux autres arts, de la couleur, de la plastique ou du son : la littérature, pensait Beaunier, doit être sans couleur et sans mélodie ; c'est-à-dire qu'elle doit simplement être raison et sentiments. Voyez cet exemple qui montre bien que la phrase d'André Beaunier n'avait d'autre intention que de suivre la pensée que le roman prêtait aux personnages, cet exemple qui ramasse en quelques mots tout le jeu d'une réflexion : « Elle partira sans retard pour Monte-Carlo. Seule? Mais oui. » C'est dans *la Folle jeune fille;* Sabine se décide tout de suite à ceci : elle partira sans retard, cela n'est pas à discuter ; elle réfléchit cependant : seule? Oui, elle s'y résout après une courte délibération intérieure qui nous est signifiée toute vive et en dévoilant, semble-t-il, ce petit mécanisme de pensée.

Cette petite phrase caractéristique nous montre le jeu même de

l'analyse, chez André Beaunier. Cette analyse est d'une minutie extrême et qu'elle se sauve d'être morte par l'artifice charmant du style et par le goût même que l'auteur avait pour la vie, pour le petit être vivant.

C'est ainsi qu'André Beaunier suit lentement une anecdote, la vide devant son lecteur de toutes ses péripéties et lui laisse en définitive un enseignement véridique sur le mécanisme des passions humaines. Ses romans ont une constante intention de peindre des portraits moraux. Et ils rattachent toujours leur peinture réelle à quelque idée qui tient au cœur de l'auteur. Cette idée, c'est généralement une philosophie toute naturelle, une indulgence toujours souriante, un dédain persistant pour l'idéologie, une horreur pour les directions systématiques. André Beaunier avait toutes les qualités de l'esprit français : il excellait à ramener au clair des choses mêmes qui pourraient être embrouillées ou obscures.

Maxime Revon.

Les Livres nouveaux.

C'est *Raboliot*, braconnier de Sologne, que l'Académie Goncourt vient de couronner. Le voilà à l'honneur, ce hors-la-loi, que les gendarmes traquaient dans les bois sans lune, pendant qu'il écoutait la brise frôlant les feuillages, et humait les odeurs des mousses et des champignons écrasés ! Mais, derrière lui, les Neuf ont aperçu d'autres silhouettes qui leur ont fait aimer Raboliot, malgré ses erreurs : Rémi des Rauches, se glissant, le long de la Loire, entre les herbes aiguës, tendant les filets, où viennent se débattre rudement les saumons argentés, renforçant, à grande suée, les levées de terre qui fondent sous la pression des eaux débordées. Ils se sont souvenus aussi d'un soldat qui, pendant les nuits de guerre, rêvait et écrivait, sous Verdun, au seuil de sa guitoune, tout frémissant d'horreur, de pitié et de courage.

Raboliot est le dixième ouvrage publié par Maurice Genevoix. C'est, avec Rémi et les trois livres de souvenirs de guerre, ce qu'il nous a donné de meilleur. Il y a campé un homme, au centre d'un pays. L'homme, Raboliot, jeune, robuste, amoureux des arbres, des buissons dans lesquels on fait le guet, de la fraîcheur nocturne où l'on renifle les fumets subtils du gibier, est une espèce de sylvain. Ses ancêtres ont été les maîtres de la forêt ; il a hérité d'eux le flair, et les secrets, grâce auxquels on s'empare des bêtes à poil, dont la patte s'arrête dans la boucle des collets, et les bêtes de l'air, qu'un rayon de lanterne surprend endormies sur une branche. Il est intelligent ; mais il n'a jamais compris que les bois et les étangs aient un proprié-

taire, et qu'un enfant du pays n'ait pas le droit d'y chasser et d'y pêcher à l'aise. Raboliot est né pour lutter contre la loi ; d'autant que la lutte est pittoresque, pleine de surprises, amusante ; et que c'est le plus rusé qui triomphe.

Le pays, c'est la Sologne aux grands horizons, trouée d'étangs qui font des plaques de lumière. M. Genevoix y a vécu trois ans. Il nous en donne un portrait minutieux, une monographie détaillée. Dès les premières pages, où des hommes s'activent à vider un étang plein de carpes, nous nous sentons vraiment dans ce coin si particulier de la province française ; près du Beuvron, et nulle part ailleurs. L'image que M. de Châteaubriant a tracée de *la Brière* est plus puissante — la Brière, il faut le dire, prêtait à l'eau-forte, tandis que la Sologne semble attendre un aquarelliste, — mais elle n'est pas plus exacte.

Contre Raboliot, les forces sociales, les puissances d'ordre, réveillées par un homme de devoir, le gendarme Bourrel, un nouveau venu qui n'a pas pour la braconne l'indulgence amusée et un brin complice des Solognots, vont s'unir. Il sera lentement, impitoyablement cerné, et écrasé. D'abord, il fait le faraud. Voilà des années, n'est-ce pas, qu'il tend ses collets et organise ses massacres? C'est avec sa braconne qu'il fait la vie un peu douce à Sandrine, sa femme, et à sa marmaille. Est-ce que ça peut, comme ça, du jour au lendemain, changer? Est-ce qu'il ne connaît pas tous les sentiers et toutes les malices? Est-ce qu'il ne sait pas dépister les poursuivants, et les envoyer à l'autre bout du canton, pendant qu'il ramasse tranquillement des lièvres à pleins carniers? Mais à partir du jour où, chez le recéleur Trochut, il s'est trouvé devant Bourrel, Raboliot n'a plus la même confiance. Il doit être vaincu, dès qu'il a peur de l'être.

Sa défaite est lente, mais inévitable. On lui tue sa petite chienne Aïcha. On lui lance aux trousses une bizarre gamine, la Souris, qui l'espionne, le renseigne, le trahit, lui vient en aide... Il ne sait plus ! La nuit d'une grande chasse au falot, la Souris, décidément, le livre. C'est une poursuite éperdue, jusqu'à un pont qu'il trouve barré par les gendarmes et les gardes. Raboliot assomme à demi Bourrel, blesse un garde, se jette dans l'eau. Désormais, il n'a plus de pitié à attendre. Des semaines, il couche dans les fossés ; il se cache dans la forêt. Il devrait s'en aller loin de la Sologne. Il ne peut pas. C'est le pays ! Et dans le pays, il y a la maison du village, avec Sandrine et les petits. Raboliot rôde autour de chez lui. Que signifient ces lettres de Sandrine, où elle le chasse et le maudit? On les lui a dictées, sûrement ! Il veut en avoir le cœur net. Et il se fait prendre dans sa propre maison. Bourrel triomphe. Mais c'est Bourrel qui a monté Sandrine contre Raboliot. Eh bien ! tant pis pour lui ! Raboliot lui enfonce un tisonnier dans l'œil, et tend tranquillement ses mains aux menottes. La victoire de la loi aura coûté cher !

Raboliot n'est pas une œuvre dont la morale sociale puisse se régaler. L'auteur a grand'peine à dissimuler sa sympathie pour le sauvage,

l'homme de la nature... En vérité, il ne la dissimule pas. Sous le réalisme du récit, on reconnaît la vieille illusion romantique ; le révolté, le « misérable » fait noble figure. Mais les magistrats, avec le code, auront le dernier mot. Qu'exiger de plus?

Il y a quelques figures de second plan très bien venues : celle du vieux Touraille, l'empailleur, le beau-père de Raboliot, chez qui il trouve refuge, et qui connaît tant de recettes, tant d'histoires de bêtes, et les chansons de Sologne ; celle du garde Tournefier, qui ne veut pas de mal à Raboliot, mais qui craint de se perdre ; et la timide Sandrine.

Les « Amis des Lettres françaises » ont donné leur prix au *Navire aveugle*, l'œuvre d'un nouveau venu, M. Jean Barreyre : un roman d'aventure qui fait songer à Stevenson et à Conrad, et qui est fort impressionnant.

Sur un voilier, en pleine mer, un matelot malais est frappé d'une étrange maladie : après trois jours d'horribles souffrances, il devient aveugle. Son mal est contagieux ; tous les matelots, le second, le capitaine Wilson deviennent aveugles, un à un. Le *Sea-Shine* roule au hasard, sans direction, avec tous ces hommes tâtonnants. C'est affreux.

Ce n'est peut-être pas très vraisemblable. Quelle est cette maladie mystérieuse? Comment tant de mauvaises chances peuvent-elles s'accumuler? Un calme plat retient longtemps le navire aveugle loin de toutes les routes fréquentées ; et il ne rencontre qu'un seul vaisseau, commandé par un lâche qui, de peur de la contagion, s'enfuit aussitôt... Néanmoins, on est ému d'une émotion qui va au delà des faits et s'alimente à des sources profondément humaines. Sur le *Sea-Shine*, les vivres manquent ; et puis l'eau. M. Barreyre n'a pas voulu nous faire assister à l'agonie du malheureux équipage. Nous saurons seulement qu'un steamer a croisé, un jour, une épave ; et qu'à ses signaux aucun signal, de l'épave, n'a pu répondre.

Plus que l'invention, support de grands thèmes symboliques, c'est l'exécution du *Navire aveugle* qui m'inspire confiance dans le talent de M. Barreyre. Il sait graduer le pathétique. Et son style, qui s'efforce à l'image, sait évoquer et peindre.

Vallée heureuse est un délicat roman, en demi-teinte, minutieusement gradué. Une jeune fille, Valérie, fait son noviciat dans un couvent de Poitiers. Sa mère meurt. Elle est brusquement rappelée auprès de son père, M. Sabouraud, qui ne veut pas vieillir seul. Ses deux autres filles sont mariées, et ni elles ni leurs maris ne désirent quitter Paris pour le doux coin de Béarn qu'on appelle Vallée heureuse. C'est donc Valérie que, peu à peu, on amènera, par de subtiles manœuvres, à renoncer à la vie religieuse. Elle n'y a pas beaucoup de peine. La vie l'appelle. Valérie ne demanderait qu'à aimer. Elle rêve vaguement à la jeunesse et à la beauté du pâtre Michel ; et puis, elle s'attache à un homme pensif et doux, M. de Rézeuc, et se fiance

à lui. La Vallée heureuse, pour elle, va donc mériter son nom?

Ne l'espérez pas. M. de Rézeuc est marin. Il doit, avant de se marier, faire une dernière croisière. M. Sabouraud en profite : il cache les lettres du fiancé. Valérie se croit abandonnée et renonce au mariage. Elle donne ce qu'elle possède à ses sœurs, pour les tirer d'embarras. Et elle vieillit... A la mort du père, elle apprend de quel abominable subterfuge elle a été victime. Il est trop tard. Elle n'a plus qu'à rentrer au couvent.

C'est un roman parfaitement composé, transparent, où l'existence feutrée, monotone et endormeuse de la province est décrite au moyen d'une foule de petits traits fins et précis. Il plaira surtout aux lecteurs dont le goût n'a pas été troublé par les tentatives des écrivains d'après-guerre, et qui ne sont pas altérés de modernisme.

Dans *Pancloche*, M. Henry Deberly conte les misères d'un pauvre paysan qui, pour ne pas trahir son amoureuse, s'est laissé accuser d'un assassinat qu'il n'a pas commis.

La fille aurait pu le sauver. Mais dire que Pancloche sortait de chez elle, quand le vieil homme a été frappé, c'est se déshonorer. Elle est lâche. Pancloche va au bagne. Il en revient quand le vrai coupable, à l'article de la mort, a tout avoué. On l'accueille avec des discours, des drapeaux, et la fanfare.

Mais la gloire de Pancloche est fragile. Il n'a pas fait la guerre, lui. Il était à l'abri, sous les palmiers, pendant qu'on se battait ! Le village devient injuste envers lui. Pancloche a un ennemi : le nouvel amoureux de sa belle, un vilain bonhomme. Elle, qui se repent, ne demanderait qu'à aimer et consoler Pancloche. Mais elle a peur, encore une fois. Et Pancloche s'en ira. Il n'a pas gagné beaucoup à tant souffrir !

On retrouve, dans ce roman, les qualités d'analyste de l'auteur de *l'Impudente*. Mais M. Deberly, à chacun de ses romans, change de cadre, change de ton. C'est un hésitant, un inquiet.

M. Émile Zavie évoque les premiers temps de la révolution russe dans *la Maison des trois fiancées*. Un jeune Français, Roger, en mission en Russie, a d'étonnantes aventures ! Ne lui impose-t-on pas d'épouser une des trois filles de Mme Moïnavna, pour qu'elle, au moins, puisse franchir la frontière, une fois devenue française, et soit sauvée? Et qui sera-ce? Wanda, Xenia ou Nathalia? Le sort désigne Wanda. Que de drames en résulteront ! Roger est enlevé, jeté en prison, s'échappe, retrouve la famille Moïnavna dans un wagon, où elle l'attend paisiblement depuis des semaines, sur une voie de garage ; il épouse Wanda, la perd, perd ensuite l'amour de Xénia, et emmène enfin Nathalia en France...

C'est une fantasmagorie, un rêve, dans le halo de la plus extravagante des révolutions.

ROBERT KEMP.

L'HISTOIRE

JOSEPH DE MAISTRE ÉCONOMISTE

Joseph de Maistre était, comme nous le montrent ses *Carnets*, fort préoccupé des problèmes économiques qui passionnèrent et agitèrent son temps.

Dès 1785, écrivant au lieutenant du bailliage de Belley, dont il était ressortissant, par sa propriété de Talassieu, il donnait son avis sur le *Compte rendu financier*, que Necker venait de publier.

Très finement, J. de Maistre critique la politique financière de Necker. « De peur que vous ne m'accusiez d'un enthousiasme aveugle, je vous dirai franchement, Monsieur, que tout ce que M. Necker dit sur son administration, n'achève point de me plaire ; comme on dit très bien en Piémont... Il n'a point mis d'impôt pendant cinq ans, mais il a augmenté la dette publique de 800 millions, et ses amis même en conviennent. N'est-ce pas là disputes de mots et l'emprunt n'est-il pas un impôt? Au lieu de passer lentement sur cet article, comme sur des charbons ardents, il valait mieux traiter l'importante question, *si* et *quand* il vaut mieux imposer qu'emprunter dans les détresses publiques. »

Ce sont là remarques qui deviendront courantes, contre Necker, après 1789.

Au temps de J. de Maistre, la Savoie était un véritable laboratoire d'expérimentation sociale, suivant la méthode réformiste.

Les rois de Sardaigne pratiquaient le despotisme éclairé. Une des réformes, dont ils s'enorgueillissaient le plus, c'était d'avoir supprimé la *servitude*, qui pesait dans ce pays, sur les personnes et les biens, en organisant le rachat des droits féodaux, et cela, vingt-cinq ans avant la Révolution française. J. de Maistre, sénateur, avait été nommé, au Sénat de Savoie, président de la Commission chargée d'arbitrer toutes les contestations qui pouvaient s'élever entre les nobles ou les possesseurs de droits féodaux et leurs débiteurs.

En 1792, sur les bruits de guerre avec la France, le gouvernement de Turin, ayant besoin d'argent, promulgua un édit lui permettant une émission de billets, au montant de 4 millions. Notre sénateur se prononça contre cette inflation. Le roi ayant demandé au Sénat de Savoie d'enregistrer cet édit, à la séance du 19 septembre 1792, J. de Maistre soutint « que le gouvernement mettait son existence sur une carte », que cette émission était un excès. Qu'il était nécessaire que le Sénat fît toutes réserves pour l'avenir, entendant se décharger absolument des suites funestes que devait avoir cet édit « suivant toutes les apparences ». Malgré cette opposition et ces réserves, l'édit ayant été enregistré, J. de Maistre ajouta : « A présent, il ne reste plus qu'à se recommander à la Providence. » Comme on le voit, J. de Maistre n'était pas inflationiste...

En 1797, après l'expérience des assignats en France, J. de Maistre, qui venait de quitter Lausanne pour occuper à Turin un poste de confiance auprès de son nouveau roi Charles-Emmanuel IV, est, plus que jamais, ennemi de l'inflation. Il compose en langue italienne un *Mémoire* « sur l'état du Piémont relativement au papier-monnaie ». La crise monétaire de son pays occupé par les troupes françaises le préoccupait vivement, ainsi qu'en général les maladies de la monnaie, dont, à cette époque, comme aujourd'hui, l'Europe souffrait.

Pendant son séjour en Russie (1803-1817), J. de Maistre vécut le drame de la vie chère.

En janvier 1808, c'est-à-dire après Tilsitt et l'alliance franco-russe, l'empereur Alexandre I[er] observa le blocus continental. Les marchandises anglaises arrivant dans des proportions moindres en Russie, la crise de la vie chère, conséquence de la guerre européenne contre la Révolution française, alla s'aggravant, au point que J. de Maistre se demanda s'il n'en serait pas réduit à abandonner ses fonctions d'ambassadeur, tellement « tout est hors de prix ».

En février 1808, J. de Maistre annonce que le pire va se produire. L'Angleterre n'envoyant plus au Trésor russe de l'or pour subvenir à l'entretien de son armée, le ministre des Finances n'en fait pas moins ouvertement de l'inflation afin de couvrir ses dépenses militaires. Or, Napoléon, le nouvel allié, ne fournit aucun subside. Pour combler ce déficit et pour couvrir les dépenses nouvelles, nécessitées par la construction de 80 chaloupes canonnières, à 10 000 roubles l'une, le Trésor russe n'a pas hésité à fabriquer des billets. Le rouble se déprécie avec cet afflux de papier-monnaie. J. de Maistre navré le constate et il donne la courbe de cette dépréciation. « Il y a six ans, 8 000 roubles valaient 20 000 livres Piémont. Ils n'en vaudraient pas 16 000 aujourd'hui. »

L'inflation s'aggrave en juin 1808 par suite des nécessités de la guerre que la Russie vient de déclarer à la Suède au sujet de la Finlande. « Cette guerre ne pouvant se faire qu'avec de l'or, le gouvernement russe est obligé d'acheter l'or à tout prix, ce qui contribue prodigieusement à la chute des billets. » Le nombre des billets augmentant, alors que l'encaisse or du Trésor russe va diminuant, J. de Maistre entrevoit la banqueroute. « Du moment qu'une nation, qui a du papier-monnaie, ne peut plus payer à bureau ouvert, elle est en état de banqueroute. La force et l'esprit publics peuvent encore lui permettre de faire contenance pendant quelque temps ; mais à la fin il faut qu'elle y passe. »

En février 1809, après l'entrevue d'Alexandre Ier et Napoléon à Erfürt, la Russie engagea la guerre à la fois contre l'Angleterre, la Suède, la Turquie et la Perse. J. de Maistre, qui blâme cette politique du tsar, constate que la mesure de blé est montée de 3 roubles et demi à 25. « On manque de tout. » Pour son compte personnel, il recevrait « comme un bienfait trois aunes de drap bleu pour faire un frac ».

En avril 1809, les Turcs ayant été battus par les Russes, le sucre et le café baissèrent de prix : « Néanmoins, la cherté générale n'a point diminué, et le malaise se soutient. » Voici des précisions. « Je puis vous assurer, écrit-il à son roi, qu'en moins de sept semaines j'ai dépensé 2 000 roubles avec l'impossibilité de pouvoir en assigner cinq de dépenses de fantaisie. » Une bouteille de vin de Champagne ou de Bordeaux coûte jusqu'à huit roubles, encore faut-il se méfier du « frelatage ». Devant cette cherté de vie, les nobles russes se restreignirent. La plupart quittèrent Saint-Pétersbourg pour aller vivre dans leurs terres.

Il faut fuir Saint-Pétersbourg à cause du mercanti qui devient roi. « Tous les prix sont fous, et même fort au-dessus de la proportion

de l'or au papier, car on n'a plus pour une somme réelle ce qu'on avait, pour la même somme, il y a un an. »

Ce déséquilibre des prix engendra en Russie ce qu'il avait déjà engendré en France sous la Révolution, un déchaînement effréné de luxe, de gaspillage sous toutes ses formes. J. de Maistre le constate : « Au milieu de cette détresse universelle, le luxe va son train ; vins, chevaux, équipages, bals, feux d'artifices, etc. Un traiteur français est allé s'établir... où campent les chevaliers gardes. Il a loué trois maisons, et il donne à manger à ces Messieurs pour trois roubles par tête sans le vin. C'est pour rien ! »

En août 1809, le rouble perdait 50 pour 100 par rapport à sa valeur en 1801.

En septembre 1809, J. de Maistre continue à s'effrayer. « L'émission prodigieuse d'or, nécessitée par les guerres étrangères et l'interruption du commerce occasionnée par celle d'Angleterre, augmentent chaque jour le mal intérieur, je dirais presque la phtisie politique qui nous ronge. Il n'y a plus de bornes à la fabrication du papier, et, par conséquent, à sa dégradation. Le rouble est tombé à 28 ou 29 sous tournois (partez de la valeur primitive à 72), celui qui a 10 roubles, celui qui en a 10 000, celui qui en a 400 000 regardent dans leurs tiroirs avec inquiétude et ne savent pas s'ils ne seront point tous égaux dans trois ou quatre mois. *Le papier-monnaie est un ulcère ; quand il n'y a plus que lui, il n'y a plus rien.* »

En décembre 1809, J. de Maistre constate que l'enrichissement des mercantis va produire une révolution sociale. Les nobles se ruinent par leur folie de luxe : qui en profite? Le mercanti. Ce dernier, dès qu'il est riche, acquiert les terres du noble ruiné, fait couper sa barbe et achète des charges de l'État. « Comme au moyen âge après les Croisades, les marchands deviennent les maîtres, exproprient la noblesse et se substituent à elle. »

D'ailleurs, ces nouveaux riches d'alors, comme ceux de nos jours, manquent de manière, ils ne savent qu'étaler grossièrement leur luxe : « Huit marchands du peuple, dont quelques-uns, suivant les apparences, étaient des serfs, ont dépensé, il y a peu de jours, 450 roubles en une seule séance à la taverne, et ils ont bu, entre autres, dix-neuf bouteilles de vin de Champagne à 10 roubles la bouteille. »

Devant la baisse du rouble, le tsar se décida à employer des moyens énergiques. Il recourut à des impôts nouveaux. En 1810, il en établit pour 42 millions de roubles. Ce remède fut insuffisant parce que la guerre continua contre l'Angleterre et la Turquie.

En décembre 1810, la chute du rouble est telle que le tsar consulte,

sur les causes de cette baisse, les commerçants. Ceux-ci lui répondirent qu'il fallait attribuer cette faiblesse des changes à « l'excès des importations sur les exportations ». Cette explication, J. de Maistre, qui est, en cela, un précurseur, la déclare insuffisante. « Dire que la baisse du change a pour cause l'extraction du numéraire causée par l'importation excessive... je le répète, rien n'est plus faux. Dire qu'une nation peut habituellement acheter plus qu'elle ne vend, c'est dire que le corps animal pourrait habituellement perdre par la transpiration insensible plus qu'il n'acquiert par la nutrition. » Le commerce répand cette théorie, remarque J. de Maistre, parce qu'il en profite. « Il vendra ses derniers fonds de boutique à des prix immodérés. Toutes les valeurs augmenteront, tous les consommateurs souffriront pour former quelques fortunes indécentes et le change ira son train, jusqu'au néant. » La véritable cause de la baisse du change russe n'est pas dans le fait que la balance commerciale de la Russie est déficitaire par l'excès des importations, elle est dans les excès de l'inflation. J. de Maistre le proclame. Cette vue constituait une découverte en économie politique. Notre temps aurait bien dû en faire son profit ! Écoutons J. de Maistre formuler sa découverte : « Qu'est-ce qu'un billet de banque? Une lettre de change payable à vue sur le Trésor public. Dès que le débiteur ne peut plus payer, il a fait banqueroute. Mais, comme dans ce cas, il n'y a pas de tribunal devant qui il puisse être cité, que le respect d'ailleurs et l'attachement endorment les créanciers dont l'intérêt commande même de soutenir le crédit public, personne ne s'empresse de protester. Mais lorsque enfin la conscience universelle a senti l'impossibilité de payer, et que l'excès de l'émission interdit même l'espérance, le billet est frappé tout à coup d'un certain discrédit qui a l'air d'un arrêt prononcé par le bon sens national. Il tombe par une dégradation insensible et marche invariablement sur le zéro, sans qu'aucune mesure imaginable puisse l'arrêter. Nous l'avons vu chez nous, nous l'avons vu en France, nous l'avons vu en Autriche, nous le voyons ici, on le verra partout. »

Après la victoire des armées russes sur celles de Napoléon, les traités de 1815 et la paix qui rétablit la liberté de la navigation des mers, la hausse des changes russes était attendue. Elle ne se produisit pas. Le 27 octobre 1816, J. de Maistre constatait « que le tarif n'a point produit l'effet qu'on s'en promettait ; les prix ont même augmenté et la hausse ne se borne pas aux marchandises ; les loyers, par exemple, deviennent *fous.* » Analysant cette hausse anormale du prix des loyers, J. de Maistre découvre qu'elle constitue

une assurance contre la dépréciation du rouble. « On raisonne beaucoup là-dessus, mais dans le fond, cette hausse n'est que la précaution universelle contre la baisse du papier. »

Comme il est regrettable que J. de Maistre ne soit pas à la mode ! Il aurait évité à nombre de nos contemporains célèbres de commettre d'énormes hérésies économiques et surtout d'écrire, sur des sujets qui paraissent nouveaux, des stupidités monumentales !

En décembre 1818 cependant, la hausse du rouble arriva. La Russie se sauva, à partir de cette date, grâce à son agriculture, la grande productrice des capitaux. J. de Maistre le démontre : « Le billet hausse cependant pour deux causes combinées, la misère d'une grande partie de l'Europe et la richesse de la Russie en blé, dont on a exporté des quantités immenses. Des vaisseaux du Midi, venus sur leur lest, ont apporté il n'y a pas longtemps à Odessa 406 millions en beaux ducats sonnants ; il n'est donc pas étonnant que le change ait haussé ; 100 000 roubles, qui représentaient il y a peut-être un mois 100 000 francs, en représentent aujourd'hui 104 000. »

En janvier 1817, les besoins en blé des autres États européens, s'accentuant par la nécessité où ils sont de parer aux famines partielles qui les ravagent, J. de Maistre constate que la Russie « riche et seule riche en blé, a fait des exportations énormes qui ont bientôt opéré sur le change au point que le rouble, tombé jusqu'à 90 centimes sur Paris, est déjà monté en ce moment à 118. »

Le 6 mars 1817, la disette s'aggravant au Piémont et dans d'autres États, J. de Maistre entonne un pæn nouveau en l'honneur du blé russe : « Au milieu d'une misère presque générale en Europe, l'œil se repose avec un extrême plaisir sur la vaste Russie, qui jouit de la plus grande abondance et nourrit les autres peuples : il n'est pas entré moins de 100 millions en argent dans l'Empire pendant l'année 1816, uniquement pour le blé vendu. Dans ce moment il se trouve à Odessa 48 vaisseaux portant chacun 1 500 chetverts de blé ; chacune de ces mesures pèse 300 livres et coûte 45 roubles. En 1810 l'Empereur emprunta 20 millions en assignations de la Banque, promettant de rembourser, au bout de sept ans, un rouble d'argent pour deux de papier ; le ministre des Finances vient d'annoncer qu'il est prêt à payer. « Toutes les apparences sont belles » pour la Russie, conclut J. de Maistre. Ce sont là des conclusions à méditer... C'est le paysan russe qui sauva le rouble.

F. VERMALE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALBERT MILHAUD

Lorsque la Chambre du 11 mai se réunit, pour étonner le monde, panser les blessures faites inconsidérément au pays par le bloc national, et ramener l'âge d'or en France, par l'abaissement du coût de la vie, l'abondance générale et le bonheur universel, les initiés nous annoncèrent que la félicité de cette aventure passait encore les espérances, parce que M. Albert Milhaud, élu dans un département du Midi, venait d'entrer au Parlement, et qu'on allait voir ce qu'on allait voir.

Renseignements pris, Albert Milhaud avait été effectivement élu sur la liste cartelliste de l'Hérault, composée de quatre radicaux et de trois socialistes. Les érudits soucieux de précisions affirmaient par surcroît que, négligeant comme une vile contingence la solidarité israélite, il s'était substitué sur la liste à son coreligionnaire Pierre Masse, qui avait le bénéfice de la possession d'État. A vrai dire, Pierre Masse avait été déjà député de Lodève, et même quelque chose de plus, comme sous-secrétaire d'État du contentieux et de la justice militaire. Mais Albert Milhaud était plus illustre : il démontra en deux temps et trois mouvements aux pontifes chargés de l'élaboration des listes que la question ne pouvait se poser, et qu'une simple question de procédure, d'annuités pour tout dire, ne pouvait, en écartant du Parlement un homme de sa valeur, différer le bonheur de la France.

Car, enfin, il s'agissait d'un homme qui connaissait la politique intérieure et les affaires étrangères, les colonies, les finances et le com-

merce, et la guerre et la marine. Il s'agissait aussi d'un fin manœuvrier, nécessaire pour guider parmi les écueils le jeune vaisseau du 11 mai. Il fallait une main sûre au gouvernail. Il fallait, aux ardeurs impatientes des nouveaux pilotes, les conseils autorisés d'un esprit averti et subtil. En un mot, on attendait M. Albert Milhaud. A la vérité, on avait bien connaissance d'un Albert Milhaud — frère d'Edgar — et professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, et qui avait été, par surcroît, secrétaire général du comité de la rive gauche du Rhin. Et même, comme il convenait à un secrétaire général de la rive gauche du Rhin, rédacteur en chef du Rappel, *mais bien évidemment, ce ne pouvait être celui-là. Émanation de Poincaré, lieutenant d'Edmond Du Mesnil, second de J.-L. Bonnet, et quintessence de cartel en même temps? La supposition eût été incroyable. Elle était pourtant exacte.*

Eh quoi! Ce serait le même Albert Milhaud! Albert Milhaud, agrégé d'histoire, venu à Paris vite, par des protections puissantes qu'il a certainement oubliées; Albert Milhaud, rédacteur en chef du Rappel, *qui se sépare prestement d'Edmond Du Mesnil; Albert Milhaud, qui voulait que le Rhin fût la frontière de la France, et qui recherchait avec passion sur la rive gauche du Rhin les souvenirs de la civilisation impériale pour les rattacher à la tradition française, était-ce donc le même qui ne voulait aujourd'hui de salut que par Herriot, qui résolvait en un acte de foi tout le problème de la sécurité, et qui proclamait intégralement le programme de « vraie paix » du cartel!*

Mais oui. C'était le même. Et il ne devait pas s'en tenir à ces déconcertantes prémices. Enfant chéri et gloire du cartel, il commença de se répandre dans les couloirs, à la fois important et souple, cordial et définitif, ayant arboré comme une raison sociale un sourire entendu, protecteur et confidentiel. Aussitôt, telle est la naïveté de l'opposition, il passe pour un homme de valeur, un « à qui on pouvait parler ». En réalité, ayant beaucoup à se faire pardonner, l'amitié de Millerand et la confiance de Poincaré entre autres, il fut, parmi les cartellistes de la première heure, l'un des plus farouches, des plus implacables, des plus intransigeants. Il fut un des pontifes de la doctrine mystique hors laquelle il n'était point de salut. Et au moment même qu'avec son sourire entendu, avec son sourire complice, il paraissait concéder silencieusement à son interlocuteur modéré des vérités de bon sens et de raison, il se rendait à la délégation du cartel pour y soutenir, sans limites, puisque avec une froide résolution, les pires surenchères de la pire démagogie, les insanités les plus incroyables du sectarisme le plus primaire.

Entendons-nous, M. Albert Milhaud n'est point naturellement sectaire. Ce petit homme replet, de bonhomie méridionale et souriante,

n'a point l'âme haineuse. Seulement, M. Albert Milhaud veut que la France reconnaisse son talent, et lui remette ses destinées, une partie du moins de ces destinées. Une France qui n'a point su reconnaître son mérite ni faire appel à ses lumières mérite les pires châtiments, et les épreuves qui fondent sur elle sont une compensation bien faible au mal qu'elle fit en méconnaissant M. Albert Milhaud. Que le cartel ait pour tâche de réparer les fautes du bloc national, c'est là une formule très ferme qui prend pour M. Albert Milhaud un sens personnel et précis. A ce titre, on peut concevoir qu'il soit cartelliste avec passion.

Donc, M. Albert Milhaud veut être ministre; à la différence de M. Eugène Lautier, qui ne veut être que ministre de l'Intérieur, lui accepterait volontiers les Colonies, la Marine, l'Instruction publique ou les Affaires étrangères. On voit qu'il est plus modeste, et qu'il est plus facile à contenter que M. Loucheur, par exemple. Pauvre M. Loucheur, qui avait fait le cartel, l'avait rendu viable, l'avait choyé, nourri, engraissé, soigné, et qui n'est rien! Le comique de son aventure n'échappait point à M. Albert Milhaud, et il était en cela supérieur à M. Loucheur. Aussi bien, je crois que M. Albert Milhaud, encore que cartelliste avec passion, n'a jamais eu une foi bien vive dans le cartel. Seulement, il faut qu'il fasse plaisir à Barthe, afin d'être député, et à la délégation des gauches, afin d'être ministre. M. Herriot ne fit point M. Albert Milhaud ministre. Il jugeait que trois agrégés pour le cabinet, c'était un chiffre fatidique auquel il convenait de s'arrêter. Il jugeait d'ailleurs que, en dehors de lui-même, M. Daladier était plus sûr que M. Albert Milhaud, et que M. François-Albert était aussi bon journaliste, avait plus de titres et plus de chevrons dans l'armée du cartel. M. Albert Milhaud prit patience. Mais le ministère Painlevé, où il ne fut point embarqué, lui fut particulièrement amer. C'est pourquoi il attendit le ministère à la première difficulté, et se prononça contre lui, le 12 juillet, avec l'énergie que l'on sait. Il fut vaincu. Nice devait être la revanche du 12 juillet. Mais M. Albert Milhaud, qui avait été à la peine, ne devait point être à l'honneur. Et, par un démoniaque raffinement de cruauté du sort, son labeur patient et souple eut pour résultat de pousser Yvon Delbos au fauteuil de Fontanes. L'ancien rédacteur en chef du Radical *handicapait l'ancien rédacteur en chef du* Rappel, *et l'écurie Perchot battait de plusieurs longueurs l'écurie Poincaré. M. Albert Milhaud ne vit pas les choses sous cet angle, relativement humoristique, et je crois même que, pendant une heure ou deux, il en perdit son sourire. Et il en perdit aussi son ardeur pour le cartel orthodoxe, pour le cartel intégral, pour le cartel première manière. On le vit par la suite, à son groupe et à la délégation des gauches, prêcher, discrètement, une majorité élargie. Mais oui : une*

majorité élargie. M. Albert Milhaud sera peut-être le ministre de cette majorité élargie. Car il faudra au pouvoir des hommes de gauche rassurants. Et M. Albert Milhaud rassurera. Il rassurera, lui qui, du sommet de la montagne lançait contre l'apaisement, au 12 juillet, un anathème prophétique, et que flétrissait M. Painlevé, défaillant au cartel, d'une mercuriale attristée et sévère...

Mais M. Albert Milhaud n'en est pas à une philippique près. Ses sautes d'opinion ne sont que des adaptations. Seuls le taxeront d'inconstance ceux qui ne comprennent pas la logique serrée de ses attitudes et de ses actes. M. Albert Milhaud n'est parfois implacable que parce que cette logique est parfois implacable. Il n'est souple et déconcertant que parce que, parfois, elle aussi, au gré de circonstances difficiles, elle est souple et déconcertante.

★★★

La Musique : De Berlioz à Messager.

Le 11 novembre 1925 a été, en même temps que la pieuse fête du souvenir, l'occasion d'un événement musical de la plus haute importance : en l'église des Invalides a été jouée par l'orchestre Colonne dirigé par Pierné, et chantée par la chorale Amicitia, la gigantesque *Messe des Morts* de Berlioz, cette œuvre unique dont le musicien disait : « Si j'étais menacé de voir brûler mon œuvre entière, moins une partition, c'est pour la *Messe des Morts* que je demanderais grâce. » C'est dans cette même église qu'elle avait retenti pour la première fois, le 5 décembre 1837, avec tout l'appareil grandiose, l'accumulation colossale de voix et d'instruments que Berlioz hérita des traditions populaires : 80 soprani et alti, 60 ténors, 70 basses, 25 premiers violons, 25 seconds, 20 altos, 20 violoncelles, 18 contrebasses, les bois et les cuivres à l'avenant. A cet orchestre, déjà gigantesque, Berlioz superposa, dans le *Tuba mirum*, quatre autres orchestres d'instruments de cuivre (trompettes, trombones, cornets, ophicléides) placés aux quatre angles du grand orchestre, tout cela, disait-il, « pour reproduire musicalement les grandes images de la prose des morts », pour évoquer, en romantique et en dramaturge, la détresse des hommes devant les épouvantes du Jugement dernier. En mars 1837, il avait obtenu, après maintes démarches, la commande officielle de ce *Requiem* pour une cérémonie funèbre en l'honneur des victimes de l'attentat de Fieschi. En trois mois, il termina son œuvre et les répétitions avaient déjà commencé, quand une décision ministérielle supprima la cérémonie. — « N'importe, le *Requiem* existe ; je viendrai bien à bout, tôt ou tard, de le faire entendre. » — Or, voici que le 23 octobre on apprend la victoire de Constantine où le général Damrémont trouva la mort : occasion héroïque d'une

nouvelle cérémonie funèbre. Berlioz renouvela ses démarches et parvint cette fois à faire exécuter son œuvre, celle où il a utilisé le plus complètement tous les moyens expressifs (les plus sûrs et les pires) de sa musique.

« L'impression, écrivait-il à son ami Ferrand, a été foudroyante... Vraiment, c'était d'une horrible grandeur. C'est un succès qui me popularise... » Alfred de Vigny, qui assistait à la cérémonie, a noté dans son *Journal :* « La musique était belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse. » Aujourd'hui elle ne nous émeut plus guère, et beaucoup moins que des *Requiem* plus humains comme ceux de Mozart et de Fauré. Mais elle est d'un puissant intérêt pour qui se demande de bonne foi si Berlioz est vraiment une sorte de monstre génial que rien ne rattacherait à la tradition musicale française.

A ne s'en tenir qu'aux apparences, il peut paraître osé de ranger dans la lignée des Janequin, des Couperin, des Rameau, des Debussy, des Fauré, pour qui délicatesse, équilibre et mesure ont été les règles de l'art, un enthousiaste échevelé qui ne rêve que d'orchestres colossaux, de passions démesurées, de fresques grandioses. Mais il est bien de leur lignée, cependant, avec sa musique qui veut suggérer, traduire des sentiments et qui cherche dans le sentiment littéraire un allié sinon un complice. L'art de Berlioz renouvelle le pacte conclu en France dès le moyen âge entre la poésie et la musique. Il n'importe guère que son style soit mélangé et qu'il apparaisse comme le débiteur de Weber, de Beethoven et de Gluck. Son esprit retrouve la tradition médiévale. Né cinq cents ans plus tôt, Berlioz eût parcouru les routes de France comme un jongleur, chantant sur les grand'places les vers et les mélodies qu'il composait d'un même souffle. Mais, né sous le signe du romantisme, il a parcouru les passions, avec l'espoir toujours déçu, jamais las, de les trouver fidèles. Il a été, comme tous nos grands musiciens, poète en sons, mais alors que ceux-là ont su égaler leur métier et leur technique à l'esprit poétique, il n'a pas eu la chance d'asservir sa pensée à la stricte discipline sonore. C'est par ce constant déséquilibre entre l'esprit et la matière, que Berlioz paraît étranger à la formule d'art français. Mais il n'est ainsi que par accident. Il fut jeté par le hasard en plein romantisme, et ce hasard, qui a joué, disait-il, un si grand rôle dans sa vie, il n'a pas eu la force de lui imposer sa loi.

Force et grandeur sont nôtres, au même titre qu'élégance et finesse. Le centenaire de la *Dame Blanche*, célébré ces jours-ci, est une réplique normale à l'exécution du *Requiem* berliozien. L'Opéra abrite au même instant la somptueuse *Salammbô* de Florent Schmitt et les délicates *Rencontres* de Jacques Ibert, et les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique ont fait preuve d'à-propos et d'intelligence en reprenant, la même semaine, l'exquise *Boîte à joujoux* de Debussy et le *Rêve* puissant d'Alfred Bruneau.

L'horreur des gentillesses mignardes passe, aux yeux de certains, pour germanisme. Comme si la force n'était pas française. Aujourd'hui Florent Schmitt montre mieux que quiconque le néant de la pitrerie sentimentale et nerveuse. La poussée impérieuse du flot musical, celle-là même qui court dans l'étude symphonique du *Palais hanté*, dans le *Psaume*, dans le *Quintette*, dans la *Tragédie de Salomé*, dans *Antoine et Cléôpâtre*, elle est dans *Salammbô*, musique de film. Parfois Wagner, agacé par l'intérêt trop vif que portaient quelques-uns de ses amis à la machinerie de la chevauchée, aux évolutions aquatiques des filles du Rhin et aux guirlandes animées des Filles-Fleurs, grognait : « Fermez les yeux ou tournez le dos, et écoutez ma musique. » Le film n'offre pas assez d'intérêt pour que Florent Schmitt ait ainsi besoin d'exhorter son auditoire ; dans le duel de l'art muet et de l'art sonore, c'est celui-ci qui écrase celui-là. Tout pénétré de la prose nombreuse et équilibrée de Flaubert, le musicien a su contenir son exubérance naturelle par une discipline et une retenue en tous points dignes du roman. Les épisodes du film lui ont imposé la contexture de la suite orchestrale, mais c'est Flaubert même, et non pas l'esprit théâtral du film, qui l'a directement inspiré. Heureuse rencontre. Les finales de chaque acte atteignent à une puissance d'émotion dont l'écran, sauf au dernier épisode, pour le supplice de Mathô, n'offre en aucun moment l'équivalence.

Les *Rencontres* de Jacques Ibert peuvent s'écouter, elles aussi, les yeux fermés ; on ne perdra pas grand'chose à ignorer ce qu'a voulu traduire, sur un argument sans importance, une maîtresse de ballet sans invention. Ainsi libéré, l'esprit n'a pas trop de toute sa puissance attentive pour goûter les trouvailles pittoresques et multiples du jeune compositeur, auquel un récent prix de Rome n'a ravi ni le goût ni les moyens de prendre place parmi les forces plus actives de la jeune musique. On a suivi avec sympathie son ascension rapide et sûre, depuis la *Ballade de la geôle de Reading* en passant par les *Escales* et le *Jardinier de Samos* qui ont révélé une nature étonnamment douée et une sûreté de touche dans le pittoresque égale à la sûreté du maniement orchestral. Cet équilibre, dont nous parlions tantôt, entre l'esprit et la matière, le voici réalisé dans une atmosphère de grâce comme Florent Schmitt sait le réaliser dans une atmosphère de force.

Comme il assure le salut de la suite symphonique et du ballet, cet équilibre-là assurera celui de l'opérette ; et c'est ce que vient de démontrer André Messager avec *Monsieur Beaucaire*. L'opérette est aujourd'hui dans le désarroi. Elle a mal su résister aux séductions danubiennes, puis aux assauts d'outre-Atlantique, enfin à l'offensive du music-hall. Quelques essais récents (d'ailleurs manqués) comme *Bouche à Bouche* ont permis d'entrevoir la possibilité d'une évolution parallèle à celle que suit le grand opéra vers la forme de l'opéra-ballet. On peut concevoir une opérette où la danse, intervenant sans

cesse, multipliera par les jambes des girls l'esprit indigent des livrets. Mais il n'est pas moins audacieux de revenir tout d'un coup aux origines mêmes de l'opéra-comique français où la décence du spectacle s'accorde avec l'honnêteté d'une musique respectueuse de ses aïeux. Fine, souple, intelligente, la musique d'André Messager dans *Monsieur Beaucaire*, où revit l'esprit du dix-huitième siècle anglais, fait penser, par l'habileté du pastiche, au fameux *Beggar's Opera*, mais recréé par une sensibilité nourrie de Couperin et de Fauré. Elle est aussi, par la perfection de son métier, une protestation contre le relâchement des fabricants habituels de musique légère ; et dès le premier soir, la protestation a trouvé de l'écho.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La crise financière en France. — *M. Doumer accepte le portefeuille des Finances* (16 *décembre*). *Ses projets rencontrent aussitôt l'hostilité du cartel.*

Une suggestion des industriels du Nord offrant, dans des conditions à préciser ultérieurement, l'appui de leur crédit pour le crédit de l'État, est démesurément grossie et donne lieu à un coup de Bourse (18 *décembre*).

La « Confédération générale de la production française » et l' « Association nationale d'expansion économique » exposent leurs vues sur la situation financière. Elles recommandent l'union nationale, le travail, l'épargne et la restauration de la confiance (22 *décembre*).

Les groupes du cartel élaborent un projet opposé à celui de M. Doumer (24 *décembre*).

Au sein du cabinet, une vive opposition se manifeste contre M. Doumer. Une crise semble imminente. Toutefois, M. Briand ayant annoncé qu'il se passerait au besoin du concours des ministres cartellistes, l'union se réalise au prix de « concessions réciproques ». Les projets Doumer sont adoptés par le cabinet. Ils font, dans une large mesure, appel aux impôts indirects, notamment à l'impôt sur le chiffre d'affaires, baptisé pour la circonstance « imposition extraordinaire et temporaire sur les paiements » (29 *décembre*).

France. — *M. Laporte, maire communiste de Saint-Denis, révoqué au moment de la grève révolutionnaire, est réélu* (20 *décembre*).

— *M. Haudos, radical indépendant, est élu sénateur de la Marne, en remplacement de M. Léon Bourgeois* (20 *décembre*).

— *Mort de M. Méline* (21 *décembre*).

— *La Chambre ajourne les convocations de réservistes pour* 1926 (22 *décembre*).

— *Dépôt d'un projet de loi modifiant et aggravant la loi sur le port d'armes prohibées* (23 *décembre*).

L'Empire d'Italie. — *M. Mussolini annonce que l'Italie, de royaume va devenir un empire* (27 *décembre*).

La conférence de Genève. — *On publie l'invitation, adressée le* 12 *décembre aux États-Unis, à l'Allemagne et à la Russie, de participer à la Commission de désarmement de Genève du* 15 *février* 1926 (18 *décembre*).

Suisse. — *M. Hæberlin, radical, est élu président de la Confédération pour* 1926 (17 *décembre*).

Le pacte turco-soviétique. — *Un pacte entre la Turquie et la Russie est signé à Paris le* 17 *décembre. C'est une réponse à celui de Locarno. Les signataires s'engagent à ne rien faire l'un sans l'autre et à ne pas entrer dans un groupement de puissances déjà existant.*

Le chaos chinois. — *La mêlée des généraux se ramène à la lutte, autour de Pékin, de Tchang Tso Lin, dictateur de Moukden, soutenu par le Japon, et de Feng Yu Hsiang, soutenu par la Russie. Le* 24 *décembre, Tchang Tso Lin remporte une victoire complète sur un lieutenant de son adversaire.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33218.